

LE CHEMIN DU FORT

De la même autrice

En tant que traductrice du roumain :

Gib I. Mihăescu, *La Femme chocolat*

Max Blecher, *Cœurs cicatrisés*

Anton Holban, *Le Collectionneur de sons*

Mihai Neagu Basarab, *La dernière bohème bucarestoise*

Călin Torsan, *Brocs en stock*

Ion Pillat, *Monostiches et autres poèmes*

Ion Pillat, *Le Bouclier de Minerve*

Jean Bart, *Europolis*

Valeriu Marcu, *1871*

Uniquement en livre électronique, traduit de l'allemand :

Otto Alscher, *Au loin un jour / Fernab ein Tag*

GABRIELLE DANOUX

LE CHEMIN DU FORT

roman

suivi de **Ma nouvelle**

Copyright © Gabrielle Danoux, 2016

Prix conseillé : 5 € H.T.

ISBN : 978-1539532552

Dépôt légal : novembre 2016

Chapitre I : La gazette officielle

Quand et comment tout a-t-il commencé ? Lorsque j'ai perçu les hallucinations de quelques autres, leurs visions les plus invraisemblables, les plus improbables, les plus tordues, disproportionnées, laides de folie. Ou peut-être lorsque j'y ai lu les sacrifices, les horreurs, les lâchetés, mais aussi la tranquillité, les comptes en banque, les maisons, les salaires, tout ce qui se cache derrière, ce qu'il ne faut ni voir ni entendre et que nous cachent des organes anesthésiés d'avoir été plongés trop longtemps dans l'air stagnant des ornières ou des villes où l'on tourne en rond, mêmes trajets, mêmes routes, mêmes façades, mêmes clichés. Tout se trouvait pourtant juste à côté, il suffisait de quelques déductions faciles, à la portée de n'importe qui. Car que faire si ce n'est labourer sans cesse les mêmes sentiers, agiter les habituels sémaphores, ôter les mêmes œillères, se heurter aux mêmes faits, redire encore que tout a été dit avant, en mieux que moi, plus élégant, plus courageux, plus jeune, plus classique, plus riche, plus politique, plus artistique ?

Puis constater en définitive mon impuissance sans en éprouver le tragique. Car tout continue comme avant : une vieillearde pousse toujours derrière moi, une fois la barrette au logo de l'enseigne insérée derrière ma pile, son *Monsieur Propre* sur le tapis roulant en ânonnant un absurde et inaudible merci. Tout a pourtant changé : le maire, le commissaire, les bacs de fleurs, le pourcentage d'immigrés, le taux d'inflation. Mais je reste là, sachant bien que tout va, tout a déjà recommencé. Ailleurs, autrement, je n'y peux rien et je ne suis pas le seul. Peut-être, à la rigueur, pourrais-je me souvenir d'une histoire. Et encore, elle n'est pas bien glorieuse, je n'en suis pas fier. Mais mieux vaut m'en débarrasser avant d'oublier, encore qu'oublier n'est pas aussi facile qu'on le pense. C'est toujours mieux, au moins pour cette fois, que de se taire encore et encore, de fredonner cette mélodie que j'ai en tête, vous savez celle qu'on ne cesse d'entendre à la radio...

Nous nous entassions, une trentaine de lycéens, dans cette salle dont la capacité maximale théorique ne devait pas excéder quatre ou cinq places de plus. Disposition classique, normalisée : trois tables de deux personnes par rangées parallèles. Comme il en manquait une dans la dernière ligne, la salle prévoyait quarante places assises. La planche de bois sur laquelle jadis était collée une plaque de formica rectangulaire de même dimension avait été remplacée par une tablette qu'on supposait de bois, enrobée intégralement d'une matière plastique dont j'ignore aujourd'hui encore le nom. Le progrès permet en effet de lutter de mieux en mieux contre cet intolérable fléau qui met tant à mal nos sociétés : les inscriptions au cutter et aux ciseaux (ICC¹). Au moins espère-t-on que les dirigeants des bénéficiaires des commandes publiques se portent aussi bien, c'est-à-dire sirotent tranquillement quelque cocktail sucré en bonne compagnie sur une quelconque plage de l'île de Niue en caressant délicatement la pensée du solde du compte de leur fiducie dans sa banque locale ou pas, que les néo-terroristes du groupement pour le graffiti au feutre (GGAF²), qui sévit aujourd'hui, avec la propagation malsaine et le péril pour

1 Bernard Schlikk, dans son ouvrage classique, *Les ICC, la voie scolaire entre Éros et Thanatos*, Munich, Reclam, 2014, aborde la question avec une telle exhaustivité qu'il semble inutile d'y revenir dans un ouvrage aussi futile, si ce n'est pour souligner l'excellence de la traduction de Jérôme Martignan.

2 Noter le judicieux article de Catriona Mc Jewel, *Le GGAF, la forme, au fond, et à fond la forme*, Marathon, Atfield Group, 2013, dont la discipline d'origine ne saurait faire ombre à la pertinence des remèdes proposés.

la démocratie que nous connaissons.

Quant au professeur, assis à son bureau sur une estrade légèrement surélevée, il surveillait. L'environnement matériel n'était pas le seul facteur d'ennui : les lycéens, en classe 10, en majorité, s'ennuient en cours de littérature. J'avais pourtant vocation à apprécier les lettres, moi qui plus tard leur ai consacré mon existence, comme on dit complaisamment.

Tel n'était pas le cas de mon professeur, rentré à une époque où le taux d'insertion dans les métiers de l'enseignement égalait le double ou le triple du quotient actuel. Peut-être même était-il passé par la voie, désormais largement barrée, du recrutement en tant que contractuel, univers peuplé d'espèces aux noms surnaturels que leur ont donnés les vétérans du système éducatif : recrutement au grand ou au petit choix, certifié de la voie 13.

S'il existe, Dieu seul sait comment Limbourg s'était fourvoyé dans cette voie. Je ne sais qu'indiquer comment il s'en sortait : d'abord, il plaçait sa serviette devant lui sur son bureau, puis glissait devant lui un ouvrage critique que certains universitaires qualifieraient de « bas de gamme » et lisait régulièrement son cours en faisant appel au travail personnel ou collectif de son auditoire... ou pas. Lorsque j'entre dans une librairie, je n'oublie jamais de jeter un coup d'œil aux présentoirs de la collection « Faces » pour me souvenir de cette époque, du matériau toujours essentiel aujourd'hui de la réussite aux examens.

Les rares occasions où Limbourg avait oublié son précieux volume, il pouvait alors faire preuve de son brio en balançant un débat d'idées, à partir de l'œuvre au programme ou du journal du jour, voire d'un panachage des deux. Autant ses cours résonnaient plats, autant il excellait dans son exercice sans filet, recueillant la participation active de la classe.

Ses cheveux étaient déjà blancs, sa voix moelleuse et calme, propre à flatter toutes les sensibilités, ses mouvements lents et mesurés. Dans des élans péripatéticiens, il arpentait la salle, allant d'un groupe à l'autre, laissant éventuellement les différents clubs d'opinion qui ne manquaient jamais de se former échanger leurs arguments, ferrailer pendant de longues minutes, avant de clore la controverse en achevant le plus faible.

Tolérant, il laissait toutes les opinions s'exprimer, jusqu'aux pires d'entre elles : heureusement les tribunaux sévissaient plus dans les médias que dans les lycées, faute de quoi nous aurions été privés de notre seul divertissement au milieu des dizaines de branches de la mère de tous les vices.

J'avais parfois l'impression qu'en restant à l'écart des débats, il nous observait tous, calculait nos réactions en vue de je ne sais trop quel dessein caché. J'avais écouté attentivement les conversations de mon oncle avec Bruno Mingrand, un de ses amis, gestionnaire de patrimoine. La plupart des agences bancaires se situent bien loin de la finesse et de la chaleur du sable grège comme de la pertinence stratosphérique, de l'ivresse théorique des grandes découvertes nanosecondaires (par exemple, que la dérivée du cours du lithium à la bourse de Singapour suit une loi de Poisson). Certains principes plus rudimentaires en vigueur à bien d'autres endroits dominant : plus la quantité d'argent en jeu est faible, plus la lutte est acharnée. Aussi tâche-t-on de conquérir ce subtil *cursus honorum* : d'agent d'accueil à conseiller, puis gestionnaire, puis chef d'agence.

Ambitieux, Harald, le frère de Limbourg, avait rapidement conquis le Graal de l'agence de Brichamps, où était situé le lycée, dirigeant son équipe exclusivement masculine avec diplomatie et dans une franche

camaraderie. Harald n'avait cependant pas hésité un instant lorsque l'occasion s'était présentée de devenir, moyennant un droit de présentation raisonnable, agent général d'assurances à Crouziers, la « métropole » voisine, dans le discret quartier du Nouvel Âge. Mingrand avait le soir même admiré sa capacité et sa volonté à tenter une expérience différente, et s'était inquiété du sort de l'antenne décapitée, voyant surtout le poste de chef d'agence lui passer sous le nez à cette occasion et, hélas, à plusieurs autres depuis.

Le lendemain, sans serviette, notre professeur de français nous soumit le problème qui passionna, dit-on, Pepys et Newton : trois hommes jouent aux dés. Le premier tente de lancer le dé six fois et d'obtenir au moins une fois un six. Le second tente de lancer le dé douze fois et d'obtenir au moins deux six. Le troisième tente de lancer le dé dix-huit fois et d'obtenir au moins trois six. Interrogeant le premier groupe, il entendit que la probabilité était de $1/6$ pour le premier, de $2/12$ pour le second et $3/18$ pour le troisième. Se tournant brusquement, il me lança : « C'est vrai, ça ? » Je peinais à cacher ma surprise : j'étais rarement interrogé, sans doute jugé trop imprévisible, peu docile. Il me fut néanmoins facile de hausser les épaules et de soupirer : « Malheureusement faux : pour le premier, test avec plusieurs essais consécutifs et pour les autres, formule de Bernoulli : la probabilité du second est inférieure à celle du premier, celle du troisième encore inférieure... ». Au lieu de relancer le débat comme d'habitude, il nous autorisa à occuper le cours comme bon nous semblait, il chuchota simplement : « Pas mal, mais encore ? »

Ce dont je me souviens surtout c'est que ce jour-là, nous étions censés étudier avec lui, la *Ballade des pendus* de François Villon, dont je n'ai pu oublier les premières

lignes :

*Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis*

Les motifs de Limbourg restent en partie un mystère. Toujours est-il que pour les êtres, dont je fais partie, qui passent leurs nuits à tenter de déchiffrer les formules magiques des poussiéreux assemblages de papier qui peuplent leurs bibliothèques, un tel ennui était insupportable. Je lui demandai alors de sortir pour aller aux toilettes, permission que, comme d'habitude, il m'accorda sans problème.

Il faisait preuve envers moi d'une étonnante confiance, comme s'il savait déjà et m'était reconnaissant de ne rien dire. Devant mon père, lors de la sempiternelle rencontre parents-professeurs, il avait modestement esquissé : « peut-être qu'avec le bulletin de Charles, il y aurait plus de débouchés dans les sections scientifiques », sans y croire, comme si tout était tracé et que rien ne pourrait m'arrêter dans ma quête.

Je descendis vers le rez-de-chaussée, afin de prolonger ma pause au maximum. Deux surveillants discutaient et ce qu'ils lisaient avait l'air de les amuser. Je me souviens d'avoir accordé à leur conversation une attention toute particulière.

La machine à café se trouvait sous l'escalier, invisible du haut, les occupants du balconnet ne pouvaient être vus du bas. Je pouvais donc écouter sans être vu, en attendant le retour du conseiller d'éducation dont le bureau donnait sur l'escalier. La surveillante avait été « contrat-jeune » au Tribunal de Crouziers, le surveillant étudiait, disait-on, la philosophie. En bon philosophe, il usait dans ses études

du principe de modération : lectures réduites, connaissances générales (la vie, la mort, la liberté...), durée des études limitées à deux ans, car point trop n'en faut. Sa méthode faisait de lui un excellent pilier de machine, auxiliaire et récipiendaire de toutes formes de rumeurs et commérages.

- T'as vu ce qui vient de sortir ?

- C'est quoi ?

- La gazette officielle. Regarde ce qu'il s'est pris lui !

J'étais, à cette époque-là, peu conscient des rouages de la machine administrative. Lorsque le barnum médiatique reçoit un ou plusieurs ministres, la formule lapidaire tombe comme un tapis de bombes législatif, dispersant les fragments collatéraux d'une théorie du chaos. Ce qu'on appelle le travail parlementaire bouche les trous comme il peut, étaye les galeries menacées d'effondrement, taille les haies, arrondit les angles, brosse à reluire les sourires télégéniques. Commence alors le fourmillement administratif et son ambiguïté fondatrice : souvent en partie à l'origine des lois, il doit par la suite en gérer les conséquences, dans un étrange *nemo auditur*. Les centrales tournent à plein régime, déchiffrent, lisent entre les lignes, recherchent des précédents afin de rendre aux zones touchées par les explosions une apparence de terres arables. Toute personne touchée de près ou de loin par la gestion d'organisations nimbées de complexité sait à quel point il est ingrat de labourer l'application des lois, en général inconnues du grand public, alors que précisément *nul n'est censé ignorer la loi*. Pourtant, l'apparence est indispensable et, malgré ses outils et structures surannées, l'appareil étatique soutient encore partout les institutions sophistiquées, dont relever l'éloignement des soucis concrets des peuples est devenu un lieu commun.

La gazette officielle n'est guère commentée que dans les

pages les plus spécialisées des périodiques économiques ou juridiques.

Au moment où elle est publiée, les grands quotidiens, nationaux ou régionaux, ont oublié depuis longtemps l'existence des lois, décrets, discours et autres événements à l'origine de la publication.

Une autre manière de documents est à usage essentiellement interne ou hybride : consignes générales accessibles au public, qui ne peut en général pas s'en prévaloir. Certains sont même qualifiés de circulaires : on y apprend aussi bien comment organiser la protection contre les incendies que comment calculer la durée du congé de maternité auquel peut prétendre, en cas de décès de la mère, le père, ou à défaut de demande de celui-ci, le conjoint de la mère. Mais ce n'est pas ce qui intéressait Nadia : sont également publiés, afin d'édifier les masses laborieuses, des exemples de sanctions administratives prises pour l'année. L'édification, peut-être efficace dans d'autres systèmes, ne déclenchait au lycée que les rires des titulaires et même des contractuels : ceux qui sont en sécurité, bien au chaud se moquent de ceux qui sont sortis nus dans le froid, leur jettent des ordures, les vitupèrent, les insultent comme ces criminels aux histoires rebattues avec succès par les médias. Le sentiment de supériorité est à la portée de chacun : que dire de ceux qui refusent bêtement de rester dans les rails de la loi qui les nourrit ?

- Ouais, c'est vrai ! Ils l'ont vraiment viré ?

- Ouais, t'as vu c'qu'il a fait ?

- A, dans le cadre de ses fonctions, détourné des fonds publics pour un montant total de 300 000. 300 000 ! C'est énorme ! Comment il a fait ? Ça s'est pas vu ?

- Il a piqué dans la caisse !

- Tu le connais ?

- Ouais, c'est mon ancien chef au tribunal.

- C'est pas vrai ! À Brichamps ?

- Ben ouais, qu'est-ce que tu crois ? Ce connard a payé les emplois jeunes avec le pognon des experts. On a tous été virés : les contrats ont pas été renouvelés.

- C'est dégueulasse !

- Ouais. Déjà, il nous payait toujours en retard et nous disait : vous inquiétez pas, vous serez payés bientôt.

- Tu parles !

- Ouais, tu parles : je leur ai offert un mois de salaire à la fin...

- Faudrait leur faire un procès !

- Quand ils ont tout trouvé, le procureur, le président et le juge Keating l'ont convoqué dans le bureau et lui ont passé un sacré savon. Deux heures plus tard, il était parti. Une semaine plus tard, nous aussi.

- C'est qui exactement, ce gars ?

- Kerpener. Je te conseille d'éviter !

- C'est bien pour ça que j'te demande. Allez, on va vérifier les feuilles de présence !

- Ouais, c'est parti !

Le ressort était bandé et j'avais déjà un doigt dans cet engrenage qui nous dépassa si rapidement plus tard. Tous : les gentils et gentilles, méchants et méchantes et tout son cortège d'intermédiaires. D'ailleurs, cela n'eut aucune importance, puisque nous étions ensemble dans cette ballade qui nous avait entraînés si loin, mais si près de nous-mêmes, de cette impuissance qui nous caractérise.

En revenant en classe, Limbourg me jeta son regard neutre habituel et je pris place au fond de la salle. J'ignorai la dernière blague à la mode que me racontait mon voisin et mes yeux se fixèrent sur la seule personne qui s'efforçait de suivre un cours le plus correctement possible. Au second rang, Arielle semblait plongée dans le texte. Elle n'attirait presque jamais l'attention de ses condisciples, ni

même des enseignants. Je la connaissais depuis longtemps et plutôt bien, mais la combinaison de mon retour inhabituel pendant l'heure de cours, de quelques mouvements inhabituels de son côté avait attiré mon attention, moi qui m'occupais habituellement plus des blondes aux mensurations communément admises dans les canons de beauté fort restrictifs de mon lycée à mon époque.

Pourtant, ce jour-là, et je me suis longtemps demandé si cela n'avait pas été un sinistre songe ou l'effet de je ne sais quelle substance qu'on aurait glissée dans ma canette de soda à la récréation, hypothèses absurdes ; je la vis essuyer subrepticement une larme.

Chapitre II : Brichamps

Il faut bien habiter et avoir habité quelque part. J'ai habité bien longtemps à Brichamps, durant toute mon enfance. C'était avant, avant que le nom de la ville ne devienne connu plus qu'un autre puis plus que n'importe quel autre. Un peu comme la ville d'Outreau en France a été le théâtre, comme si l'art de la comédie avait joué un rôle dans tout cela, de l'affaire éponyme, Brichamps est désormais la ville où a eu lieu la double tragédie de Brichamps. Sa renommée ne dépasse cependant guère les frontières du canton.

Il serait injuste de dire que la muse ne s'est pas baladée dans la ville, que Thalie n'ait pas embrassé et séduit au moins certains de ses habitants, attirant les autres dans la salle, spectateurs captifs. Puis les amants se sont suicidés sur scène, sans que l'on sache s'il s'agit de la réalité ou juste des intangibles didascalies, laissant la foule hagarde, figée.

Je me suis longtemps demandé comment j'avais pu avoir à tout cela une part si intime, comment tout avait pu

glisser sans que je soupçonne quoi que ce soit de ce qui allait advenir, tout du moins sans que j'imagine l'ampleur de la violence qui sourdait derrière les murs des bâtiments. Peut-être avions-nous tous été anesthésiés par toutes ces années passées à nous mettre à l'abri devant nos téléviseurs, à délaissier les activités et les compétences que nous avons mis des générations à acquérir et transmettre de père en fils, de mère en fille, à payer des prestataires pour déchiffrer nos élucubrations et déboucher nos sanibroyeurs. Je suis encore plus ébahi d'avoir pu me réveiller, prendre une part active dans notre histoire, d'avoir été débordé par ma propre passion, comme si j'avais été envoûté, tel un vulgaire enfant par quelque joueur de flûte.

Chaque village a son charme, son terrain de football et sa joyeuse salle des fêtes. Certains s'amuse même à les classer : le plus beau village du district, de la région, du pays, le plus fleuri, le plus connecté. À quoi tenait pour moi le charme du village natal, qui se trouvait à plus de vingt kilomètres de la maternité la plus proche, du fait de la désertification rurale et des politiques des agences hospitalières ? Comme partout, on avait manifesté ; en vain, comme partout.

En règle générale, les citadins aiment à retrouver la nature à la campagne. Brichamps n'a même pas de forêt sur son domaine. Les champs dominent le paysage et de nombreux redécoupages ont permis aux exploitants agricoles principaux de regrouper leurs terres pour réduire encore plus la part de mystère, de buissons, de chemins, de vergers. La petite piscine fut construite il y a bien longtemps, à l'occasion d'un plan national : un banal bassin de vingt-cinq mètres, qui avait servi à tous les scolaires dans un rayon de quinze kilomètres. Quinze kilomètres plus loin, on retrouve le même bâtiment, le

même bassin, les mêmes réparations pour colmater les mêmes fuites : la ville ne pouvait pas perdre en même temps sa piscine et sa maternité. Le gymnase et la salle des fêtes sont banals, aucune salle de cinéma évidemment, une bibliothèque municipale qui n'existait pas encore lorsque je fréquentais le lycée et malgré tout près de quatre mille habitants, qui pour beaucoup se retrouvent dans le petit édifice religieux le dimanche matin, de moins en moins souvent en présence de leur ecclésiastique : la crise des vocations ne permet plus d'assurer un office par dimanche pour des ministres du culte souvent chargés de plus de vingt communes à la fois, étant précisé que les autres religions n'existent que comme un exotisme lointain, connu de tous, ignoré de tout un chacun. Au village, tout le monde travaille, vit normalement dans sa maison, prie ou ne prie pas ; s'il est de sexe masculin ou jeune et célibataire de sexe féminin, va au bistrot, ou n'y va pas, idem pour les boîtes de nuit, sans faire de manières et encore moins de chichis. Quant à la *chose* de Freud, dès l'adolescence, son accomplissement était nécessaire au prestige social, masculin comme féminin. L'espace étant forcément réduit, un rapport sexuel entre adolescents pouvait à peine passer inaperçu, même aux oreilles de leurs parents, qui fréquentaient souvent les mêmes bistrots. Lorsque je me souviens des forfanteries en la matière et elles ne sont pas que des souvenirs, les adultes marié(e)s et possédant(e)s ne se privant guère des habituelles allusions grivoises, je ne peux m'empêcher, en parcourant les rues, où que je me trouve, de procéder à un attentif balayage auditif. Le silence auquel je me heurte me rassure, confirmant avec la régularité nécessaire à ma psyché le faible niveau de crédit accordé à chacun : si les narrations reflétaient un tant soit peu les faits, que de cris de jouissance, que de lits grinçants, d'exclamations de

bonheur devraient envahir les paysages sonores de mes péripatétismes. Seul Dieu, car même les ecclésiastiques n'entendent pas ce type de confession, doit connaître la tristesse des éjaculations précoces, des sempiternelles simulations dorso-ventrales, de la soumission aux quelques pratiques innovatrices bien éloignées de l'inventivité acrobatique d'un kamasutra, que tout le monde évoque sans l'avoir lu... Il ne reste guère que les papes pour stigmatiser sérieusement une société hédoniste et s'en trouver presque universellement moqués.

Je ne m'apercevais pas à quel point Arielle, par sa seule existence, brisait la *kayfabe* villageoise, à quel point il était anormal de pleurer en lisant *La Ballade des Pendus*, à quoi ceci devait mener.

Lorsque je fréquentais encore les bancs du lycée, le fort n'était guère aménagé. Une bande de copains que l'Histoire passionnait a pris les rênes de sa valorisation bien plus tard, avant le triste événement qui s'y est produit. Aujourd'hui il ne se situe plus qu'à une vingtaine de mètres des dernières maisons du village, sur la route de la ferme Grondin. Le lotissement a gagné plus d'une centaine de mètres sur ce qui ressemblait alors à un chemin caillouteux, tant le revêtement était dégradé. Un petit parking, rarement occupé par plus de quatre ou cinq voitures, permet aux visiteurs de s'y garer. Le fort est situé au nord du centre du village, à l'ouest du quartier Villeneuve, annexe terne d'un peu plus d'une centaine d'habitants. Entre le fort et Villeneuve, un petit bosquet, trapèze de hêtres et de charmes de quelques hectares, improbable oasis arboricole au pied de la colline du fort, au milieu des champs. Par la route, on accède au fort par un petit chemin perpendiculaire à celui qui mène à la ferme Grondin, à travers champs et le long de la colline.

Pas besoin de monter sur la colline, l'entrée des

hommes est au niveau du parking. Une passerelle permet à tout moment de traverser le fossé diamant et seule la porte blindée du bloc entrée est fermée à clef, dont on ne connaît que deux exemplaires. L'entrée des munitions la côtoie, fermée par un pont-levis. Les installations qui ont servi à l'approvisionnement fonctionnent toujours, en particulier les monte-charge figés, en attente du retour à la vie, des camions pleins de jadis.

Les âmes méfiantes et les experts en architecture militaire toisent rapidement la goulotte à grenades, étrange prépuce métallique en érection, creux, irrégulier et ne manquent sans doute pas de s'émerveiller qu'un tel monstre de métal et de béton, dont la construction a été si longue et si coûteuse, ait été protégé par ce seul lambeau de chair. On dit que cinq hommes furent déchiquetés par l'engin, criblés d'éclats de fonte lors d'une tentative d'assaut avortée, leur chair tapissant le fossé tel un placenta répugnant. À l'intérieur, le luxe d'airain du chargeur rutilant, immaculé évoque sans doute la réalité : légendes que tout cela. Deux créneaux équipés de jumelages de mitrailleuses flanquent les issues, améliorant encore la défense de l'ouvrage. Ces armements reposent tranquillement, en l'absence de munitions, l'énorme boîte camembert du chargeur reste close, la lanière d'ouverture en cuir pendouillant tristement, la lunette de pointage souillée par les visiteurs, la crosse à plastron menaçante. Impossible d'imaginer, à la seule vue de ces pièces de musée toute la terreur, le vacarme, les vibrations, le refroidissement, la fatigue, la peur. Tout juste se fait-on une idée du poids des engins, de la précision dans le maniement des volants de pointage et niveaux à bulle des plus divers. À côté des créneaux se situent deux cloches de guetteur fusil-mitrailleur, qui donnent sur la butte désertique toujours entourée de barbelés. Elles portent

encore la marque des combats : attaquées au canon à haute vitesse, elles sont percées de plusieurs trous. Il ne manque que le sang des trois hommes tués, dont une lumière vespérale donne parfois l'illusion pour qui aurait le courage de grimper sur la colline solitaire une si belle soirée d'été.

Dès l'entrée, à gauche, puis en tournant à droite on laisse de côté les anciens locaux de décontamination, désormais vides, pour prendre l'escalier vertigineux et descendre l'immense puits d'une vingtaine de mètres et se retrouver face au monte-charge. À droite : l'entrée de la galerie principale. Un ancien chariot, qui circulait sur l'étroit radier, marque encore sa destination. Pour le reste, à moins d'en être un spécialiste, tous les forts se ressemblent. La température y est peu élevée, guère plus d'une dizaine de degrés les journées les plus chaudes. La lumière artificielle, la visite de nombreuses pièces, les galeries interminables, sans doute pour d'obscurcs raisons d'évacuation, y font perdre rapidement le sens de l'orientation. Pourtant, son plan est d'une simplicité désarmante, une sorte de mutation génétique de palmipède, un pied d'ornithorynque déglingué : une galerie souterraine principale de deux kilomètres, le bloc de combat 1 à la fin, le bloc 4 au bout de six cents mètres, puis mille deux cents mètres pour le bloc 3, enfin mille huit cents mètres pour arriver au quatrième bloc, proche de la caserne, de l'usine et de l'office.

Les visiteurs viennent néanmoins surtout pour les deux tourelles de 81, toujours en état de fonctionnement. De l'extérieur, elles ressemblent à un petit champignon, tout au début de sa croissance, dont le chapeau ne déborderait que très peu du pied, de plus près à des carapaces de tortues. Mais prenez garde, ces monstres d'acier blindé bougent encore, de leur position éclipsée à la position de

tir, et tournent. Seules leurs alimentations électriques sont hors d'usage. Luxe superflu, néanmoins, tous les appareils nécessaires à leur maniement ayant été doublés par des commandes manuelles. Le mortier ne produit qu'un spectacle de faible envergure : conçu pour tirer à angle constant, jusqu'à une distance de plus de trois kilomètres, il ne nécessite qu'une embrasure plutôt mince et la tourelle ne s'élève donc que très peu. De l'intérieur pourtant, cet étrange instrument ne manque pas d'impressionner : le tireur s'assoit sur une sorte de tabouret et se trouve comme sur un microscope dans une boîte de Petri, un peu comme si tout le fort, voire tout le monde ennemi l'observait. Pendant ce temps, le guide manipule le volant de marche à bras et abreuve les spectateurs passifs d'explications sur le fonctionnement de la circulaire graduée de pointage à la précision diabolique, ou des norias de chargement, sémantique exotique pour signifier que l'horreur est toujours ailleurs : a-t-elle le choix plus que nous ?

Que dire du reste de l'ouvrage ? Des chambres, qui servaient aussi de réfectoire pour une trentaine d'hommes, des locaux d'alimentation, infirmerie, citernes, caves, douches organisées autour d'un dense réseau de galeries parallèles et perpendiculaires à la galerie principale. La présence un peu partout de hamacs du fait de l'insuffisance des logements, les cuisines abandonnées, sauf pour une buvette, les instruments (sacs, ustensiles de cuisine) étoufferaient le moins claustrophobe d'entre vous. Enfin, exclue de la visite, dans l'infirmerie, une étrange danse macabre à la manière de Tinguely peinte en trompe-l'œil, où la mort, habillée en chevalier et équipée d'une lance pénètre par la galerie des égouts, comme un poison, accompagnée par les officiers du fort qui défoncent la porte. Un malade gît sur une gouttière et tente de se défendre à l'aide d'une seringue de brome en forme de

fusil-mitrailleur. Le commandant, grimé en avocat, greffier ou magistrat tient fermement un glaive et exhorte deux sous-officiers, un ouvrier et le squelette à poursuivre l'assaut. Une étrange lumière bleutée provient d'un puits débouchant à l'entrée de la galerie des égouts. À la façon du maître de Bâle, la peinture représente, malgré son but humoristique une victime de la mort effrayée et qui tente de résister comme elle peut, à l'horreur.

Les visites étaient réservées aux groupes le samedi matin. Un tour des installations était assuré pendant une quarantaine de minutes par un guide bénévole du village. L'association *Brichamps Contrechamps*, dont Arielle devint plus tard la secrétaire, gérait l'endroit. Son président, Vernet, avait conçu pour le fort de grandioses projets. Son élection à la présidence devait néanmoins davantage à sa qualité d'invalidé, les membres s'étant mis en quête d'une personne disponible, très disponible.

De longues années de travail dans le si porteur secteur du bâtiment lui avaient donné le goût de la construction. Au début de sa carrière, il s'était donc lancé corps et âme dans l'édification des maisons les plus complexes, fruits des esprits des architectes les plus innovateurs du secteur de Brichamps, voire de bien plus loin. Sa vigueur trouvait dans les chantiers les plus ambitieux des défis à sa mesure, l'essor du secteur immobilier avait facilité l'expansion de son entreprise familiale. Balcons aériens, escaliers tournants, murs de toutes trajectoires, rien ne résistait à son art éprouvé de la maçonnerie. Certains disent même qu'il aurait collaboré à l'exécution d'un immeuble dessiné par Hundertwasser en personne. Son implication dans les dernières théories à la mode, utilitariste ou non, plus ou moins moderniste ou éprise de développement durable lui avait ouvert les portes des milieux artistiques les plus distingués et des cocktails aux buffets les mieux garnis par

des traiteurs hors de prix. Bien entendu, il y retrouvait aussi ses appuis les plus sûrs et ne se déplaçait jamais sans une valise discrètement rangée au fond du coffre spacieux de sa voiture. L'argent coulait sans effort, les partenaires se comptaient par dizaines, la source ne se tarissait jamais, les concurrents n'avaient qu'à bien se tenir, tandis que ses conseillers rivalisaient de propositions d'optimisation de toutes sortes.

Même au faîte de sa réussite, il n'avait jamais manqué de s'entretenir : on l'avait toujours aperçu dans les piscines huppées de la ville, n'oubliant jamais après quelques longueurs de passer se détendre au jacuzzi. Son succès n'avait fait qu'augmenter sensiblement le prix de l'entrée, changer un peu le trajet, ce dont se chargeaient sa voiture et son GPS, et ajouter une étape à la partie relaxation : sa nouvelle piscine comportait un sauna.

Il connut également les salles de musculation et n'avait pas eu de peine à passer au fitness. Au lieu de guetter l'œil du tigre au milieu de pratiquants et pratiquantes fréquentant massivement l'école de boxe adjacente, il laissait admirer son bronzage naturel au sein des regards indiscrets de l'*Aerobic Academy*. Mais si le béton se pliait aux formes voulues, mises en abyme hélicoïdales, interminables volutes, s'envolait gracieusement en vastes apesanteurs, son corps quant à lui se montrait intraitable et révéla très vite à son propriétaire de mesquines limites.

Son bras droit se mit à s'assécher, sans que personne n'y trouve d'explication plausible. L'épiderme durcissait, jaunissait et finit par blanchir, à l'instar des ciments les plus clairs. Des médecins des cliniques éloignées, auprès desquels obtenir un rendez-vous suppose une patience herculéenne et une mutuelle de luxe furent cependant consultés, mais en vain. Il fréquentait aussi les meilleurs médecins de la ville, tout du moins ceux appartenant au

secteur non conventionné qui pratiquaient les tarifs nécessitant la fourniture la plus importante de billets de banque frais et qui lui permettaient de recycler avantageusement l'argent des sous-traitants en mal de marchés.

Bardé de diplômes (doctorants, diplômés d'État, internationaux, européens) et d'examens en tous genres (scanners, IRM, chromatographies, Doppler, que sais-je d'autre encore) il s'était néanmoins retrouvé au même stade que Don Juan, à qui Sganarelle vantait les mérites de l'eau émétique... jusqu'à ce qu'il se décide à consulter le traditionnel rebouteux de Brichamps, devenu grâce à la modernisation de la société naturopathe diplômé par validation des acquis de l'expérience. Ce dernier, en le voyant, lui avait immédiatement demandé s'il avait travaillé avec du plâtre ou du ciment, avant de lui indiquer la marche à suivre. Même aux pires moments de beuverie, dit-on, personne n'a jamais pu approcher la vérité de ces quelques minutes d'entretien, obtenir la révélation de la miraculeuse méthode recommandée par cet ancien spécialiste, qui aurait d'ailleurs refusé catégoriquement toute forme de rémunération. La vieille infirmière à domicile, installée au numéro 5 de la rue du Tertre, sans doute choisie pour son silence, lui avait administré l'occulte remède en respectant rigoureusement le protocole adapté sous peine d'échec.

Vernet voua dès lors à cette femme un culte étrange : pour la récompenser de ses attentions, il lui versait des prestations abondantes pour conseiller les salariés de son entreprise dans leur santé, jusqu'à ce qu'elle décède. Ces subsides gonflaient des recettes déjà confortablement suffisantes que le placement, par le plus pur des hasards de la cartographie ministérielle, du numéro 5 de la rue du Tertre en limite extrême de la zone de redynamisation

rurale, avait rendues éligibles à divers régimes d'exonération des plus enviables. Son bras promis à l'amputation par les spécialistes resta indemne de cette aventure, mais son esprit n'en subit pas moins les étranges conséquences.

C'est un peu comme si son ancienne vigueur s'était tarie : il ne trouvait plus goût à la construction ni à l'exercice physique et refusait de quitter Brichamps, et son bistrot. Il avait pu obtenir une plus-value plus que correcte de la vente de son fonds de commerce, dont il tirait un pécule qu'il investit aussitôt et intégralement en alcools divers, tout comme sa retraite, modeste du peu de cotisations qu'imprévoyant et n'imaginant pas son déclin, il avait versées.

Tel Sir Toby, il s'était épris d'une étrange chimère : le fort de Brichamps, dont, avec quelques « amis » qu'il avait gardés en ville et très en vogue dans les milieux artistiques, il voulait faire le dernier endroit à la mode pour le cercle si mondain de la nuit. Mais, au fil du temps, devant les multiples et insurmontables difficultés, le projet s'était éloigné : les autorisations administratives, les dossiers de subventions, le consentement des habitants étaient d'insolubles obstacles pour lui. Les amis du moment s'étaient bien entendu rapidement dérobés, une fois le faste initial des présentations flamboyantes passé. L'alcool gagnait peu à peu du terrain : il se promenait dans le village, le trousseau de clefs toujours dans sa poche et finissait invariablement au bistrot.

Seul surnageait souvent le jeudi soir, où il était invité aux petites soirées de Madame Sentenac, qui cumulait brillamment les mandats de fille de feu l'infirmière du numéro 5 de la rue du Tertre, de mère de trois adorables bambins et d'honorable épouse de monsieur le maire. Vernet parvenait à paraître dans la meilleure tenue, rasé,

lavé et peigné comme aux plus beaux jours (il n'avait jamais trop eu besoin de briller par sa conversation), bien qu'il finisse souvent la réception bien plus mal qu'il ne l'avait commencée. La plupart des notables de Brichamps, dont je tiens à préciser que n'ai jamais fait partie, fréquentaient le même endroit.

Quelques mois avant les événements qui ont bouleversé nos vies, Vernet avait recherché et trouvé la conversation du jeune juge Keating, qu'il prenait fréquemment à part, s'isolant dans l'intimité de deux confortables fauteuils en cuir du vaste salon des Sentenac. Je n'ai jamais eu la même chance : pour accéder à mon histoire, Vernet fut un précieux vecteur à mes déductions en chaînes, mais au lieu de l'atmosphère feutrée des séjours surchauffés, il m'a fallu endurer la fraîcheur spartiate des salles de bistrot, les dures chaises en bois sans dossier en cuir : pas question d'amputer l'occulte bas de laine laborieusement accumulé de dépenses inutiles. Plusieurs demis de bière étaient généralement indispensables à ce que se déclenche le flot des confidences insoupçonné chez un homme tant habitué à l'action et à l'ineptie des généreux flots de paroles.

Keating aimait à parler de sa famille : sa mère était élue au conseil cantonal et y présidait la sous-commission en charge de l'action sociale et culturelle, qui tenait donc les cordons d'une partie de la bourse convoitée par Vernet, celle des aides et participations financières de soutien au développement et la diversité locale, par lesquelles l'impératif du *politiquement correct* avait remplacé les subventions. J'ai toujours été étonné que Keating ne l'ait pas éconduit plus tôt, pire, le suive jusque dans les recoins les plus mal famés du bistrot, avant de mieux comprendre : pour lui, Brichamps n'était qu'une étape et son ambition le portait vers la ville. La lenteur d'un plan

de carrière d'un autre âge ne pouvait que l'exaspérer. À la recherche d'un prestige depuis longtemps étiolé, porté par une connaissance surannée du métier, le juge ne pouvait qu'être fasciné par un homme qui, à la force de ses bras, s'était hissé dans les cercles qu'il rêvait depuis toujours de fréquenter. Sa fureur ne cessait de croître à l'idée que son choix de profession, comme les confidences de Vernet ne cessaient de le lui révéler, était mal calibré à ses ambitions. Non que sa rémunération fût en dessous de celle des autres magistrats de son rang, à proprement parler, elle était même supérieure à beaucoup d'entre eux et lui aurait procuré un statut sans doute enviable une cinquantaine d'années plus tôt. Pour nombre d'âmes ambitieuses néanmoins, tout cela ne suffit pas, bien loin de là. Un revenu supérieur permet aujourd'hui simplement d'acheter une maison plus grande et une voiture plus grosse que celle de son voisin. Les luxes incomparables de la liberté et la sécurité, de soi-même et de ses descendants, que procure l'aisance matérielle ne sont accessibles qu'au premier centile de revenus. Beaucoup s'en accommodent assez bien, souvent même persuadés de leur richesse, de leur chance et surtout de leur mérite. La prise de conscience ne vient qu'au moment de la chute, ou celui de devoir caser quelque indigne rejeton aux moyens de somptuaires dépenses, voire jamais... Les gens riches étonnent en effet souvent par leur ignorance. Mais Keating n'appartenait pas à ceux-là : sa mégalomanie l'obligeait à porter un regard lucide sur sa situation. Le lustre terni de la robe ne pouvait remplacer ce dont il avait cruellement besoin : des revenus une fois et demie à deux fois plus élevés que ceux qu'il pouvait espérer, deux ou trois propriétés immobilières, des placements juteux et surtout nombreux, parfois judicieux, toujours diversifiés, le luxe clinquant dans les biens matériels. Jour après jour, la

frustration grandissait.

Dévoré par son ressentiment, il s'investissait avec plus de zèle encore dans l'indépendance de sa profession, multipliant les réponses pénales, traitant les dossiers tant avec célérité qu'avec sévérité, malgré ses décisions retoquées en appel, toujours au sommet statistique afin d'accélérer sa mobilité hiérarchique. Il s'imaginait sans doute qu'en faisant ce qu'officiellement on lui demandait de faire, ses mérites seraient reconnus à cadence supérieure et son salaire augmenté dans les plus brefs délais. Subsidiairement à ses illusions de jeunesse, il y trouvait satisfaction : à défaut d'être admiré, il était redouté. Mieux encore : à défaut de posséder les biens matériels et des valeurs comptables immatérielles, il possédait les consciences par tous les moyens. Lire la crainte dans les yeux des prévenus calmait ses rages mieux encore que les substances qui constituaient en règle générale ni plus ni moins que le florissant fonds de commerce de ces derniers. De même, contempler un vieil ivrogne manifestement en situation avérée d'indigence, l'avoir indéniablement à sa merci, pouvoir par la simple force de suggestion d'un mot habilement glissé à l'autorité compétente décider du *oui* ou *non*, du *stop* ou *encore*, comblait son ego au-delà de ses grandes espérances, bien réduites depuis quelque temps. Si cruel, son manque ne s'arrêtait pas là ; il convoitait jusqu'à sa vie la plus intime. Ses relations amoureuses ne pouvaient en rester bien longtemps à de brefs rapports. La *filles* passait, puis repartait, chacun gardait sa liberté, comme le veut l'expression. D'ailleurs, même cette liberté supposée excédait largement ses capacités d'endurance : il se mit en quête de personnes plus dépendantes, surtout de son portefeuille. D'abord des prostituées : pour leurs billets, il leur fallait bien faire ce qu'on leur demandait. Mais cela ne

dura pas : un temps partiel ne suffisait pas. Où trouver la dépendance ? Au fond, rien de plus simple : au travail, auprès de ses subordonnés. Les approcher, les attraper, les prendre au piège et ne plus les laisser repartir.

Bientôt, monsieur le juge Keating fut nommé au médiatique poste de juge d'instruction, le mirador idéal d'un chasseur solitaire.

Chapitre III : Pièces obscures : Les bibliothèques

J'ai fréquenté systématiquement les centres de documentation des établissements scolaires où j'étais inscrit, à commencer par l'armoire de la salle de classe dans laquelle nous passions l'essentiel de notre temps. Depuis, l'école de Brichamps a été modernisée et entièrement reconstruite. Notre contrée, ayant décidé de se donner les moyens de la réussite, a visé à multiplier par deux le nombre de licenciés, et à tenter de porter à 100 %, avec, par ailleurs, la conscience que le risque zéro n'existe pas, le taux de diplômés. Brichamps, elle aussi, a participé de manière ambitieuse à cet objectif. Le groupe scolaire rénové comprend désormais des bureaux, une salle des professeurs, un laboratoire de langues pour un apprentissage des plus interactifs. Je me suis souvent demandé, à ce propos pourquoi doubler les programmes étrangers, alors que l'utilisation des sous-titres s'avère si efficace.

Pour revenir à cette époque, je me souviens que j'avais

découvert Fenimore Cooper dans cette salle de classe. Quelques années plus tard, je soupirais de l'entendre exécuter lors d'un cours dont le nom m'échappe puis de lire quelques lignes dans une histoire de la littérature américaine, où l'auteur ne se privait pas d'indiquer que plus personne ne le lit. La pratique solitaire du téléchargement gratuit sur divers sites, dont l'un porte paradoxalement dans sa dénomination le sceau de Gutenberg, remue mes souvenirs d'enfance en texte intégral et en anglais cette fois, et mon plaisir me rappelle que Balzac admirait ses descriptions d'Indiens et de forêts. Communiant avec Jasper Western, je rêvais de naviguer à travers les livres, n'étant sauvé du naufrage que par le ressac. La plupart du temps, je les chapardais, avec la complicité des adultes de l'école qui fermaient un œil bienveillant. Dans mon entourage, personne ne savait que je les empruntais, encore moins que je les lisais. Mon élémentaire stratagème : attendre que tout le monde dorme, puis allumer une faible lampe à côté de mon lit, rester éveillé jusque tard au cœur de la nuit profonde. Mon physique me permit longtemps de passer inaperçu : trop grand et trop lourd pour qu'on me cherchât des noises, trop commun pour qu'on m'admire ou qu'on me remarque, du moins jusqu'à l'adolescence. Je crois qu'à vrai dire je rêvais surtout d'avoir cet œil de faucon qui permet aux héros de tout voir, tout deviner sans que rien ne passe inaperçu, puis de viser juste et vite, ne jamais rater sa cible.

Plus tard, je lus aussi Jules Verne seul entre midi, des livres pour m'évader des livres. J'étais intéressé même par les passages qui semblaient sortis de l'atlas géographique le plus proche. Mathias Sandorf était mon héros favori. Certaines histoires me sont restées en souvenir : j'ai aimé disparaître avec Wilhelm Storitz, m'indigner du sort

réservé aux frères Kip et à leurs amis Fenians, trembler à la résurrection d'un cadavre plongé dans l'eau par un lointain coup de canon de la Jangada, découvrir dans les dernières pages, en lecteur naïf, la ruse du milliardaire Taskinar pour détruire l'école des Robinsons, courir avec Kin-Fo puis suivre sur un ordinaire petit écran Jean-Paul Belmondo accomplir ses tribulations en Chine, rester incrédule devant la plus élémentaire onomastique, stupéfait que Conseil donne des conseils sans jamais prendre position, m'agacer de la dispute de Kériban et Van Mitten, partager la retraite solitaire du Kaw-djer, ressusciter en même temps que William Hypperbone, rêver de cette vie isolée et proche de la nature dans l'île mystérieuse, d'être aussi courageux et droit que le jeune Harbert, avec si peu de réussite.

Je gardais ces héros secrets pendant mes études de lettres et ne me mis aux grands classiques qu'à force de dissertations en deux ou trois parties ; je replaçais consciencieusement les auteurs dans leur époque en m'autorisant, comme il était bienvenu à l'académie, l'une ou l'autre fantaisie psychanalytique ou sémiologique sur les symboles de l'œuvre. Peu doté de l'esprit normatif des enseignants, j'aspirais à la fin de mes banales études au minimum possible de responsabilités. Quelle gageure dans une société qui semblait déjà tout judiciariser !

Par hasard, on cherchait alors à Brichamps un assistant à la bibliothèque municipale, qui devait mettre en place la classification Dewey de tous les livres du fonds et accomplir les nombreuses tâches matérielles auxquelles la bibliothécaire ne pouvait statutairement plus se consacrer : rangement, mise en place informatique des codes-barres et autres outils modernes.

Issu des classes moyennes, je n'avais pas fréquenté les cités universitaires. Mes parents avaient donc été

contraints de me payer la location d'une chambre en ville. D'une surface de 17 m², elle parvenait péniblement à contenir l'essentiel : un lit, une table, deux chaises, une télévision et son meuble, une armoire, une radio et quelques caisses pour mes livres. Étudiant sérieux, je bouclai « ma » licence en trois ans. J'étais resté discret : je n'allai pas souvent en cours et préférais rester dans les bibliothèques universitaires, où je n'attirais l'attention de personne. J'étais donc parvenu à me glisser sans encombre jusqu'au point au-delà duquel je ne souhaitais plus prolonger mes études. Pour me payer le loyer nécessaire à l'occupation d'un petit studio, j'eus la chance de trouver une petite librairie-papeterie, où je tins le poste informel de responsable de la salle des photocopieurs quelques heures par semaine.

J'y revoyais certains de mes anciens condisciples et même de mes anciens enseignants peu soucieux du photocopillage, qui ne me reconnaissaient pas plus qu'auparavant, si ce n'est lorsque je leur expliquais pour la troisième fois en moins d'une semaine comment passer en mode recto verso. Après la fermeture, faute de repreneur, j'occupais quelque temps des emplois plus ou moins précaires de manutentionnaires, la plupart du temps en usine, jusqu'à ce que j'entende parler du recrutement à Brichamps.

Le soir, je dépensais mes indemnités dans les boîtes de nuit ou les bars les plus proches. J'avais tendance à me laisser aller jusqu'au cœur de la ville et de ses femmes, omniprésentes : encore jeune, je n'avais guère à forcer la nature, dont j'avais reçu provisoirement le don de plaire physiquement et de m'en étonner à n'en plus finir. Peu importe qu'il s'agisse d'une université, d'une librairie ou d'une entreprise quelconque, voire d'une discothèque. Il me suffisait de me montrer et de repérer la bonne

personne, peu importait sa fonction, son rang, encore moins ses origines. Un verre, une cigarette, un coup de main, tout était bon pour l'aborder et échanger ces quelques regards qui me permettaient de nous isoler rapidement des importuns, avec une réussite insolente. Ensuite, une voiture et un appartement, assez pour remplir une vie à nos jeunes âges, auxquels le plaisir nous accompagnait encore sans jamais se dérober, le seul domaine dans lequel je savais me montrer généreux. Ma réputation se chargeait du reste et c'est à peine si, certains soirs, on ne s'agglutinait pas autour de moi. Jamais de prolongations, jamais d'amis, tous des rivaux potentiels, des dizaines de connaissances avec qui boire un verre n'importe où, n'importe quand.

On me choisit parmi trente candidats. Seuls d'indécrottables naïfs, comme le sont les parents et les parvenus, peuvent croire sérieusement que les diplômes servent à quelque chose, surtout en matière de recrutement. Trois facteurs essentiels peuvent expliquer cette incohérence majeure. Le premier est la carence du matériau de base du népotisme : trois neveux de conseillers municipaux avaient décliné le poste qu'on leur avait courtoisement offert après la démission du quatrième. Le deuxième, mon origine villageoise : mes parents habitaient toujours Brichamps et le maire était soucieux de se garantir leurs voix aux prochaines élections, d'autant plus qu'il comptait sur un destin plus cantonal. Enfin, quatre années de travail, même précaire, même de manutentionnaire en entreprise m'avaient formé à la métalangue professionnelle.

Ayant vu mes anciens camarades de classe accéder à certains postes à responsabilités, il me plaisait toujours de me rappeler à quel point tel ingénieur était mauvais en physique, tel manager moyen en mathématiques. Je ne

pouvais donc que sourire, m'étant posté discrètement à côté de l'ascenseur, en apercevant l'attaché agélaste et costumé qui devait conduire les entretiens. J'eus tout le loisir de débiter durant une vingtaine de minutes les sornettes requises sur l'ampleur de ma motivation et la conscience de l'importance de mon poste, notamment dans l'optique de la transmission culturelle, vecteur de solidarité entre les générations.

Je devais occuper ce poste environ seize mois. Une partie du meilleur devait m'y attendre : chargé des magasins et de la gestion des stocks, j'étais en bonne position pour me procurer des livres rares que j'avais le plaisir d'ajouter à ma bibliothèque à moindre prix : Marin Sorescu, Franz Werfel, Georges Gissing ou Théodore de Banville font désormais partie de mes compagnons. Bien entendu, le fonds était largement sous-exploité, les emprunts de livres se concentraient essentiellement sur les bandes dessinées et les livres pour enfants, les classiques se voyaient délaissés. L'introduction de la classification Dewey avait permis une meilleure analyse du tissu culturel et une optimisation des achats et des mises en magasin. L'informatique avait ainsi amélioré la bibliothéconomie de Brichamps. Pour le reste, ma tâche m'avait laissé des plages de liberté et me laissait de l'énergie pour mes heures de « loisir », ces longues heures passées à scruter les visages pour deviner l'activité des neurotransmetteurs, le travail des hémisphères. Puis de simple spectateur, sans me rendre compte de la translation, je suis devenu acteur de la tragédie.

Une fois le mal accompli, je ne pouvais plus rester, ni à Brichamps ni dans les salles obscures où l'on emmagasinait les livres. Non que le qu'en-dira-t-on ou le regard des autres me gênât, puisque personne à Brichamps ne sait, même à ce jour, quel a été mon rôle

exact dans toute cette affaire. C'est un peu comme si, comme d'autres ressentent cela en rencontrant la femme de leur vie, en mettant au monde leur premier enfant, voire en accomplissant quelque chose de plus anodin encore, comme traverser la rue, croiser leur supérieur hiérarchique en allant acheter leur baguette ou que sais-je d'autre, comme si d'un seul coup, j'étais devenu conscient que je ne pouvais plus simplement végéter de la sorte au fin fond du monde, à travailler d'arrache-pied pour un salaire de misère et un résultat exceptionnel, ignoré de tous, en premier lieu et indistinctement de mes supérieurs et inférieurs hiérarchiques, qui ne comprendraient jamais rien à ce pourquoi j'étais employé.

C'est probablement à ce moment, quand tout était déjà fini, que j'ai compris Keating, sa rage, de celles que sa condition ne pouvait qu'épanouir. Non que nous n'ayons eu ni la rage ni la qualité du travail en commun. Simplement, il me fallait autre chose, et cela le plus rapidement possible : autant que cela puisse se concevoir, j'étais en léger décalage, une âme professionnelle branchée sur un courant alternatif. Keating était un flux continu, monolithique : sa carrière était tout et le reste en procédait. Par son seul statut, il voulait vivre la sécurité, la possession, tout ce qui ne concerne désormais que cette caste des fortunés, qui disposent de revenus et d'un patrimoine suffisant pour les mettre à l'abri du besoin. Tous les autres sont exposés à la précarité. Un siècle plus tôt, il aurait pu sans doute se contenter de grimper ambitieusement les échelons de son ministère, s'offrir maison et voiture, hériter suffisamment tôt, prendre femme et vivre tranquille, à l'abri. Mais l'époque ne pouvait lui laisser la paix et sa progression ne pouvait que le frustrer cruellement, d'autant qu'aujourd'hui on n'hérite plus qu'après sa retraite.

Un psychanalyste aurait pu aisément retracer le roman de sa vie, y déceler les fêlures, les rattacher à son enfance. Moi, je ne fais que passer et n'ai pas à m'apitoyer sur son sort, loin de là, bien qu'il n'ait pas vraiment été mon ennemi. Mais les autres étaient-ils mes amis et qu'ai-je bien pu aller faire au fond dans cette histoire qui n'est toujours pas la mienne, si ce n'est ramasser des débris de vie, les coller dans mon cerveau, dont l'industrie les a transformés en une machine infernale que je n'ose plus contempler. Je ne suis qu'un de ces rats de bibliothèque qui rassemblent n'importe quoi pour construire des contes de si vaine signification. Des années après, au cœur du silence, en fermant les yeux, j'en entends toujours le bruit et la fureur.

Je me mis immédiatement à étudier les brochures d'épreuves, conditions, types de concours et les manuels spécialisés : ils occupent des mètres de linéaires dans les rayons de librairies et forment à de multiples exercices sans le moindre intérêt et oubliés dès la sortie de l'épreuve : notes de synthèse, notes à caractère administratif, épreuves de culture générale, questionnaires à choix multiple, tests psychologiques, tests logiques, tests linguistiques, tests de jugement situationnel, commentaire d'arrêt, entretien de culture générale, entretien avec le jury sur la base de l'expérience professionnelle, épreuve sportive, la liste est bien longue. Il me fallut deux ans avant de décrocher un poste de conservateur dans une métropole connue et un salaire qui, à défaut d'apporter la sécurité, permet une survie un peu plus aisée, d'agrandir un peu la maison et la voiture, si l'on s'en tient aux principales activités des non fortunés.

Quelque temps plus tard, on me proposa et j'acceptai ma demi-sinécure actuelle : le poste de conservateur de l'institut culturel du Lobango en France. Je gagne bien ma vie, mon patrimoine s'accroît progressivement et mes

responsabilités me laissent du temps libre, d'autant que je rentre moins fourbu qu'avant. Je ressens même de moins en moins de remords : qui en ressentirait à ma place ? Je m'enrichis peu et je n'ai jamais demandé tant de cette sécurité, que j'ai reçue malgré moi : pourquoi la refuser !

La littérature lobangaise malgré tout me poursuit, comme si je ne pouvais m'empêcher de le connaître toujours plus, lui qui avait été si proche (si éloigné) d'elle. J'ai appris à connaître ces auteurs dans leur maison, en lisant ses papiers perdus, ses trésors de guerre qu'il avait, quant à lui, consciencieusement accumulés sans en parler à personne, puis lus et annotés. J'aurais aimé qu'à force de séjours au pays, de rencontres, d'exploitations, le travail me conduise au fond des ténèbres. Au lieu de cela, les livres m'ont donné une lumière blafarde, mais débarrassée d'espairs inutiles, presque gaie, certaine que la sienne lui ressemble.

Chapitre IV : Pièces obscures : Les cinémas

Après tout ce qui s'est passé, il est presque miraculeux qu'Arielle et moi nous revoyions encore dans des chambres obscures. Purger : faire disparaître en subissant : purger sa peine.

Même en droit, le condamné ne fait pas disparaître sa peine en la subissant : elle reste inscrite dans ce que l'on nomme son casier judiciaire ou son casier fiscal ; elle laisse une trace indélébile dans son cerveau : avez-vous oublié votre dernier passage au commissariat ? En réalité, c'est le condamné lui-même qui purifie. Ce détour n'est-il pas constitutif d'une autre lâcheté, étymologique ; du latin *purgare*, de la même famille que purgatif, synonyme de dépuratif, qui stimule les évacuations intestinales, salutaire délivrance en d'autres termes.

Car que s'agit-il de purifier, si ce n'est l'âme du délinquant ou du criminel ? Un peu comme on essayait de se purifier de la masturbation par les douches froides. Si l'on en juge par la croissance des productions de

l'industrie pornographique, l'efficacité de la méthode est à deux doigts du zéro absolu. Les esprits criminels sont immunisés au moins autant que les plaisirs solitaires.

Peut-être dans un avenir encore lointain saura-t-on, comme on sait désinfecter les plaies, par thérapie génique, par stimulation de la zone adéquate, purifier réellement les cerveaux du crime et de bien d'autres choses. En attendant, c'est la société qui purge et subit, tandis que le condamné exécute pour elle. Car que dire ou que faire : aurait-il pu faire autrement ? Probablement pas. Peut-il réparer ? Aucune chance. Dans ce cas, il reste le châtiment. Qui doit chercher la faute : on appelle cela la culpabilité, du point de vue du condamné, le châtiment existe et doit trouver la faute. Peu importe d'ailleurs que celle-ci soit réelle ou pas, qu'il soit coupable ou innocent, puisqu'il ne peut être que coupable ; la peine satisfait une société qui veut cacher ce qu'elle ne saurait voir : derrière les murs de la prison, tout est invisible. Le taux d'incarcération dans les pays de l'OCDE a augmenté de 20 % durant les quarante dernières années, plus de 3 fois supérieur à celui de l'Inde ou du Bénin.

Arielle a donc exécuté ; dans son cas, je doute que la société soit purgée de sa condamnation ou de quoi que ce soit d'autre. J'étais heureux qu'elle accepte mon invitation après si longtemps.

Nous venons de la même glaise, des mêmes gens, avons les mêmes soifs. L'attirance qui nous lie est plus mystérieuse. Mes « aventures » sexuelles restent invariablement sans lendemain et les constructions en tous genres me répugnent au moins depuis que je connais Vernet, ma méfiance m'empêche de me confier. Quant à Arielle, mon physique ne l'a jamais séduite, nos orientations sexuelles différant diamétralement quoiqu'il arrive.

Jeunes, nous nous classions dans la catégorie « élèves doués », ce qui signifie que nous étions à même de retenir par cœur une leçon d'histoire-géographie sur les dieux égyptiens ou les ressources naturelles de la Russie. Brichamps avait peu à nous offrir et, en quelque sorte, nous en voulions toujours plus. J'avais rapidement épuisé le fonds littéraire de mon collège pour me rabattre sur la bibliothèque municipale de Crouziers et entamer mes classiques. Mes sorties du samedi soir m'obligeaient à une double vie, qui consistait surtout à dissimuler à mes conquêtes tout le reste, à les tenir éloignées, ce qui posait au fond assez peu de difficultés : je pars en courant avant que les femmes ne s'intéressent à moi. Arielle, elle, ne sortait pas le samedi soir. Aujourd'hui encore, s'il ne me plaisait de l'inviter de temps à autre... Je n'avais donc rien à lui cacher, d'ailleurs elle savait sans doute par les autres. Dans l'ensemble, cela lui était égal. Quant aux autres personnes, elles m'importaient peu : je veillais surtout à leur cacher mes longues heures de lectures, mes curiosités intellectuelles, mon mépris pour les insuffisances scolaires, parentales, villageoises, mondiales.

N'étions-nous pas, finalement, poursuivis par le même perfectionnisme, la même envie de savoir à tout prix, de devenir meilleurs ? Tous les mercredis après-midi, nous nous retrouvions au cinéma Star Turenne de Crouziers pour la séance de 18 heures, celle du Ciné Club.

Nous savions ce que représentait pour nous ce périple. Partis avec le seul train de la journée, à peine sortis du lycée, 12 h 18 pour arriver à 13 h 3. Manger un casse-croûte quelque part, puis passer quelque temps à la médiathèque municipale, rendre et emprunter. Ne pas faire ses devoirs inutiles et se mettre aussitôt à la tâche. Puis se mettre en route pour la séance, y assister, casse-croûte, enfin dernier train vers Brichamps, retour après 21

heures. Longtemps nous avons eu le rythme haché des grands travailleurs. Quelquefois, je l'invite au restaurant, parfois même Katy nous accompagne. Plus tard, alors qu'elle profitait du sommeil, je doublai mes journées solitaires de nuits frénétiques. Les gens me trouvaient ce charme qui a permis à tant d'autres avant moi d'entrer où Keating n'entrerait jamais. C'est à cette période que je la perdis de vue, occupé que j'étais à régler mes comptes, à échapper au dégoût de soi et du monde, de ces façades propres et de ces murs qui s'effondrent dans le stupide boniment des agents immobiliers. Mes efforts cependant ne m'avaient pas laissé désarmé et je ne pouvais pas sombrer après tout cela : il ne s'agissait pas de moi.

Le capital culturel, les habitus isolent à jamais les enfants des classes populaires et moyennes. Car leurs codes sont communs à leurs détenteurs. Malgré mon physique, j'ai mis bien longtemps à acquérir la trivialité avec l'argent, la légèreté avec laquelle manier les idées politiques, cette manière de balayer ses ignorances d'un revers de langue, d'exhiber fièrement sa vacuité niellée de formules concaves, cette discrétion dans les ressorts de la corruption que les classes moyennes singent en se targuant de leurs péchés véniels (les ridicules, pour la plupart, ignorent le véritable vice à un point presque touchant).

Un fortuné citait Balzac sans l'avoir lu : tant avant lui l'ont fait et il les a entendus faire. Je n'ai pu que lire Balzac et une petite centaine d'auteurs classiques de la littérature française. Que de peines cela m'a-t-il coûtées pour savoir où commencer ma liste de lectures essentielles et où l'arrêter ! Assurément, il aurait été vain de compter sur Limbourg pour cela. Rompre l'os, sauf à tomber sur un ange, pour qui y croit encore, est un acte solitaire, intransigeant. Aucun de nous ne pouvait se contenter d'un parcours linéaire et naïf, qui nous aurait conduits, en

apprenant simplement nos leçons, à trouver une place au sein d'un système, dont nous aurions été dans l'ignorance béate et pour laquelle nous aurions été en même temps si reconnaissants.

Aller au cinéma signifiait pour nous demander de l'argent à nos parents, renoncer à ce que nous aurions pu acheter avec, négliger le travail scolaire et en subir les conséquences, se heurter à l'incompréhension de notre entourage, qui ne comprenait pas ce que nous pouvions trouver à ce vieux tas de bouquins et à ces films en noir et blanc. Invariablement pourtant, nous nous retrouvions dans les mêmes trains. Au début, nous avons choisi de nous ignorer, nous frôler sans nous voir. Arielle devait penser que j'avais je ne sais quelle intrigue dans un appartement discret de la ville. Les faits l'ont sans doute rapidement démentie. En vérité, cela lui était égal. Pendant un ou deux mois, elle allait aux séances avec une amie. Martine était une jeune fille très bien, vertueuse, travailleuse et qui ne voyait rien de mal à aller se distraire de temps en temps, à condition que ce ne soit pas seule ni trop souvent : le mercredi au cinéma, le samedi soir au bal avec les copines.

Son amitié touchait Arielle, mais reposait sur un malentendu : elle ou une autre, qui l'accompagnait, quelle importance ? De plus ses charmes ne laissaient pas indifférents. Grande, les cheveux châains, elle savait mettre en valeur ses formes avantageuses. À y repenser, la mise en valeur n'avait pas d'importance particulière. Inexpérimentée, Arielle était tout sauf ignorante et savait à quoi elle s'exposait.

Un soir, je vis Martine sortir précipitamment de la salle. Il est étrange de me rappeler comment j'ai pu oser attendre Arielle à la sortie de la salle, alors que nous ne nous adressions presque jamais la parole. Toute ma vie, j'ai eu le

contact facile, longtemps j'ai dû éviter de frôler les corps de trop près avant de savoir maintenir des parois étanches, à l'épreuve de ces passions soudaines et si éphémères.

- Pas si vite, jeune fille...

- Qu'est-ce que tu fais là, toi ? rougit-elle, les larmes aux yeux.

- T'en veux une ? lui dis-je en lui tendant le paquet.

- Tu sais bien que je ne fume pas.

- J'ai mieux.

Une grimace d'exaspération fut sa seule réponse.

- Oui, je sais que tu ne fumes pas. Une soufflette ?

- Quoi ?

- Hmm... il existe donc des termes dont tu ignores l'existence. La soufflette consiste pour moi à aspirer la fumée à ta place et à te l'offrir sur un plateau. Je connais un parc plus solitaire que ceux de Verlaine. Production locale. À la lampe. Deux sexagénaires adorables. Je te donne leur nom si tu veux.

- Qu'est-ce que tu me veux ?

- Un colloque sentimental. Peur de moi ? Tu as tort.

- Attends. Tu es sérieux ?

La suite reste embrouillée par la drogue. Nous étions heureux d'avoir brisé la glace.

- Alors que lui as-tu fait ? Tu lui as pincé les fesses ?

Elle partit d'un énorme éclat de rire. Je n'en avais jamais entendu de tel jusque-là.

- Comment as-tu deviné ?

- Pas très difficile. Accouche.

- Elle me plaît atrocement. Ça fait plusieurs semaines qu'on vient ensemble et...

- Tu en avais envie.

- J'ai passé mon bras autour de sa taille.

- Si ce n'est que ça...

- Elle m'a repoussée. Tu crois que ?

- Elle ne dira rien, si c'est ce que tu veux savoir. Je crois que tu peux faire une croix sur elle.

- T'étais plus utile pour la soufflette. Mais pourquoi ? Parce que je suis moche ?

- Quelle blague.

- Mais alors ?

- Pourquoi je... C'est vrai qu'il aurait été poli de proposer, pour que tu refuses.

- Rien ne t'échappe.

- Tu l'attires. Follement. Elle n'en dormira pas. Mais c'est bien trop pour elle : une fille, croyante, à Brichamps.

- Le désir, mais je ne suis pas seule.

- Que veux-tu dire ?

- Qu'au fond, c'est bien plus facile pour moi que pour toi. Que c'est la dernière fois que j'en fume et qu'il faudrait qu'on prenne le train.

J'ai eu le temps de glisser dans sa veste une feuille de papier pliée.

Nous avons marché jusqu'au train ensemble. Au moment de repartir vers nos familles, j'étais redevenu paralysé. C'est elle qui me demanda :

- La semaine prochaine, tu viendras avec moi ?

- Avec plaisir, murmurai-je.

- Pourquoi t'intéresses-tu à moi, tu dois avoir d'autres choses à faire.

J'étais bien incapable de lui répondre, je me souviens seulement de l'avoir entendue siffler *Purple Rain*.

C'est ainsi que j'ai gagné un compagnon pour mes séances du mercredi. Souvent je la faisais rire, j'appris beaucoup d'elle aussi.

Nous n'étions jamais vraiment ensemble : chacun achetait son billet, payait sa place. La salle était unique, la séance aussi, nous allions donc voir le même film, l'un à côté de l'autre, privilégiés de nous entraider, ayant

épargné un temps précieux dans notre quête plus ou moins commune. Le plaisir des salles obscures ne m'a jamais quitté : malgré le peu d'affluence, la présentation ennuyeuse et le débat avant lequel nous nous esquivions, j'aimais le rutilant plastique de la rampe d'accès à la salle, les sièges trop mous et même la programmation.

Le Star Turenne était en effet le seul endroit où nous pouvions construire une partie de notre histoire du cinéma. Loin des cinémathèques et salles prestigieuses des grandes métropoles, c'était la seule salle d'art et d'essais de Crouziers. J'étais heureux d'entendre Arielle rire pendant les comédies de Monicelli, frémir pendant les films d'épouvante de Bava ou les thrillers hitchcockiens. Nous fûmes même introduits au cinéma japonais : Mizoguchi, Ozu, Kurosawa. Plus tard, nous devions découvrir Oshima, Naruse, Masumura, Suzuki et d'autres qui nous donnent leur propre obscure clarté, nous aident, nous qui nous sentons toujours liés. Où d'autre aurions-nous pu voir les films d'Éric Rohmer, qui vont droit à la parole, souvent aux corps d'apparence banale, mais si attirants de ses actrices, ceux de Bresson, que l'on dit austères, pourtant si immédiats, limpides, et même ceux de Nicholas Ray ou d'Alfred Hitchcock qui, bien qu'il soit difficile d'en trouver de plus célèbres, sont rarement diffusés à la télévision, étrange lucarne dissimulant si mal la pauvreté du paysage culturel qui s'impose à qui n'est pas bien né.

Hélas, le lien devait se défaire et il y eut une dernière séance avant que tous deux nous ne partions pour la grande ville étudier, prendre la vie à bras-le-corps. Rompre l'os pour de nouvelles extractions.

Bien plus tard, je devais méditer ces adieux, me demander ce qui se serait passé si j'étais resté à proximité ; entre temps, je l'avais oubliée, elle avait pris place au

milieu de mes conquêtes passées. Ce n'était pourtant qu'en pensant à elle que j'entendais l'ostinato de *When Doves Cry*.

Chapitre V : Ce vendredi-là : le rapport

« Ce matin, à 9 h 45, dans la galerie Nord du fort de Brichamps, dans le canton du Nordois, le cadavre d'un homme d'une trentaine d'années a été découvert. Son identité est pour l'instant inconnue. Les visiteurs du fort ont immédiatement alerté les services de la gendarmerie qui se sont rendus sur les lieux sans tarder. Mais je vois à l'instant le procureur Decoin qui sort du lieu en direct, puis-je vous demander de garder l'antenne, Georges ? »

« Gardez l'antenne, Charles, si vous pensez que Monsieur le Procureur voudra bien répondre aux questions de radio Sergovie Est en exclusivité, je vous le rappelle. »

« Eh bien, on me fait signe que oui : Monsieur le Procureur Decoin, quelques mots... »

« Je tiens à préciser que nous sommes tous et toutes au Tribunal de Brichamps ainsi d'ailleurs que dans l'ensemble du Ministère de la Justice, très attachés aux secrets de l'enquête et de l'instruction. Néanmoins, des circonstances

exceptionnelles me conduisent aujourd'hui à vous apporter d'emblée, ainsi qu'au public, les premières informations, ceci dans le but de faire toute la lumière sur cette affaire.

La victime de ce crime atroce et lâche est Marco Arau, assistant de justice, dont l'ensemble du tribunal de Brichamps a pu apprécier la gentillesse, l'amabilité et le remarquable sens du service public. Une cellule de soutien psychologique a d'ores et déjà été mise en place. Nous avons nommé en urgence le juge Keating pour l'instruction de cette affaire, afin que les premières investigations soient menées sans tarder. Je tiens à dire que lorsqu'on s'en prend à un des maillons de la chaîne judiciaire, c'est à l'ensemble de ses membres que l'on s'en attaque. Je prendrai toutes les mesures pour que le ou les coupables soient arrêtés et soient jugés avec vraisemblablement des circonstances aggravantes. Mes pensées vont enfin à la famille et aux amis de Marco, auxquels je présente, bien entendu, toutes mes condoléances. »

- On dit, Monsieur le Procureur, que la victime serait noire. Pourrait-il s'agir d'un crime raciste ?

- La victime était en effet de couleur. Pour autant, rien ne permet dans l'état actuel de l'enquête de conclure à un crime raciste. Les premières constatations sont néanmoins très instructives sur le déroulement du crime : hier matin à 8 h, comme tous les matins d'ailleurs, la victime est allée faire son jogging dans le bois du Troncin. Une personne l'a abordée, puis, sans doute par la ruse, l'a empoisonnée, avant de l'enfermer dans le fort où, affaiblie, elle a essayé comme elle a pu de sortir. Elle est morte... sans y parvenir. Je profite de votre antenne pour lancer immédiatement un appel à témoins à toute personne qui aurait vu une ou des personnes suspectes aux abords du fort, notamment sur la

route de Brichamps à la ferme Grondin, le bois du Troncin n'étant guère fréquenté à une telle heure, mais sait-on jamais ? Quant à l'hypothèse d'un crime raciste, j'attends ici le soutien de la classe politique au moins locale afin que ne se propagent pas des rumeurs fâcheuses, voire mensongères. Je pense que personne ne tient à voir se reproduire à Brichamps des événements qui, au niveau national, ont mis en péril la sécurité de nos concitoyens.

- Pensez-vous qu'une flambée de violence soit à craindre ?

- Je ne le pense pas. Une action rapide et efficace de la police et de la justice sera la meilleure garante de la paix civile. Bien entendu, j'attends dans cette affaire de l'implication et des résultats.

- Voilà qui est clair. Merci de bien avoir voulu nous répondre, Monsieur le Procureur.

- Merci à vous.

Radio Sergovie a récemment rediffusé cet extrait, que je me suis empressé d'enregistrer, dans le cadre d'une rétrospective des meilleurs moments de direct pour l'anniversaire de ses cinquante ans d'existence.

Limbourg m'a donné ses journaux consacrés à l'affaire. Marco tué le vendredi matin, le *Courrier de l'Ouest* titrait le dimanche matin sur la double tragédie de Brichamps.

« C'est une bien macabre découverte à laquelle il faut ajouter leur guide, membre de l'association *Les Fortiches*, dédiée à la sauvegarde et à la mise en valeur du site, les visiteurs étaient loin d'imaginer en entrant ce qui les attendait dans la galerie nord. Ils ont été pris en charge par une cellule de soutien psychologique.

Le corps de Marco Arau gisait inanimé au milieu du chemin : il n'avait pas pu aller bien loin, affaibli qu'il était par le poison qu'on lui avait fait boire. Il s'était arrêté là, se tortant probablement de douleur pour vivre ses dernières

heures. Dominique, le guide, n'a eu qu'à suivre ses traces pour le trouver, déformé par la mort.

Tout avait pourtant commencé vendredi comme tous les matins pour ce jeune assistant de justice apprécié de tous : par son jogging dans le bois du Troncin. Seulement ce matin-là, sa femme, Arielle Arau, l'attendait pour lui faire une surprise : elle lui avait, disait-elle, préparé une boisson. Puis elle l'a attiré dans le fort, prétextant une découverte qu'elle y aurait faite au cours d'une visite, car Arielle Arau est également guide au fort à ses heures perdues.

Puis la jeune enseignante, qui était en possession d'un double des clefs, l'enferme et l'abandonne à son triste sort. Marco n'avait pas passé la nuit de mercredi à jeudi à la maison et la jalousie serait le mobile du meurtre.

Grâce à l'action d'une efficacité et d'une rapidité remarquable, qu'en ces temps difficiles pour une institution judiciaire souvent décriée, du juge Keating, du commissaire Boulard et de leurs équipes, dont il faut souligner l'implication, Arielle Arau a été interpellée dès hier matin et aurait avoué son crime.

Par ailleurs, l'appel à témoins lancé par le procureur Decoin a porté ses fruits : une voisine aurait en effet aperçu la meurtrière présumée devant sa maison, sur la route de Brichamps à la ferme Grondin à l'heure du meurtre. Le témoignage est pris très au sérieux par les forces de police.

Alors qu'on craignait un crime raciste, la police semble donc conclure à un acte passionnel, un drame domestique dont la décomposition des familles nous fournit de plus en plus d'exemples.

À tel point qu'un second homicide a été enregistré dans la même localité, samedi après-midi. Katy Sallion a tué son mari d'une balle dans la tête avant d'aller se dénoncer à la police. Richard Sallion, chauffeur routier, était rentré à Brichamps après une dure semaine de travail. Rapidement,

selon les témoins interrogés par notre envoyé spécial, le ton est monté, après que sa femme lui aurait avoué une infidélité commise au cours de la semaine. Michaël a alors cogné sa femme, rudement. Avant que des voisins, frappant à la porte, aient pu intervenir, la caissière du supermarché Ed du chef-lieu de division, lui tira une balle de pistolet en pleine tête.

Restent de nombreuses questions sans réponses dans ces deux affaires ; comment deux femmes, inconnues des services de police ont-elles pu endeuiller ainsi une cité aussi calme ? L'adjoint du maire à la sécurité a tenu hier des propos rassurants : prenant appui sur les statistiques en matière de délinquance et de criminalité qui seront désormais publiées tous les mois, Brichamps, malgré ces deux faits divers regrettables, se situe simplement cette année dans la moyenne cantonale. Le maire s'apprêtait à annoncer une batterie de mesures visant à améliorer la sécurité : mise en place de caméras de surveillance au centre-ville, aménagement du fort, création, au sein des services de l'action sociale, d'une cellule communale dédiée aux problèmes conjugaux.

Le sociologue Jacques Bombardier dans *Considérations sur la distribution sexuelle des infractions à la loi*, ouvrage adapté de sa thèse de doctorat en criminologie souligne que malgré un impact statistique global relativement faible du phénomène, la violence féminine gagne du terrain dans les quartiers sensibles où l'on voit notamment des bandes de filles utiliser les mêmes méthodes que les garçons : insultes, passages à tabac, violences en groupe. Il y voit une conséquence du discours sur l'égalité des sexes qui connaît une large diffusion médiatique. Si nous ne partageons pas, tant s'en faut, toutes les thèses de Jacques Bombardier au *Courrier*, ces deux meurtres apportent néanmoins de l'eau à son moulin. Le traditionnel

phallocrate que je suis ne peut manquer de s'inquiéter de cette dérive des relations au sein du couple, qui devraient être modernes et apaisées, en véritable guerre des sexes.

La psychanalyste Jeanne Ardent nous révèle quant à elle dans *Danger, esprits criminels* les secrets des manipulateurs. Souvent victime d'un traumatisme durant son enfance, le manipulateur essaye d'exploiter autant que possible les personnes qu'il rencontre. Faut-il que l'âme d'Arielle Arau dispose d'une ruse intarissable pour avoir pu calmement surprendre son propre mari trente-six heures seulement après un adultère, gagner sa confiance jusqu'à pouvoir l'enfermer dans un fort après lui avoir fait boire du poison, sans qu'il comprenne ce qui lui arrive !

Puisse le procès se montrer exemplaire, comme l'a été l'instruction ! »

Georges QUENTIN

J'avais bien mieux à faire au moment du meurtre et du procès que de lire les journaux et d'écouter la radio. Aussi tout cela ne suscita-t-il chez moi qu'une incrédulité lointaine et quelques haussements d'épaules, avant que je ne me replonge dans les débauches qui m'attendaient. Le mariage d'Arielle lui-même n'était pas arrivé jusqu'à mes oreilles.

Vous imaginez à quel point l'instruction a pu être expéditive pour les deux affaires rien qu'en ayant lu deux simples comptes-rendus du début de l'enquête, qui du reste n'était pas loin de la fin. Pour Arielle, comme pour Katy, le procès et la condamnation prirent moins d'un an et demi. Pas d'appel. Quelques circonstances atténuantes : entre temps, tout le monde avait eu envie d'oublier jusqu'à la psychanalyste spécialiste des manipulateurs. On avait pu établir, dernier point trouble des événements, que le poison était du stramonium, probablement administré en

infusion que Arielle, enseignante en biologie, avait fort bien su se procurer en pleine nature. Enfin, les peines furent prononcées : 6 ans pour Arielle, 4 ans pour Katy. Pour des conduites exceptionnellement bonnes, elles ne passèrent que 26 et 22 mois en prison, après remises et liberté conditionnelles. Personne ne les revit à Brichamps.

Comme si je n'avais pas toujours su que rien ne collait dans cette histoire. Après tout, cela me concernait-il ?

Je suis revenu à Brichamps trois mois après le procès. Le glissement qui devait me conduire à un rôle dans cette histoire fut rapide.

Dès les premiers jours, je ne parvenais pas à tenir en place : le village n'en parlait plus ou peu, mais les pierres, les goudrons, les tuiles, les arbres, tout me rappelait Arielle, que j'étais sans doute le seul à la connaître un peu (même ses parents croyaient à sa culpabilité et avaient témoigné au procès), que je lui avais manqué quand elle avait besoin de moi.

Elle ne m'a jamais parlé qu'en termes vagues de la prison, ni de comment elle a su que j'étais revenu en ville. Un matin, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres la feuille de papier pliée en quatre sur laquelle j'avais griffonné pour elle : « Je ne voulais qu'essayer de vivre ce qui voulait spontanément surgir de moi. Pourquoi était-ce si difficile ? » Elle avait rajouté au crayon le nom de l'auteur et le titre du roman d'où était issue ma citation : Hesse, *Demian*. Et ceci : « L'oiseau cherche à se dégager de l'œuf. L'œuf est le monde. Celui qui veut naître doit détruire un monde. L'oiseau prend son envol vers Dieu. Ce Dieu se nomme Abraxas. »

Le lendemain, je pus la voir. Rien ne serait plus comme avant. Dans le train de Crouziers ou au lycée, nous avons pu passer l'un à côté de l'autre, nous voir, nous toucher, à tel point qu'elle me reconnaissait à mon parfum et

pourtant ne jamais nous parler que pour nous dire des choses anodines, cacher aux autres ce lien fragile et étrange qui semblait nous unir sans raison, notre signe de Caïn à nous. Comme elle, j'avais connu la solitude absolue, l'extranéité au monde. Comme je l'avais fait quelques années plus tôt, elle me rappelait à notre seul devoir : « se chercher soi-même, s'affermir en soi, chercher à tâtons sa propre voie vers l'avant, où qu'elle mène. »

Ma recherche m'a conduit bien au-delà de ce que j'aurais imaginé. Jamais nous n'avons été aussi proches.

Chapitre VI : Ce vendredi-là : la déposition

Je m'étais trompé sur Martine, bien sûr. Je ne perdais en général pas mon temps avec les garçons et les filles de mon âge. Le besoin de ces précieux sésames que sont le permis de conduire, même lorsque c'était moi qui, au besoin en m'imposant de mes mains, reconduisais tout le monde à bon port, et la pièce d'identité qui indiquait un âge au-dessus de dix-huit ans me rendaient, comme à quelques autres, la fréquentation des majeurs indispensable.

Martine se destinait à la popularité : dès le début d'année, elle avait été élue représentante de la classe à la majorité : elle n'avait que des copines et des amis, à l'exception des quelques nuls et relous qu'elle n'avait conséquemment même pas invités à sa fête de fin d'année. Arielle avait décliné sous un prétexte familial quelconque, ce qui satisfaisait chacun. Alors qu'habituellement, j'aurais usé du même procédé, j'acceptais, en détectant une étrange hésitation dans la voix de Martine, si assurée et volubile :

que craignait-elle de moi ? J'étais plutôt paisible et, à supposer une crise d'agressivité comme celle de notre champion junior de lutte qui, ivre, avait exécuté une prise sur le professeur de lettres, jamais je n'aurais pu mesurer mes supposés talents face à ses frères, tous deux solidement charpentés.

Avant que tout le monde ne se mette à danser et à boire, un stupide jeu d'effeuillage m'avait permis de gagner la confiance générale en exhibant, seul de tous, mon torse imberbe. Mon audace me valut de pouvoir isoler mon hôte au milieu de la fête.

- Alors, tu n'en as parlé à personne ?

- De quoi ?

- D'Arielle

- D'Arielle ?

- De ce qui s'est passé au cinéma à Crouziers.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Elle a passé son bras autour de ta taille et en aurait fait bien plus si tu n'étais pas sortie précipitamment de la salle.

- Comment tu sais ça ?

- Elle me l'a dit.

- La vilaine friponne.

- Et Roland, il sait !

- Tu lui diras rien, dis ?

- Pourquoi ? Tu as quelque chose à te reprocher ?

- Moi. Sûrement pas.

- Elle te plaît même pas un tout p'tit peu ?

- Tu déconnes ! moi, je fais les choses naturellement. Je m'amuse de temps en temps, mais faut pas exagérer.

- C'est sûr : un petit écart n'empêche pas de faire un bon mariage avec un ingénieur. Tu as parlé à ta mère ?

- Comment sais-tu cela ?

- Peu importe. Je ne te veux pas de mal. J'ai juste du

mal à te croire.

– Tu as tort. Ne me sous-estime pas.

Le temps passe, les gens oublient, se lassent, vieillissent. Lecteur, j'ai moi aussi oublié. Certains n'oublient pas et Martine était trop rationnelle pour oublier, trop convaincue de son importance, de son rôle de modèle, qu'elle était sur le bon chemin, le seul, d'autant qu'elle n'avait cessé d'avancer sur ce chemin. Sa croyance en la permanence de la conscience, dont nous sommes tous victimes un jour ou l'autre, lorsque nous nous accordons une importance exagérée, la prenait au piège. Comme elle n'était pas victime, les habitués exutoires ne pouvaient la satisfaire. Comment aurait-elle pu pardonner ? De quoi au juste d'ailleurs ? D'avoir essayé de lui faire plaisir ? Peu de personnes adressaient la parole à Arielle plus de deux ou trois fois par semaine : elle se déroba à toute emprise et le pardon de Martine, à le supposer possible, lui aurait été indifférent. Nous ne pardonnons qu'à ceux sur qui nous avons une emprise : nos enfants, nos ouailles, nos citoyens, nos amis, nos ennemis. À l'issue de l'opération, nous les réintégréons dans notre existence : dans la société, notre cercle d'amis, nos connaissances inoffensives. Sa vengeance ne pouvait qu'être plus ridicule encore.

À l'issue de notre conversation, je quittai la soirée pour rejoindre une blonde dont le nom m'échappe, oubliant Arielle entre ses seins gonflés. Peut-être n'aurais-je pas tout empêché en lui parlant, sans doute ne serait-elle pas devenue la voisine de son ancienne amie de Brichamps.

Martine, toujours exemplaire, avait bouclé ses études parmi les meilleures de la classe, d'un de ces parcours naïfs et sans nuages des plus agaçants. En harmonie avec les exigences de ses enseignants, elle réussissait brillamment ses examens grâce à son travail et à son

mérite. Évidemment, elle voyait dans son exemple la preuve que la réussite par le travail était possible et même la seule voie envisageable. Cela n'empêchait pas, bien entendu, de se distraire, de temps en temps. C'est dans une soirée organisée par des amis qu'elle avait rencontré son futur mari, juriste d'entreprise. Quant à elle, son parcours la destinait naturellement à la carrière d'enseignante, d'autant qu'aucun autre métier ne lui permettrait de s'occuper mieux de ses deux enfants. Transmettre aux générations futures « était une excellente manière de rendre au système éducatif tout le bonheur qu'il lui avait donné. Le métier était une vocation qui demande de l'engagement, la conscience de l'importance de sa mission, ne souffrait pas la moindre approximation ni dans l'évaluation ni dans l'application des instructions officielles. Heureusement, les professionnels étaient bien mieux préparés qu'autrefois : les décisions ne sont plus prises à la légère et lorsque, par exemple, un redoublement est proposé, c'est que le cas de l'élève a suscité un examen approfondi de la part de l'équipe éducative. »

Que pouvait-elle bien penser alors de sa discrète voisine qui ne semblait ni travailler ni s'amuser, apprenait la taxinomie à ses élèves déroutés en lisant Zola ? Alors que Martine et son mari avaient construit leur demeure à l'écart de la route sur un terrain hérité, Arielle et Marco avaient simplement loué la maison d'en face. Mon amie s'était engagée dans l'enseignement comme une écrevisse chargée de ses nombreuses exuvies et qui devait en revêtir une neuve pour quelques mois : elle ne faisait qu'y passer, à mi-temps, en poursuivant plus ou moins bien des études. Ses résultats étaient brillants, mais les critiques nombreuses : beaucoup de parents et de collègues l'accusaient de brader les examens, de ne pas donner de devoirs. Elle évitait les réunions, notait large, adaptait les

programmes : il est vrai qu'elle risquait peu d'une révocation.

Son couple n'était pas plus viable : Marco était connu de tout Brichamps pour ses écarts, comment pouvait-elle tolérer une telle situation ? Ce n'était d'ailleurs pas une question de racisme, mais que pouvait-on attendre d'autre de ces gens venus d'Afrique où l'on est sous le soleil toute la journée et l'on n'a pas les mêmes habitudes de travail : tout est plus relâché, moins de discipline, enfin qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Pouvait-il en sortir autre chose ?

D'un petit acouphène dérangeant, la phrase intellectuelle s'était développée rapidement et la voisine temporaire devenait l'obsession de la populaire enseignante que tout le monde saluait au marché, un prototype de réussite par le travail.

Que ce soit le matin avant d'aller au travail ou le soir en revenant, elle ne cessait de scruter l'autre côté de la route, sans y voir grand-chose : qu'aurait-elle pu y voir ?

Si sa vision avait traversé les parois opaques, sans doute pas ce qu'elle imaginait...

Il ne m'avait pas fallu longtemps pour la recroiser. Mon poste à la bibliothèque municipale me faisait rencontrer régulièrement tout le monde. Ce samedi matin, Martine était venue avec ses enfants emprunter des livres. Elle me dévisagea quelques instants (la veille de ma rencontre avec Arielle, je me sentais déjà happé dans les poumons de Brichamps, ses effluves fétides) et me dit :

- Ah ! tiens donc, mais c'est toi, Charles ? Alors, comme ça, tu travailles ici, maintenant ?

- Ben, comme tu vois. Et toi, tu ne lis plus ?

- Si, pourquoi ?

- Tes enfants ont des livres, mais toi ?

- Oh, tu sais, je préfère les acheter. Je suis abonnée au Club Trial.

- Dans ce cas, je n'insiste pas. Bonne journée.

- On se reverra. À bientôt. Bonne journée.

Je pensais m'isoler, mener ma vie tranquille, gagner un peu d'argent dans un métier stable, à l'abri. Une rencontre banale et pourtant si prévisible m'avait remis en route et, le soir même, en sortant, je décidai d'aller me promener jusqu'à la ferme Grondin : je connaissais si bien la route que mon seul besoin était de vérifier l'éclatante évidence qui m'était revenue à l'esprit. Les épais thuyas ne pouvaient laisser le moindre espace pour observer la route depuis la maison de Martine. Probablement pas le seul détail que personne n'avait eu envie de vérifier. Suspicion infondée ? Si seulement je n'avais pas connu et rencontré le quart du corps de gendarmerie de Brichamps !

- Bonjour, Nadine. Toujours en uniforme ?

- Je retrouve le service est après-midi. Ça fait longtemps.

- Oui, ça fait un bail, mais c'est toujours un plaisir. Tu comptes rester dans la région. C'est possible au moins ?

- Tu rigoles. Tu sais que je ne viens pas d'ici, pour dire le moins ! J'ai fait une demande de mutation.

- Pour le sud ?

- Tout juste, pour le sud, c'est la deuxième, j'espère que je l'aurais cette fois-ci !

- C'était quand la première ?

- Y'a deux ans.

- Et vous pouvez en faire quand ?

- Tous les ans. Je viens de boucler la mienne le 26. Qu'est-ce qui t'arrive, ça va pas ?

- Ce n'est rien. Un petit rhume qui traîne. C'est tous les ans à la même période.

- Oui, cette année, j'ai un rapprochement de conjoint.

- Ah oui... Je suis jaloux, de qui s'agit-il ?

- Un gars de chez moi.

- Pas besoin de le dire... C'est arrangé, non ?

- C'est à dire que sans, faut attendre dix ans avant de l'avoir, ta mut.

- Me voilà rassuré. Je me disais bien que je l'aurais au moins aperçu depuis le temps... Et le régulier ?

- Pas de ceux que j'amènerai dans les bagages. Et toi, tu te ranges ?

- Comme tu vois.

- Mauvaise nouvelle. Je pourrai pas t'interpeller et te placer en garde à vue. À ma merci.

- Ça fait longtemps que je le suis.

- Prouve-le.

- Ni ici ni maintenant. Mais nous aurons l'occasion d'en reparler.

- Comme toujours. À bientôt.

À 11 h 45, lorsque le procureur parlait sur radio Sergovie, Arielle avait déjà été arrêtée. Trois gendarmes avaient fait les quelques mètres qui séparaient le fort de la maison, par la route. En les voyant s'arrêter en face de chez elle, Martine, qui avait écouté la radio, voyait toutes ses hypothèses intérieures se confirmer enfin : cela ne pouvait que mal se terminer. D'ailleurs, elle l'avait toujours tellement voulu qu'elle avait vu Arielle sur la route ce matin-là et qu'il était de son devoir d'aller trouver la police immédiatement pour servir la vérité.

Quels gendarmes auraient été assez idiots pour imaginer que pour aller empoisonner sournoisement son mari, une femme connaissant par cœur non seulement les sentiers, mais aussi la faune et la flore du bois serait passée par la route pour lui offrir le breuvage fatal, si ce ne sont les mêmes qui pourraient croire qu'une jeune fille en pleine fécondité un tantinet délurée est capable de rester séparée de son partenaire pendant un an, de lui rester fidèle, de vouloir le rejoindre et d'ignorer les modalités de

mutation ?

Quand aux greffiers, avocats, jurys, ne rien voir les arrangeait bien : jugement rapide, on ne fâche personne, pas même l'accusée qui avoue. De toute évidence, tous ne pesaient pas bien lourd face à elle. Car Arielle avait voulu être condamnée et obtenu ce qu'elle voulait.

Quant à Martine, elle attendait sans doute bien plus du barnum du procès. En vain : Marco n'avait pas de famille. Tout juste quelques relations qui l'avaient oublié jusqu'au procès. Elle n'eut même pas à demander pardon d'un crime qu'elle n'avait pas commis. Elle ne se donna même pas la peine de répondre au témoignage. Lorsqu'on lui demanda s'il était exact, elle répondit : « Sans doute, puisque c'était ainsi que cela s'était passé et qu'elle aurait déjà déposé en ce sens. » Tout juste le collègue de philo pour demander « pourquoi ? »

Mais l'adolescente qui me défiait était bien loin : à la bibliothèque, elle avait été surprise et avait fui le plus rapidement possible. Lors de ma promenade, je m'arrêtai devant la maison abandonnée et j'en fis le tour. Décidé, je regardai droit vers la fenêtre du premier étage, par-dessus la haie. Son regard croisa le mien, moi qui regarde rarement dans les yeux. Elle en semblait hypnotisée par la terreur, déjà perdue, depuis si longtemps.

Quelques jours plus tard, ses enfants la retrouvaient pendue dans l'entrée, au garde-fou de l'escalier, un soir de semaine au retour de l'école. Mari absent, comme toujours. Une mort d'homme. Alors qu'il aurait été si facile de surdoser un peu ses antidépresseurs.

Une morte de plus, une enquête vite bouclée et qui a conduit au suicide, un taux d'élucidation toujours au beau fixe et pas de quoi arrêter la machine infernale.

L'expertise psychiatrique conclut à une dépression non diagnostiquée (c'est si commun chez les femmes). Tout le

village pleura à l'enterrement et ignora l'alternative de Martine : ne pouvant ni pardonner ni se venger, elle n'avait le choix qu'entre le suicide identitaire, qui aurait été bien plus long et plus douloureux, parsemé d'embûches et le suicide physique. Elle avait choisi le plus simple, mis en scène spectaculairement, comme le reste de sa vie, dernier défi aussi ridicule et stupide que les autres, de cette indécrottable bêtise des *self-made-men*, ces œufs qui se sont pondus tout seuls.

S'il m'arrive encore de me réveiller en sueur en pensant à ce que j'aurais pu éviter, en me remémorant Martine, je me sens coupable de toutes mes compassions, intolérant à toute forme de déficit intellectuel et innocent définitivement de toutes mes indifférences.

Chapitre VII : Le retour : soir de désespoir

Il est bien difficile de revenir : c'est pour cela que la plupart des Brichampais ne sont jamais vraiment partis.

Quant à moi, il me fallait considérer la question du point de vue de ma sauvegarde et éviter le risque de dépression. Habitué à des sorties tous les soirs dans les meilleures boîtes de nuit d'une ville moyenne, j'allais devoir me contenter d'une soirée au bistrot à boire quelques verres de temps en temps. Surtout, renoncer à tous ces corps féminins et jeunes que je pouvais pour la plupart frôler à ma guise, voire plus si affinités. Bien que son physique un peu atypique ne m'ait jamais laissé indifférent, comme tant d'autres, je n'ai jamais ressenti pour elle la même excitation, tension vers la chair visible. Au fil du temps, par les lois d'induction et auto-induction se crée un champ magnétique et l'on gagne un temps précieux à ne plus attirer que celles qui éprouvent les mêmes sentiments. Tout devient plus direct, plus simple, plus agréable : moins de temps passé à bouger son corps

sur une musique stéréotypée, moins de frais de bouche, plus de plaisir plus vite. La magie ne s'évapore jamais d'avoir une presque inconnue dans ses bras, car souvent on s'est aperçus au moins une ou deux fois. Puis il suffit de quelques baisers pour que tout soit lancé.

Ce n'est pas pour autant qu'il était aisé de quitter leur chaleur ou, lorsque l'envie devenait plus intense, de ne plus respirer que les parfums du commerce. Résister à l'envie de décrocher son téléphone pour sortir ces corps de l'anonymat, les aimer, les contempler en pleine lumière, mêler leur humidité à la mienne, respirer leur intimité et hurler leur beauté inconnue, était douloureux, d'autant qu'il me fallait voir défiler à longueur de journée les bonnes gens de Brichamps, les jeunes filles aux tenues sophistiquées et les femmes mariées dont je n'admiraïs jamais la sueur.

À Brichamps, elles étaient d'ailleurs les mêmes. Adolescentes, elles ne songeaient qu'à en profiter pour « faire des conneries ». Moins de cinq ans plus tard, elles se mariaient immanquablement avec un membre de la même classe, l'exogamie n'étant pas plus répandue à Brichamps qu'ailleurs. Quant aux conneries : quelques beuveries, accompagnées ou non de rapports sexuels non protégés et conduites en état d'ivresse. Cinq ans de prétentions creuses pour plus de quarante ans de monotonie dorso-ventrale.

Le premier jour, mon corps réagissait mal au changement : contractions musculaires incontrôlées, grelottements, sensation de froid, avec toutes ces chansons qui trottaient dans ma tête.

Le bistrot m'offrait la chaleur, ou plutôt celle de ses alcools : « Ça sent la bière de Londres à Berlin, ça sent la bière Dieu qu'on est bien ».

À part cela en effet les lieux étaient plutôt froids. Le

choix de l'entrant se portait soit sur le comptoir et ses chaises élevées, soit sur les tables. Je saluai rapidement les quelques connaissances qui se souvenaient de moi. Je choisis de commander une bière au comptoir, comme près de 90 % des occupants de l'endroit. Les plus originaux choisissaient des alcools forts pour se soûler vite, prendre le TGV. Et comme il suffisait d'avoir vu le patron une fois pour savoir qu'il ne contrôlerait pas votre pièce d'identité au moment de sortir votre billet, tous les âges empruntaient les lignes à grande vitesse.

À supposer qu'elle existe, la providence m'envoya à ce moment son premier signe. La seule place libre, pour qui ne voulait se joindre à aucun groupe était à côté de Vernet.

Je m'assis donc à sa table et le saluai.

- Salut. Heureux de te voir. Comment va la ville ?

- Les prix augmentent, les loyers s'envolent. Et la campagne ?

- On n'y vend même plus de produits défiscalisés, tellement le marché est déprimé. Mais moi, je m'en fous, chuis plus en activité, alors...

- Vous vous occupez toujours de l'association du fort, non ?

- Les "fortiches", ouais toujours. Ça n'a pas changé.

- Vous êtes toujours indispensable.

- Ça, tu peux le dire. Sans moi, ça serait plutôt les potiches : personne n'a de projet pour cet endroit, surtout pas les nanas, ça j'te l'dis. J'en suis entouré depuis cette histoire : elles sont cinq au comité. Jamais j'aurais dû les accepter. Elles disaient qu'elles voulaient donner une bonne image des femmes de Brichamps : mon cul !

- Elles vous font pas des travaux ?

- Tu rigoles. Que dalle, ouais. À part les apéros, rien, macache. La petite, au moins, me faisait les visites le samedi. Elle connaissait les salles et les galeries, elle avait

pas peur quand elle descendait, jamais vu ça. Elle étudiait les plantes là en bas qu'elle disait. Quand elle est venue, personne lui avait montré, elle savait déjà comment on fait fonctionner les tourelles. Georges Vollender, tu le connais, Vollender, hein, un peu con, mais pas une poule mouillée, il a essayé de l'avoir quand on aménageait la petite salle de buvette en bas. Il l'a laissée et coupé l'électricité, tu sais comment il est, c'est comme ça, les autres aussi quand c'étaient encore des bleus, il les a bizutés, comme ils étaient morts de trouille. Il les a enregistrés : ils faisaient dans leur froc. Elle, il l'a pas entendue, elle a rien dit. Alors il l'a cherchée sans la trouver pendant une demi-heure. Et puis la lumière s'est éteinte, le mec il était mal : elle savait même pas où était le poste, ben elle a trouvé. Heureusement, elle a rallumé tout de suite et elle est venue vers lui sans dire mot, il savait pas où se mettre. Ah ! elle est pas commode.

Quelques secondes de silence suivirent. Je ne m'attendais pas à ce déluge le premier jour, d'autant plus que, par la suite, personne ne m'a plus parlé d'Arielle.

- C'est bon la bière fraîche.

- Quel con ! Elle est dégueulasse et tu le sais. Enfin, bois, on en a besoin, ce soir, tous les deux.

- Jamais elle aurait empoisonné et laissé ce mec-là dans le fort. Ce fort, elle le respectait, elle le soignait. Je sais pas trop t'expliquer comment ou pourquoi : quand on est en bas, on est tous des frères. Quand un visiteur a fait une crise cardiaque en bas, elle avait le groupe suivant, elle a tout deviné, sans panique, les a repérés, a fait le transport. Il lui doit peut-être la vie aujourd'hui et personne le sait. Moi, j'te l'dis, si elle avait voulu se débarrasser de Marco, elle aurait eu qu'à le laisser et à planquer le corps : je te garantis que personne l'aurait jamais retrouvé, même pas nous. Leur histoire, ça tient pas debout.

- Vous n'avez pas essayé de le dire ?

- À qui ? Tu crois que quelqu'un ici ou ailleurs est prêt à m'écouter ou pire, à m'entendre. Sûrement pas les flics ou les juges. Moi, j'ai fait la guerre, moi. Ces types, je les sens pas. C'est quand tu fais la guerre que tu sais ce que valent les gens : les flics, les juges j'en ai jamais vus à la guerre, surtout pas ceux-là. Cette fille, j'avais confiance, pour assurer mon cul. J'sais pas si y'en a beaucoup des comme ça. Tout de façon, moi, j'vais te dire, les bonnes femmes elles ont rien à faire dans les forts, elles devraient rester dans la cuisine et aux fourneaux.

- Un peu phallocrate, hmmm ?

- Pfff... toi tu peux parler ; dans ton genre, t'es pas mal macho toi aussi.

- Comment ?

- Me prends pas pour un con. Tout le monde me prend pour un vieux poivrot et c'est tout. Mais j'ai été guetteur, moi, on me la fait pas : je sais reconnaître les gens quand je les vois. Moi, j'veux les laisser aux 3 K, et encore, toi tu veux les mettre dans ton pieu, puis tu les jettes comme des mouchoirs souillés. Je suis pas sûr que ce soit mieux. Sûr que c'est pire, même, mais bon ça chacun ses lubies. Quant à Arielle, toi aussi tu la connaissais, alors pourquoi t'as rien dit, toi ?

- Je la connaissais à peine.

- Des conneries ça. À l'armée, t'apprends à fouiller dans les affaires des gens. Elle avait des livres dans lesquels t'avais écrit qu'elle emportait toujours avec elle. C'est quelle sorte de livres que tu prends comme ça avec toi tout le temps, à part ta Bible ou tes cours d'auto-école quand tu passes ton permis ? Enfin, t'as sans doute tes raisons, on a tous nos raisons à la con pour faire ou pas faire ce qu'on fait ou ce qu'on a à faire. On apprend aussi à jamais trop demander pourquoi quelqu'un a fait ce qu'il a fait. Faut

dire que j'me méfie un peu de toi : j'ai pas trop envie de t'énerver. J'aimerais pas que tu en aies après moi, je serais pas trop rassuré. T'es un teigneux, au fond : tu le sais peut-être pas encore, mais t'es sans doute capable de choses que t'imagines pas. Alors, vaut mieux te foutre la paix.

- Vous avez peut-être raison...

- Allez, te bile pas... encore un coup !

- Et le fort ?

- Ah ! le fort ! Avec tout ça, j'ai des propositions de mes anciens potes (tu parles de potes !) qui viennent d'un peu partout à tous les prix que tu te demandes d'où sort le pognon. Et à Brichamps, tous les notables suivent et veulent en être. Si ça continue comme ça, dans six mois je suis à la mode. Tu parles, avec cette histoire, l'endroit a pris un reflet gothique, comme ils disent ! Au début, je voulais en faire un truc de fou : l'aménager en immeuble vert, dans le style Peter Vetsch, tu vois, non ? Pas grave, parce que maintenant, tout le monde veut foutre des néons, des lumières, des spirales, de l'apesanteur partout, puis du magenta, du sépia, de l'abricot, tu comprends ? C'est censé devenir un lieu culte...

- Je vois...

- Ça c'est sûr... Mais y'a pas qu'le fort que tu vois. Alors, accouche.

- La serveuse.

- Tu rigoles ! T'as sans doute dû niquer sa fille et tu souviens plus !

- Je m'en souviens toujours. De toutes. Elle me plaît bien. Puis j'ai passé l'âge des jeunettes.

- Tu parles que t'as passé l'âge. Tu te lasses, t'es blasé... Elle, elle est mariée, t'es pas pour la paix des ménages ?

- Rien à faire. Je pense que ça ne vous dérange pas de continuer jusqu'à la fermeture. D'ailleurs je trouve qu'on parle beaucoup et qu'on boit peu ici.

- Ça c'est parlé. C'est moi qui te paye le suivant. Deux pièces qu'elle t'envoie sur les roses.

- Prenez-les sur le prochain coup. Elle m'a déjà regardé, elle est prise au piège.

- Comment tu peux prouver ton truc ?

- Elle arrive. Je vais la prendre par la taille et l'embrasser dans le cou.

- Ici et ce soir. Tout le monde parlera que de ça dès demain matin.

- Peut-être, et encore ça m'étonnerait. Je ne peux pas vous dire pourquoi, mais dès qu'il s'agit de sexe j'ai toujours de la chance.

- Tu commences à m'inquiéter. Mais ça m'intéresse. Buvons jusqu'au bout.

La serveuse s'approcha et me sourit. Lorsqu'elle posa ma bière, je l'enlaçai et posai subrepticement un baiser sur son cou. Personne ne vit quoi que ce soit.

- Quand ?

- Ce soir. À la sortie. Chez toi. Attends-moi derrière.

- Le patron ?

- Quelques pièces suffisent.

- C'est d'accord.

Vernet m'accompagna jusqu'au bout du service puis prit congé. Nous parlâmes de banalités.

Quant à Beate, cela faisait si longtemps qu'elle était serveuse dans ce bar... Adolescents, certains d'entre nous admiraient encore sa poitrine assez généreuse, aujourd'hui elle faisait partie du paysage, que l'on a tellement regardée que plus personne ne le remarque.

Elle avait seize ans de plus que moi, la plus grande différence que j'aie jamais essayée. Derrière le bâtiment, elle se serra vite contre moi, si fort que j'en tombai presque contre le mur auquel j'étais appuyé.

À peine entrée, elle se débarrassa rapidement de sa

veste en jean si courte, relique d'une adolescence qu'elle n'avait jamais cessé de porter et glissa sa main sous mon pantalon.

- Pressée.

- Il m'attend.

- Combien de temps.

- Avant qu'il ne se réveille. Au plus tard une heure.

- D'accord.

Une fois déshabillés, elle s'agenouilla et baissa ma braguette. Un peu surprise que je la repousse, elle se coucha et pressa mes hanches contre les siennes. Prématuré. Elle trouva le plaisir comme Lady Chatterley avec Michaelis. Mais, m'aidant de son corps, je cessai d'être réfractaire et elle se fit Andromaque.

- J'avais peur, dit-elle

- De quoi ?

- De ne pas te plaire finalement. Ça fait si longtemps que je ne me suis pas épilée.

- Ça me change des tickets de métro. Pour être sincère, tu n'as pas à rougir.

- C'est gentil. Comme toi. Pas très vrai.

- C'était bien ?

- Mieux encore que j'aurais pensé. Ça faisait longtemps que je t'avais repéré, mais j'avais jamais osé.

- On a un peu dépassé l'heure ?

- Désolée.

- Non ce n'est pas ce que je voulais dire. Reste contre moi.

- Il patientera, t'inquiètes, sinon...

- Comment tu supportes encore ce métier ?

- Comme cette vie, comme tout. T'es une adolescente un peu mignonne, de gros seins, pas très maligne. Tu plais aux mecs et ça te plaît. Tu prends celui que tout le monde trouve le plus beau, même pas toi, et tu fais l'amour. Puis

tu te maries avec celui qui t'assurera à un avenir.

- On recommencera, je te promets.

- Tu n'es sûrement pas revenu uniquement pour moi.

- Pour travailler.

- Y'a du travail, nous sommes des millions...

- À la bibliothèque municipale.

- Peut-être que tu réussis à te tromper toi-même, mais t'es pas ici pour moi, ni pour la bibliothèque municipale.

Mais peu importe au fond.

- Pourquoi ?

- Regarde autour de toi, que font-ils tous ?

- Ils vivent, ils...

- Non. Ils achètent une voiture, une maison et une femme ou un homme. Pourquoi ? Pour crâner chez les copains et les copines. Seuls les gros poissons ont quelque chose en plus : la sécurité, par les richesses, ce qui est peu. Toi, tu passes tes nuits à lire. Alors, non, tu viens pas ici pour travailler !

Chapitre VIII : Ce vendredi-là : Police !

Confronté à une situation aussi délicate, Keating se devait d'agir rapidement. Un noir sournoisement empoisonné dans un fort militaire, voilà qui ne devait pas dégénérer, sinon tout le monde se ferait des idées. Aussitôt avait-il immédiatement rejoint le procureur sur les lieux du crime.

Quant à Nadine, un simple verre au bistrot m'avait permis de savoir comment tout s'était passé.

Renvoyant rapidement les témoins à la cellule de soutien psychologique, il était allé directement à la victime et à cette répugnante odeur. Ce minable de Marco ! un assistant de justice, il le connaissait pour avoir discuté plusieurs fois avec lui. Toujours à laisser traîner sa quéquette quelque part, ils peuvent pas s'en empêcher, ceux de sa race. À tous les coups sa femme : du poison, forcément.

Ordre immédiat avait été donné d'aller la chercher à la gendarmerie. Elle n'habitait pas loin d'ailleurs dix minutes

à travers le bois. Une maison en location. Pas courant. Prof de biologie à ce qu'on dit, donc elle connaissait les plantes : pas de problème pour trouver un poison. On ne peut pas dire qu'il en parlait souvent. Elle va essayer de nier, certainement.

Garde à vue immédiate. Suspecte impassible. C'est Nadine qui s'est tapé l'interrogatoire. De toute façon, ils étaient que deux pour la permanence, un si beau week-end et elle la seule femme : tu sais ça peut compter pour un interrogatoire, au final c'est peut-être ça qui l'a fait avouer.

Elle était si froide, on aurait dit que ça lui faisait rien, la mort de son mari, c'était quand même son mari, même s'il la trompait.

C'était bien Arielle, en somme.

Elle a avoué tout de suite en disant : je l'ai tué. Ça s'est passé tellement vite. Encore un mystère, probablement plus pour très longtemps...

Il allait faire son jogging dans la forêt près du fort tous les matins. Il utilisait ensuite la seule douche du tribunal et ne rentrait donc pas forcément tous les matins. D'autres témoins ont confirmé ce qu'elle leur avait dit : à une heure pareille, personne d'autre que lui n'était sur ces chemins. D'ailleurs personne d'autre à Brichamps ne pratiquait le jogging. Elle l'avait retrouvé le matin sur le chemin, qu'elle connaissait. Il n'était pas rentré de la nuit. Ils s'étaient disputés, elle lui avait ramené une bouteille pour se désaltérer, il avait bu abondamment. Elle n'avait plus qu'à l'attirer à l'intérieur du fort en lui disant qu'elle voulait lui montrer quelque chose puis, le délire aidant, l'y laisser tout seul.

Lorsqu'elle l'avait interrogée, elle avait avoué immédiatement et sans hésiter le nom du poison : du datura.

Hmmm... comme elle est un peu moins bête que la

gendarmerie réunie, elle l'aura déduit soit de vos conversations, soit de la distance parcourue dans le fort. Va donc savoir, avec elle. Dieu me préserve en tout cas, d'être à la merci de Nadine... Si je voulais arriver à quelque chose, il me fallait pourtant continuer. Je me sentais désormais poussé par une force intérieure qui allait bien au-delà de moi : l'appel de la science personnelle, de l'esprit critique dans son plus simple appareil à résoudre un problème pratique qui lui importe, à titre accessoire dans une société de prétendus spécialistes infaillibles (les mêmes que j'ai côtoyés à l'école, tant ils se ressemblent tous) plus prétentieux encore qu'alors, plus creux. Je savais que j'irais très loin, peut-être jusqu'au bout.

Personne ne l'avait jamais interrogée sur le deuxième meurtre. Pourtant elle avait fait les deux interrogatoires. Je ne perdais pas mon temps à me poser des questions sur son sens si aigu de la déontologie. D'ailleurs, elle avait bien d'autres choses auxquelles elle avait dû penser ces jours-là, notamment les premiers contacts pour son pacs arrangé. C'est qu'il fallait trouver quelqu'un sur place, lui offrir suffisamment d'argent, qu'il soit « fiable » et exécuter les formalités dans les règles de l'art. Elle ne comprenait pas qu'on puisse ne pas être fidèle en mariage, pire encore tuer son mari alors qu'aujourd'hui il était possible de divorcer et même d'avoir un avocat gratuitement. C'est plus comme dans le temps me disait-elle.

La meurtrière du samedi n'était autre que Katy, que je connaissais bien moins qu'Arielle, mais bien plus qu'une inconnue, tout de même.

Des rumeurs circulaient sur elle : elle était volage, aurait couché à droite et à gauche, même avec Marco, même si ça n'a pas été prouvé, on l'avait vue chez lui. Bref, ce n'était plus très important : elle s'était mariée à Brichamps, avec une sorte de colosse, comme on en trouve

encore quelques-uns dans les campagnes : costauds, gentils, travailleurs, mais particulièrement idiots. À l'école, où il est avant tout question de discipline et de travail, ils font illusion de plus en plus longtemps. Dans le monde professionnel, leur profil est recherché, notamment pour les travaux manuels. Richard était chauffeur routier, parti l'essentiel du temps.

L'affaire de Katy était de ces résidus balayés dans les coins des pièces et qui s'y installent sans qu'on les voie, bien qu'au fil du temps ils ne deviennent que plus visibles, cette crasse localisée, fruit des ressacs successifs de l'activité ménagère : la vague noire de l'affaire Marco, comme on ne l'appelait jamais, avait heurté et brisé la suivante, dont il ne restait plus qu'un peu d'écume blanche.

Katy était à cette époque caissière du supermarché de Brichamps : qui se souciait de sa vie sexuelle, qui aurait donc pu propager des rumeurs à son sujet ? Surtout qu'elle était essentiellement séparée de la maison de Marco, en son quartier de Villeneuve par le bois, qu'elle pouvait traverser en toute discrétion. Le qu'en-dira-t-on, Nadine l'avait inventé au cours de l'interrogatoire, ou mieux encore, Katy l'avait inventé.

Elle avait reconnu la dispute survenue lors de son retour samedi après-midi et aussi avoir fait feu sur son mari déchaîné avec son propre pistolet. Le drame des violences conjugales : cela avait commencé par une claque, puis une seconde, qui l'avait projetée contre l'armoire vitrée du salon. Le sang avait coulé, la vitre était brisée. À terre, elle avait ouvert le tiroir, pris le pistolet et tiré une seule fois. Entre les deux yeux.

Katy porte dans ses viscères depuis que je la connais son instinct de survie, ses comportements, ses amours, ses haines. Elle a toujours su ce qu'elle voulait, sans hésiter.

Richard était bien incapable de vouloir.

Elle avait su où placer l'arme et, ayant travaillé au supermarché le matin, elle savait qu'Arielle avait été arrêtée, sans doute la croyait-elle coupable. Comme toujours dans ces circonstances, elle n'a pas hésité : le moment était venu de se débarrasser de Richard, ce qu'elle avait sans doute toujours prévu, même si elle aurait préféré une autre méthode, moins sanglante, le bon vieux divorce de Nadine. Elle l'a provoqué avec ses rumeurs, avec Marco, le truc invérifiable et que l'on a pas beaucoup cherché à vérifier : même les proches de Richard, d'ordinaire assez vindicatifs voulaient avant tout oublier, sans histoires. Puis elle l'a laissé frapper, la seule chose qu'il sache faire en une telle circonstance, sciemment, elle l'y avait même invité. Au bon moment, elle avait arrêté les provocations, sorti l'arme, et tiré, bien nettement et froidement. Tout ce qui pouvait la rapprocher d'Arielle était bon à prendre, même aléatoire : elle aurait les circonstances atténuantes.

Tout fut abandonné aux avocats commis d'office qui, en l'absence virtuelle de leurs clients, conclurent au crime passionnel avec circonstances atténuantes. Le dossier avait même été bouclé deux mois avant l'affaire Marco, six mois après les meurtres. Cinq ans. Deux de moins qu'Arielle. Mais il n'y avait qu'une seule prison aux environs de Brichamps. La préventive en moins, les remises, il lui restait peut-être un an, un de moins que son amante. Mais peut-être se débrouillerait-elle pour rester...

Peu loquace, elle ne m'a jamais beaucoup parlé de son mariage. Après tout, dans notre étrange relation à trois, peut-être reste-t-il quelque chose d'une rivalité. Peut-être ne parvient-on jamais à être libéré complètement de cette absurde morale conventionnelle qui gouverne les relations sexuelles. L'union libre pensait détrôner le mariage et y est

peut-être parvenue. Pour peu néanmoins que les deux fornicateurs participants aient procréé, la parentalité commune leur tend les bras : le mariage sans divorce possible jusqu'à la majorité des enfants. Le clergé de jadis n'aurait osé en rêver. Peut-être est-ce aussi pour cela que je n'ai pu reconnaître devant Vernet mes véritables relations avec Arielle : oui, nous avons été amis, très proches. Oui, je l'avais abandonnée, lâchement, reniée.

Ce vendredi-là, les étudiants de l'antenne de la faculté de Crouziers écoutaient le corrigé de leur examen et recopiaient avec attention : « Le concubinage est une communauté de vie que forment un homme et une femme vivant maritalement sans être unis par les liens du mariage. Il s'agit donc d'une communauté de vie d'une certaine durée, de deux personnes de sexe opposé, à caractère exclusif qui présente aussi bien une composante spirituelle, corporelle, qu'économique, et peut être définie comme étant une communauté de toit, de table et de lit. » Avec un T comme tuerie.

Ce vendredi-là, au cabinet des affaires familiales du tribunal de Brichamps, le greffier relevait le rôle. Tous les jours. Que pouvait lui importer l'absence de l'assistant de justice qui venait d'être nommé commis : sans doute avait-il pris un congé sans le lui dire.

Ce vendredi-là, je lisais Zola : « Pourquoi donc faire porter à l'argent la peine des saletés et des crimes dont il est la cause ? L'amour est-il moins souillé, lui qui crée la vie ? »

Ni l'époque de Zola ni celle de Borchert n'ont manqué de bourreaux. Malgré la suppression des postes de travail, la nôtre n'en manque pas plus : à l'abri de bureaux, d'agents de sécurité, d'institutions, protégés, ils ne sont que rarement confrontés aux atroces conséquences de leurs actes.

Chapitre IX : Être né

Les origines sont étranges. Je ne reviens pas à Brichamps, je n'y suis pas revenu depuis le dénouement de cette histoire, cette incroyable concaténation savamment agencée par le divin hasard. Suis-je donc né à Brichamps ou pas ?

Malgré la condescendance que me donne ma relative réussite matérielle, malgré les quolibets dont j'abreuve régulièrement ma ville natale, il reste des souvenirs ineffaçables. J'ai aimé la forêt, non de Brichamps, mais à seulement un kilomètre et demi de la ville, les prairies et les ruisseaux des alentours de la ferme Grondin.

En réalité, Arielle et moi avons fréquenté la même école primaire et la même classe durant un an. (Je l'ai donc connue bien avant les cinémas où nous avons usé nos yeux et nos fesses). J'aimais me promener à toute époque à travers la nature. Au printemps, j'avais déjà guetté les perce-neige, les crocus dans les jardins pour sortir dès que possible dans le champ et la forêt cueillir les primevères, les stellaires, les cardamines, les anémones des bois, les

pézizes.

Notre instituteur, qui n'est pas resté en poste bien longtemps, à peine plus de deux ans, m'avait beaucoup appris, grâce à l'étrange habitude qu'il avait de nous présenter dès le matin sa récolte de la veille et à nous inviter à en faire autant. Dans un monde de télévision, d'ordinateur, de jeux vidéo, de Facebook, Viadeo, Google, Twitter et autres smartphones, sa tentative ne recueillait que peu d'assentiment. Jusqu'à ce qu'un jour, cherchant le nom d'une espèce qu'il tenait à nous montrer, il se tourne vers Arielle, qui, à ma seule surprise, le reste de la classe étant occupé à bavarder identifia de son mince filet de voix un pin américain.

Le soir même je sautais sur mon vélo pour ramener ce que la saison permettait : linaires, vulnéraires, camomille ainsi que quelques champignons : russule charbonnière, lépiote élevée... J'arrivai bien plus tôt qu'à mon habitude à l'école et, embarrassé, je donnai à Arielle le sachet de ma récolte. Heureusement, elle comprit rapidement et se mit devant la classe au début de la journée, relevant le défi avec humour, devant la classe endormie. Certains jours, elle joignait ses plantes aux miennes et j'éprouvais un plaisir certain à apprendre des noms de sa bouche, à trouver quelqu'un de plus talentueux que moi. C'est aussi pour cela que j'ai été content, des années plus tard, de lui en apprendre à mon tour. Notre relation était cependant presque muette et le hasard devait nous séparer l'année d'après : nous n'étions plus dans la même classe... jusqu'au lycée.

Les plantes ont gardé sa prédilection et je la croisais parfois dans la nature, sans la déranger bien longtemps ni bien souvent, tant je craignais de briser le charme qui la liait à son environnement. J'avais pu la suivre une fois ou deux, pourtant. Là où je prenais essentiellement les

chemins et les sentiers, observant à droite et à gauche pour repérer les espèces les plus courantes, m'émerveillant à chaque plant de sauge et de sainfoin, à chaque coprin chevelu, amanite citrine ou calocère visqueuse, Arielle partait déjà, presque en courant vers des coins connus d'elle seule, à la recherche d'espèces menacées ou de son simple plaisir. Elle entraît sans hésitation dans les épaisses sapinières, d'où elle ressortait ébouriffée et le corps meurtri, mais souriante de ses découvertes. On aurait dit que la douleur ne faisait que glisser sur ce corps ondulant, gracieux, sans pouvoir s'imprégner en lui. Quant à moi, je la suivais d'ahan, tant bien que mal. J'étais pourtant habitué au terrain, cela ne m'empêchait pas de me sentir si lourd, un hobgobelin qui essayait de suivre un elfe. Adolescente, je ne la suivais plus : ma condition physique, abîmée par mes poses de débauche et plus tard par mes vices bien plus lourds encore ne me le permettait plus. Bien entraînée, elle courait à travers bois et champs, sur tous les terrains, grimpait sur les arbres et les roches à mains nues, se glissait dans les grottes, grâce à la seule formation spéléologique de son expérience et sans équipement. Lorsque j'indiquais d'un sourire et d'un geste complice sur mon visage ses égratignures, peu fréquentes, étant donnée son habilité, elle rougissait.

À Brichamps, elle avait réussi, brillamment, ses concours et poursuivait des recherches. Mais sa personnalité, son indépendance, n'avaient pas facilité son intégration au système universitaire : elle aurait bien du mal à faire accepter sa thèse, à supposer qu'elle parvienne à imposer ce cadre à sa pensée, à un professeur.

Je rêvais de voir son laboratoire : je savais qu'elle en avait longtemps rêvé. Ne pouvant en installer un chez ses parents, elle avait bricolé, comme elle pouvait, dans son appartement, puis une fois les premiers salaires encaissés,

elle avait fait le nécessaire.

À pied, je me dirigeai donc vers la maison qu'elle avait louée avec Marco. J'étais déjà convaincu de son innocence, à supposer qu'on puisse user d'un tel mot pour une telle personne, à supposer aussi que je n'aie pas toujours été convaincu. Les pièces me manquaient encore : qui avait pu organiser un tel meurtre, comportant de tels aléas, de telles chances d'être découvert. Une personne atteinte de haine viscérale envers Marco. Déduction bien pauvre. Je ne concevais que deux hypothèses quant au reste : une personne à l'intelligence limitée. Ce modus operandi en valant un autre, l'essentiel était le but recherché et peu importait la suite. Les simples d'esprit pensent bien que la fin justifie les moyens, alors que les moyens justifient la fin.

La seconde hypothèse complétait la première : une personne mégalomane, certaine de ne pas être prise, parce que ça n'était pas possible. Convaincue de sa beauté, et non de sa valeur, qu'elle la protégeait contre tout. Peut-être était-ce aussi un peu des deux.

Je suis ainsi venu me promener à la maison qu'Arielle et Marco louaient, espérant déduire je ne sais quoi de l'histoire. À ma surprise, Beate s'y trouvait aussi, semblait comme moi, hésiter, ne pas oser entrer.

- Alors, tu es venu, finalement ?

- Oui, et toi ?

- J'exerce mes droits de propriétaire. Ou plutôt ceux de la communauté conjugale : cela t'évitera de consulter le fichier immobilier...

- Hmm... Ça ne me dit pas pourquoi tu es ici.

- La vérité ?

- Oui.

- Je t'ai vu marcher. J'avais envie de te revoir. Et aussi, comme cela fait des semaines que je n'ose plus entrer,

surtout depuis le suicide de Madeleine, j'ai pensé qu'un peu de courage...

- Te viendrait plutôt de moi que de ta moitié.

- Cela t'ennuie ?

- Tu n'as touché à rien ?

- À part le frigo et les armoires, les denrées périssables, pour que rien ne pourrisse ou n'explode, je n'ai touché à rien. Ça n'a même pas été scellé comme scène de crime, tellement c'est allé vite...

- Comment ça c'est passé pour la location ?

- Bien. Ils payaient toujours le loyer...

- Tu sais bien de quoi je parle.

- Je les aimais bien. Lui m'a plu tout de suite. Un regard franc. Il ferait pas de mal à une mouche. Arielle, c'était autre chose, mais elle nous a proposé tout de suite un chèque de caution.

- L'argent...

- Oui, l'argent... Les gens de Brichamps ne les aimaient pas, mais moi ça m'est égal, je ne peux pas juste tout faire dégager comme ça...

- Que sais-tu exactement ?

- La même chose que toi.

- C'est-à-dire ?

- Que c'est sûrement pas elle ! Mais qui se soucie de ce que pense la serveuse, même propriétaire ?

- Et maintenant ?

- Je te donne les clefs et on entre ensemble. On n'arrivait pas à louer les deux appartements. Eux avaient besoin de place pour un laboratoire et une bibliothèque, ça les arrangeait donc bien. Les entrées sont contiguës ils habitaient au rez-de-chaussée, avec une chambre d'amis et le laboratoire en haut, la salle de bains aménagée en buanderie et la cuisine qui devait leur servir à cuire des confitures, des sirops ou je ne sais trop quoi...

- À cuisiner les plantes...

- Si tu le dis. J'ai toujours pensé que tu la connaissais mieux que ce que tu voulais bien laisser croire.

- Jalouse ?

- Depuis longtemps et de tout le monde. C'est terrible. J'ai même eu peur que tu t'envoies ma fille avant moi. Elle est majeure, maintenant.

- Ne crois pas ce qu'on dit, je me suis assagi.

Pendant que je me laissai flatter par ce badinage, la bibliothèque de Marco s'étalait sous mes yeux et aurait dû m'étonner bien plus. Je ne sais toujours pas s'il la lue et en quelle proportion. Le littéraire ne pouvait qu'être admiratif devant tous ces livres admirables qu'il voudrait avoir lus : Soyinka, Hampaté Bâ, Sorescu, Szenkuthy, Stephen Alexis, Depestre, Hearn, Schreiner, Hedayat et tant d'autres... Marco avait été un fin connaisseur au minimum.

Dans le laboratoire d'Arielle, je m'attendais déjà à l'organisation impeccable et à la richesse des substances, dont elle avait sans doute produit une large partie elle-même, la plupart étant indisponibles dans le commerce. Je montrais un flacon à Beate, qui, peu rassurée, me demanda :

- C'est quoi ?

- Arsenic. À côté digitaline. Je m'arrête là. Pourquoi empoisonner à l'infusion de datura, lorsqu'on a tout cela sous la main ?

- Mais pourquoi ?

- Question de sécurité. Si jamais on est pris, autant en finir vite et bien, avec des moyens éprouvés, qu'on connaît. »

- Quelle raison avait-elle ?

- L'intelligence est dangereuse. Mais ne discutons pas de cela...

- Et ceci ? me dit-elle avec une pointe de jalousie : sans

doute allions-nous trop loin, nous transgressions les lois non écrites qui disaient qui doit aimer qui et comment. Le flacon était étiqueté « souvenir de X ».

– De l'hélianthine. Un TP qu'on a fait ensemble en labo.

Je lui exposai aussitôt en pratique un précipité rouge dans la transparence grâce à une substance basique.

Mais Beate s'était retenue bien trop longtemps. Elle se serra contre moi et m'embrassa. Je ne lui opposai pas de résistance. Son langage, corseté par la délicatesse du lieu et des sentiments que nous avions pour le défunt et l'innocente, pouvait enfin se libérer. Car nous ne sentions pas nos cœurs battre à l'approche l'une de l'autre, pas plus que nous n'aimions plonger nos yeux dans leur reflet dans le visage de l'être aimé ou je ne sais quelle autre fadaise rebattue du même ordre. Dès que je l'avais revue au comptoir, j'avais imaginé sa nudité. Notre univers était celui des coïts volés, de l'envie douloureuse, de l'impatience. Rien de créé, ni de construit, la seule destruction du désir, les vêtements arrachés, la terrible fatigue après nous être vidés de nos fluides, le rhabillage embarrassé, le petit baiser pro forma, enfin le dégoût et les os brisés. La séparation urgente nous soulageait et nous pouvions bien jurer qu'on ne nous y prendrait plus... jusqu'à la prochaine fois. Elle était trop âgée, inculte, son visage ridé, ses vêtements vulgaires. Elle n'aimait pas mes grands airs d'intello, ni même mes yeux d'aryen et m'aurait bien volontiers jeté avec ses vieilles serpillières, après un dernier plaisir. Restait ce mystère : pourquoi durant ces quelques mois, cela ne pouvait-il être qu'elle pour moi et moi pour elle ? Nous nous sommes séparés sans nous manquer. D'autres d'ailleurs nous ont remplacés. Pourquoi, alors que rien ne nous attire, que nous n'avons que soulagé nos frustrations l'un en l'autre jusqu'au dégoût, avons-nous eu cette liaison, cette faiblesse

dont la honte éclabousse encore la pureté de ma mission dans mes pièces obscures ?

Pour revenir à cette après-midi, elle me dit :

« Ils en ont quelque part. »

De l'armoire de chevet, elle sortit un préservatif.

Elle partit subrepticement, je m'endormis quelques minutes.

Je lus son petit mot :

« Garde les clés, je te fais confiance pour la maison. Tu sauras quoi en faire. » Quelques jours plus tard, dans l'armoire de chevet, je trouvais son test de dépistage. Comme je savais l'usage de la cuisine, je pus m'y faire une infusion de datura, histoire de connaître à mon tour son usage chamanique qu'Arielle m'avait caché. Les doses qui n'avaient pas été emportées par la police seraient sûres au moins : elles étaient confectionnées par une experte.

Quant à moi, j'ai eu bien tort de placer ma confiance, même éphémère, en Beate.

Chapitre X : Un lys sauvage des marais

À Brichamps, les nuits d'été sont chaudes. Lorsqu'on est jeune, tout du moins. Puis les corps s'habituent, la peau brunit, on a appris à juguler la sueur, il suffit de ne pas bouger. Et si, malgré tout cela, les vêtements collent encore à la peau, une douche fera l'affaire.

Les discothèques sont chères, les bals ne sont accessibles qu'en voiture et le chauffeur doit savoir se modérer. La bande à Flex avait une méthode pour éviter de tels désagréments. Un chapiteau dans la vallée, posé au cœur d'un champ, à distance suffisante de la ferme Grondin, accessible à pied ou en vélo. Hébergement précaire et sans confort assuré. Un groupe électrogène défraîchi permettait de danser sur une musique sans grand intérêt et d'assurer une buvette bien fournie. Ce petit coin de nature était aussi le cadre idéal à la fornication.

Flex n'organisait tout cela que deux ou trois fois par été, moyennant une contribution plutôt symbolique, le terrain

étant fourni gratuitement par un oncle parti à Dubaï. Tout se préparait longtemps à l'avance et François Litrex y trônait, potentat d'un soir, caïd de campagne. Il ne lui avait pas fallu grande chose : l'exercice de quelques sports de combat assorti de beaucoup de musculation et la revente d'un peu de haschisch et peut-être d'autres substances illégales avaient suffi à le hisser au rang de pointure de la vie adolescente locale.

Je me souviens de cet été-là. Flex était d'une nervosité presque touchante : il avait augmenté le nombre de canettes de bière et de filles par tête, anxieux que chacun prenne du bon temps. Il avait pris soin aussi de sa belette : très courtisé, il en changeait régulièrement, ses disputes avec les précédentes étant toujours éphémères. Sa dégaine de rebelle, son penchant pour l'interdit attirait les post-adolescents en mal d'expériences, qui savaient lui montrer leur reconnaissance en le laissant poursuivre sa collection sans trop s'offusquer de n'être qu'un numéro sur une liste, réelle ou virtuelle. Encore aurait-il pu s'indigner lui aussi de leurs discussions, tant elles aimaient à se vanter d'avoir touché ses tablettes de chocolat, à décrire cette sensation supérieure qu'on éprouve à faire l'amour avec un corps parfaitement entretenu. Pourtant, il n'était pas très adroit à susciter le plaisir. Qu'importe : la plupart de ses conquêtes, bien que prétentieuses, n'en étaient pas moins fort ignorantes. Comme elles ne faisaient que passer, pressées de retrouver leurs amies, pour glousser à leur aise, elles se dépêchaient de se vanter.

Cet été-là, c'est sur Katy qu'il avait jeté son dévolu. Elle a toujours su ce qu'elle voulait. Travailler des heures en salle de musculation à enchaîner d'ahan les exercices ennuyeux ne lui a jamais fait peur et la maîtrise des tractions, pompes, abdominaux et autres dips ne fut qu'une affaire de semaines. Consciente de sa cible, elle

compense sa poitrine moyenne par des sous-vêtements adaptés pour le haut, discrets pour le bas, une teinture qui rendait ses cheveux encore plus blonds, une épilation totalement irréprochable et des vêtements en cuir qui lui donnaient cet air rebelle si important dans son entreprise. L'intermède avait été bref : aujourd'hui ses cheveux sont à peine blonds, certains vont jusqu'à les dégrader au rang de « châtain clair ». Si sa taille n'a évidemment pas baissé, sa sveltesse s'est transformée en taille normale, avec quelques rondeurs qui ont eu raison de ses muscles. Ses vêtements sont classiques, mais son sourire suffit toujours à faire fondre Arielle. Pourtant, jamais elle n'a aimé le cinéma. Les plantes ne l'intéressaient pas plus et dans la vie, elle exerce son seul métier, celui de caissière de supermarché, célibataire dont tout le monde apprécie le sourire et le dévouement. Durant sa détention et son procès, elle eut droit à toutes les marques de sympathie que celle à qui elle réserve la sienne n'aura jamais.

L'amour est une relation commune dans laquelle sont impliqués l'amoureux et l'être aimé, dit Carson McCullers. Katy désire follement, douloureusement tout contact avec Arielle, même s'il ne lui cause que de la douleur. Arielle la craint et, sans doute, la déteste de la distraire de sa passion pour le savoir. Néanmoins, elle ne peut s'empêcher, encore et encore, de la serrer contre elle, d'embrasser, de s'imprégner des parfums, des fluides de cette espèce unique par sa fidélité, son dévouement, sa beauté, belle comme un pissenlit, cette fleur si commune, dont on peut se barbouiller, jusqu'à l'écoeurement le visage de son jaune, jusqu'à devenir (comme) elle.

Pour Flex, cela avait été bien plus facile : il l'avait séduite dans la salle de musculation, quelques jours avant la fête et l'arborait comme un trophée un peu partout, comme à son habitude.

Lorsque Katy avait invité Arielle à la fête de Flex et qu'elle reçut son petit carton, réservé aux filles, tout le monde crut à une erreur. Quant à Flex, quand il vit cette jeune fille plate, vêtue d'un simple corsage rouge et d'un short de garçon manqué, pas épilée, les limites de sa tolérance étaient sérieusement éprouvées. Mais Katy accueillit l'intruse d'un grand sourire et il coopéra instantanément : après tout, si cela lui faisait plaisir... Les deux nouvelles amies partirent bras dessus, bras dessous, visiter les installations.

Quant à moi, je n'avais rien perdu de la scène. Mon sang ne fit qu'un tour et, bien que j'aie été loin de saisir toutes les implications de la situation, mon amitié, lâche, mais réelle, me fit agir. Je quittai précipitamment ma blonde pour féliciter mon hôte.

- Merci, ça fait plaisir. Surtout de ta part. Tu prends ton pied ?...

- Ouais c'est nickel pour moi, cool...

- Tant mieux. Dis, t'as pas vu Katy ?

- Non, mais j'ai un coup pour toi.

- Arrête tes conneries, chuis rangé avec ma belette ce soir... Mais vas-y, c'est qui ?

- Madeleine.

Il partit d'un grand rire. Chlem, son pote, car Flex était rarement seul, partit de la même explosion sarcastique.

- Arrête de déconner, elle est maquée depuis près d'un an à son mec de Crouziers...

- Moi, c'que j'en dis, si t'as pas envie...

- Et toi ?

- Hmmm... fis-je désignant la blonde de la tête.

- C'est quoi ton plan foireux, là ?

- Réfléchis : t'as vu son mec, c'est un imbécile. Qu'est-ce que tu crois, qu'elle va se marier avec lui ou quoi ? Elle en cherche un qui soit minimum ingénieur, avec du blé,

quoi... Son militaire, elle cherche à s'en débarrasser.

– Qu'est-ce que je viens foutre là-dedans, moi ?

– Réfléchis : une aventure d'un soir avec toi, tout le monde en rêve. Puis c'est l'occasion idéale : elle sait qu'elle regrettera pas et que tu l'emmerderas pas après. Pas de risque, que du plaisir. Ensuite, elle avoue, son mec la plaque et elle est débarrassée, libre.

– Tu me fais marcher.

– Ben, quoi, t'as les j'tons, toi Flex, le king du divan ?

– Ouais, c'est vrai, Flex, tu te dégonfles.

Heureusement que je pouvais compter sur Chlem avant que Flex ne m'inflige ses ultimes remords.

– Et Katy ?

Chlem, lui qui ne l'avait jamais sentie, s'esclaffa : c'en était trop !

– Ben quoi, vous voulez tous vous marier ce soir. C'est un putain de cours de Limbourg, ici ? On parle de Madeleine, merde, tout le monde rêve de la sauter et toi tu penses à Katy, ben tu feras comme les autres...

Et Flex s'exécuta, ce qui fournit à Katy le prétexte idéal pour le quitter. Il me remercia encore longtemps de son meilleur plan cul, avec de ces nichons... ! Quant à Madeleine, sans l'épisode Arielle, elle serait morte dans son lit, comme tant d'autres, lorsqu'ils ne rencontrent pas, le plus souvent par la chance la plus insolente, ce petit grain de sable qui fait tout basculer, ou qui leur fait sentir leur insignifiance. Écoutez-les dans votre entourage : « Ah, si j'ai réussi c'est que j'ai travaillé et mon fils, pareil... », « du travail on en trouve, je ne comprends pas, les chômeurs c'est quand même surtout ceux qui sont fainéants ou qui n'ont pas travaillé à l'école », « travailler c'est bien, mais parfois faut aussi s'amuser et puis c'est important d'avoir des amis, c'est les relations de plus tard », « je ne vois pas de pauvres en ville, à part les gitans,

mais ceux-là... ».

Flex parti, je me retournai pour constater que la blonde en avait trouvée une nouvelle et me retirai dans un hangar où il avait sans doute secrètement entreposé quelques marchandises, car j'entendis la voix de Katy s'approcher.

Passé de l'autre côté du vieux bâtiment en bois rempli de foin, je me cachai dans le foin. Accompagnée d'Arielle, elle bloqua la porte.

– Comme ça, il ne nous surprendra pas. Tu veux voir ce qu'il y a dans ces caisses ?

Arielle ne répondit pas, mais retira le haut. Plus tard, elle se dégagea la première, se rhabilla et partit sans celle qui n'a pas cessé d'être son amante. Katy comprit rapidement mon stratagème et quitta la soirée, ravie de se débarrasser de Flex aussi facilement.

Pendant des années, elles gardèrent leur relation clandestine, faisant semblant de ne pas se fréquenter, voire de ne pas se connaître. Aujourd'hui, encore, elles vivent séparées, sans doute dans les mêmes étreintes furtives, mais passionnées. Arielle s'y perd désormais entièrement, ne reconnaît personne en sortant de son appartement, ne voulant pas croiser une âme dans ses moments de dégoût de soi. La prison leur a fait chérir le secret et je ne sais pas plus qu'un autre jusqu'à quel point elles partagent leur vie. Peut-être que certaines nuits, la caissière au sourire irrésistible vient aider la chercheuse à quitter ses livres pour se coucher, qu'elle lui prépare un café le matin avant de partir au travail.

C'était sans doute plus facile lorsqu'elles étudiaient dans la même ville. Pour revenir à Brichamps et tout garder caché, elles s'étaient senties obligées de se marier : Katy à son imbécile de chauffeur, à qui elle a sans doute vendu sa virginité, avant d'éliminer le tiers encombrant pour se rapprocher d'Arielle en détention, acte de folie,

mais souvenez-vous « n'importe quel acte même s'il ne peut que lui causer de la douleur. »

Quant à Arielle, elle avait choisi Marco, celui qu'il me fallait connaître mieux, en retournant encore et encore sur les lieux.

Chapitre XI : Ce vendredi-là : elle

Elle avait corrigé des copies : elle les corrigeait le vendredi et le samedi matin. Le meurtrier le savait : comme Marco pouvait être si peu discret et qu'il avait à Brichamps des maîtresses un peu partout, elles-mêmes peu discrètes, beaucoup de personnes étaient susceptibles de connaître son emploi du temps. Néanmoins, un aléa quelconque aurait pu bouleverser ce complot ourdi et Arielle aurait eu un alibi. Combien de mégalomanie, de rage, devait avoir habité le meurtrier !

Par ailleurs, tromper Nadine avait, pour Arielle, relevé du jeu d'enfants, mais pourquoi l'avait-elle trompée ? Pas de réponse à attendre d'une chercheuse habitée, qui conservait tout dans son cerveau. Qu'en était-il du défunt ? Et soudain, la pensée, à nouveau que tout était sous mes yeux : avions-nous trouvé un préservatif dans le chevet alors qu'ils ne devaient pas faire l'amour ?

Le jeu de piste était d'une simplicité confondante : il suffisait de trouver le journal de Marco sur sa table de chevet : aucun enquêteur ne l'avait touché ; c'est lui qui

m'apprit tout le nécessaire sur lui. Son style sobre me livra rapidement la clef des aveux.

« Mercredi : Nous avons enfin consommé notre mariage. Je me demande ce qu'elle va faire maintenant : va-t-elle en parler à Katy, tout s'arrête-t-il là et va-t-il falloir recommencer après toutes ces peines ? Si seulement, au moins, je pouvais lui avoir procuré un peu de plaisir avant tout cela... »

L'évidente absurdité du domino humain éclatait : Arielle avait tout avoué à Katy. Elle mentait très mal. Pensant qu'elle avait tué Marco, et connaissant son caractère, elle a avoué le crime pour la protéger.

Moins subtile et ravagée depuis si longtemps par sa culpabilité malgré l'évidence, elle a tué son mari pour rejoindre Arielle. Une fois Katy incarcérée, quel intérêt pour Arielle de se rétracter ? Et ce d'autant plus qu'Arielle, l'être aimé, craint et hait son amante, qui cherche à la mettre à nu ; plus elle s'éloigne, plus elle lui manque, phase pendant laquelle elle ne rêve que d'elle : la serrer, l'embrasser, la protéger, devenir comme elle. Une fois la soif comblée, la bouteille est aussi écœurante que le buveur, qui s'éloigne. Encore faut-il auparavant combler la soif !

Je me jetais sur les copies qu'elle avait corrigées, ces grenouilles ridicules que l'arrogance gonfle bien plus que des bœufs. Les larmes coulaient à la lecture des nombreuses remarques qu'elle y avait laissées, des nuances infinies avec lesquelles elle traitait l'ignorance et la paresse les plus flagrantes et rejetait bien loin les habituels : très bien, peut mieux faire, insuffisant, mal dit, manque de maturité !

Si j'avais été là, peut-être aurais-je pu l'appeler pour empêcher leur mauvaise interprétation, peut-être aurait-elle fait appel à moi et peut-être n'aurait-elle pas avoué ? Peut-être serait-elle en liberté ? Je réalisais qu'elle était ma

seule amie, sans elle que valaient mes rencontres, mon salaire ? Je l'avais laissée partir au lieu de simplement remercier de bien vouloir être.

Me retournant, je contemplai ce portrait d'Émile Gallé qu'Arielle avait accroché dans son laboratoire et sur lequel elle avait griffonné : « Hommes noirs... »

Chapitre XII : Le tribunal

Les carnets de Marco étaient bien précieux et m'aidaient à comprendre les ressorts de l'affaire. Alors que nos rencontres étaient de plus en plus régulières, Beate m'aidait à reconstituer patiemment le puzzle, à former un nouveau patchwork qui reconstituait tant bien que mal Brichamps quelques mois plus tôt.

Marco y était entré comme assistant de justice, le grade le plus bas, en dessous de tout, un esclave exposé à l'arrogance de tous, et ce malgré son master. Beate m'apprit que quelques mois après sa mort, il avait été déclaré admis, brillamment, au recrutement des commis, le grade immédiatement supérieur, étrange reconnaissance posthume. Une étrange passion du droit et de la justice l'avait attiré au tribunal de Brichamps, en dehors du fait qu'il n'avait pas trouvé d'autre poste. Beate était convaincue qu'il allait gravir tous les échelons, un à un : elle ignorait la réalité des institutions si obstinément que j'aurais dû me douter de quelque chose.

Les carnets révélaient une passion pour l'œuvre de

Voltaire. Des dizaines de pages y étaient consacrées à l'analyse de l'affaire Calas, plus troublant encore, à celle du chevalier de la Barre. Marco était aussi fasciné par ses doubles qualités d'écrivain et d'avocat. Évidemment, ses désillusions furent nombreuses, à commencer par le style désastreux des jugements, stéréotypés au point d'être devenus des productions en série, semi-industrialisées à coups de copier-coller, d'erreurs matérielles, d'orthographe, pourquoi pas de droit ? Quant aux requêtes, à l'âge de leur reproductibilité, elles ne laissent pas le moindre espoir de retrouver un jour un Voltaire. Il y a bien longtemps qu'un juriste n'a pas lu le *Traité sur la Tolérance*. Le franco-lobangais, exilé, faiblement diplômé et qui avait raté ses premiers recrutements, arrivait donc en position d'infériorité envers des personnes auxquelles il était infiniment supérieur, un lecteur de Césaire et Senghor là où on ignorait jusqu'à Maurice Cozian ou Michel Huyette.

Mais cela ne s'arrêtait pas là et dès son entrée, il rapporte une anecdote surprenante. En demandant au concierge du tribunal où et à qui se présenter, il lui signale dès son arrivée la présence d'une feuille de haschisch taguée à l'entrée du tribunal et s'étonne qu'elle soit toujours présente une semaine plus tard. Il faut dire qu'il n'est entré en France qu'à dix-huit ans pour étudier et n'a donc pas pu connaître en profondeur les ressorts du racisme ordinaire. Le concierge a dû penser à « ce petit prétentieux de noir, arrivé et le premier jour, ça veut déjà nous donner des leçons dans notre pays et nous dire comment faire ». Mais surtout, il est probable que personne au tribunal de Brichamps n'ait su à quoi ressemblait véritablement une feuille de cannabis. Mieux encore, il montre une surprenante connaissance des méthodes de la criminalité organisée, soupçonne dans

diverses enquêtes des structures-écran sans que personne, bien entendu, ne l'écoute jamais. Il en va de même lorsqu'il subodore des trafics connexes au travail clandestin, soupçonne la prostitution, les escroqueries à l'assurance chômage ou s'étonne des portées fiscales insoupçonnées des jugements, pressent des facturations de complaisance, des relais dans l'économie officielle, va jusqu'à supposer leurs noms.

Si ses collègues, du plus humble commis au président du tribunal l'ignoraient dans les grandes largeurs, pas un ne le prenant au sérieux et tous retenant son apparente jovialité, lui ne perd qu'en partie ses illusions, pensant qu'il lui faudra du temps pour s'imposer, mais qu'il finira par y arriver. Et un rapprochement du juge Keating le conforte un peu dans cette illusion.

Sa supériorité néanmoins ne pouvait pas passer éternellement inaperçue. Les femmes, notamment s'en aperçurent rapidement et le courtisèrent en nombre. Une seule des conquêtes que j'ai répertoriées travaillait au tribunal. Je me suis demandé s'il n'avait pas menti à son journal intime, tant l'inventaire est impressionnant et concerne toutes les classes sociales : ouvrières, boulangères, pharmaciennes, mères au foyer, bourgeoises oisives... une trentaine de conquêtes en quelques mois, toutes à Brichamps. C'est peu dire qu'il ne passait pas toutes ses nuits à la maison. Cela ne l'empêchait pas de faire sa course tous les matins sur le chemin du fort en notant minutieusement son temps chronométré, avant de prendre sa douche au tribunal, installation dont il était le seul usager du matin. Il s'était sans doute confié à des collègues à la machine à café. N'importe lequel était donc potentiellement l'auteur de la grossière manigance.

Rita habitait Villeneuve, le nouveau quartier, séparé de la maison que louait Marco par le bois et le fort. Comme

elle avait sans doute gagné sa confiance, elle avait pu glisser dans une boisson du datura qu'il aurait absorbé. Son action était loin d'être immédiate, il fallait l'attirer à l'intérieur du fort. Mais elle n'en possédait pas la clef et aurait ainsi dû la dérober. Et pourquoi l'aurait-il suivie à l'intérieur du fort ? L'endroit n'était que moyennement intéressant pour satisfaire des fantasmes érotiques...

Dès le début de leur mission, Marco et Rita s'étaient rapprochés, frôlés. Le premier jour, des six assistants recrutés, c'est elle qui lui semble le plus proche : elle est encore plus jeune que lui, brillante, de longs cheveux châtain clair ondulés et la blancheur de sa chair lui donne un air intangible. Sa peau n'avait pas l'air de connaître le soleil et malgré l'été, elle n'avait pas bronzé. Une de ces filles de la campagne bien sages qui se développent tardivement, deviennent peu à peu conscientes de leur pouvoir. Il ne manquait à Rita que quelques années pour réaliser quel était sa force, pour savoir ce qu'elle ferait des hommes, à quel point elle leur revaudrait leurs avances au centuple, les ferait chanter, cracher, jurer pour mieux les abandonner et assouvir au passage sa soif de pouvoir. Mais ça, c'était pour plus tard : au moment où elle rencontrait Marco, elle ne portait les cheveux longs que depuis peu. Sa tenue était exempte de la sophistication qu'on lui connaît aujourd'hui dans son entreprise, dont elle ne tardera pas à prendre le contrôle pour absorber le plus de rivaux possible. Sa peau n'affichait pas encore sa subtile couche de maquillage, son bronzage et ses rayons ultra-violets savamment dosés. Elle frappait encore par sa blancheur et sa simplicité : un peu de mascara et de fond de teint, un soutien-gorge rudimentaire masquait mal sa massive poitrine. Marco, évidemment, ne rêvait que de toucher la femme blanche.

Bien sûr, il avait raison : fille d'un entrepreneur dans le

sanitaire, Rita, très courtisée, avait connu des hommes, même en toute intimité. Marco lui fit connaître le plaisir, mais elle ignorait la reconnaissance satisfaite de la jouissance sans réserve. Au contraire, elle en concevait une haine soigneusement dissimulée de lui révéler une de ses faiblesses. Malgré cela, elle s'accrochait à ces rapports, qui devaient être étudiés, disséqués, compris, afin de juguler sans hésitation un manquement qui pouvait coûter cher : après une jeunesse passée dans les subtiles distinctions entre les brise-jet et les aérateurs, pas question de renoncer à une vie de luxe et de pouvoir qu'elle pourrait atteindre grâce à son héritage, son ambition et, très à la marge, à ces imbéciles qui lui avaient donné la moyenne pour avoir montré pendant cinq ans ses bouées à la Ophélie Winter au premier rang. Une fois Marco reparti, elle se repassait en boucle « Dieu m'a donné la foi » pour se donner du courage.

S'était-elle finalement inclinée, avait-elle compromis son avenir doré à cause du premier nègre séduisant venu ? Au moment où j'allais répondre, Beate m'indiqua la chambre du bas :

– Regarde avec quel soin elle avait dissimulé leur vraie vie. Dans cette armoire, leurs vêtements sont rangés ensemble, dans cette commode, un côté pour chacun. Des photos sont même accrochées aux murs, où ils ont l'air d'être en voyage ensemble.

– C'est sans doute Katy qui les a prises.

– Lorsqu'il était là, ils devaient coucher dans le même lit sans qu'il ne se passe rien. Quand ils ont fait l'amour, ils ont pris la chambre d'amis. Mais même s'il est certainement en bas et elle en haut, les deux appartements étaient impeccables, sinon ce serait largement pire aujourd'hui. Dans la salle de bains, les brosses à dents ont servi, la baignoire aussi, mais ils n'utilisaient que celle du

bas.

- Probablement pas très souvent ensemble, puisqu'il couchait avec Rita !

- Avec Rita, l'assistante qui habite à Villeneuve, on parle bien de la même, la fille de ?

- Oui, j'ai trouvé un compte-rendu détaillé de leurs ébats dans son journal.

- Est-ce que le journal te dit aussi comment elle a été recrutée ?

- Comme lui, paraît-il, même procédé.

- Même recrutement, ça... mais sûrement pas le même procédé : Keating n'est pas homosexuel et Rita a couché avec lui pour obtenir le poste. Le président Pétreil est un vieux garçon très influençable : le procureur Decoin et le juge Keating se disputent le pouvoir au tribunal. Ils sont alliés de circonstance, mais en fait rêvent de s'évincer l'un l'autre et couvrent réciproquement leurs agissements. Jusqu'à sa chute, ils avaient aussi couvert Kerpener. L'affaire leur a valu de belles promotions à Crouziers et ça risque de continuer...

- Comment tu sais tout ça ?

- Tu sais, je suis prête à faire beaucoup de choses pour toi, par exemple écouter les conversations au restaurant...

- C'est Keating qui a tué Marco : se faire sa belette, il a pas pu supporter.

- Mais il est marié !

- Raison de plus : sa belette de cœur, une pure affaire de sexe où son pouvoir est impuissant. Le pouvoir devait prendre sa revanche. Marco aimait prendre des cafés au tribunal. La machine est toute proche du bureau de Keating. La liaison de Rita et Marco s'est rapidement ébruitée au tribunal. À l'inverse Keating est discret et son histoire n'était connue que des initiés. Elle n'est jamais arrivée aux oreilles du jeune noir de service qui n'a jamais

rien su et ne s'est jamais méfié. Il suffisait d'ailleurs à Keating d'écouter aux portes pour entendre les histoires de Marco, connaître son emploi du temps et celui de sa famille.

Alors il a commencé tout doucement à prendre ce jeune assistant de justice qu'il qualifiait de prometteur, à l'emmener avec lui sur les lieux de ses enquêtes, une ou deux fois, secrètement, pas d'exagération suspecte... On ne retrouve les comptes-rendus sur le journal, cette dernière période euphorique où il semble retrouver l'enthousiasme pour sa fonction et pour le droit en général.

Il gagne sa confiance. Il sait que ce vendredi-là, Marco, à 7 h 30, va sortir de chez Rita pour faire son jogging sur le chemin du fort ; il sort de chez lui. Sa voiture ne semble suspecte à personne et la route de la ferme est déserte à cette heure. Il se gare à l'écart de la route et va voir Marco. Il lui annonce qu'il y a un gros problème, que tout se passe dans le fort, au bloc 3. Il lui offre un café empoisonné au datura. Marco, en confiance, boit. Keating ouvre le fort, lui donne la lampe torche à côté de l'entrée, lui dit de l'attendre à côté du bas de l'escalier, qu'ils iront ensemble, prétexte un oubli et l'enferme. Quelques heures plus tard, errant dans les couloirs, Marco meurt, ignorant la sortie de secours dans le fossé diamant qui lui aurait permis de crier à l'aide. Au lieu de cela, il tente une illusoire sortie vers le bloc 1.

- Et il l'aurait cru ?

- Il avait tant envie d'y croire !

- La clef ?

- Il l'a piquée à Vernet : ils vont dans les mêmes soirées, il savait tout de lui. Comme il était bourré, il a facilement pu la prendre et la remettre.

- Le datura ?

- Plante à usage récréatif chamanique, comme on dit.

On en a dû en saisir quelques mois avant quelque part dans l'coin. Ce sera facile à vérifier avec internet, étant donnée la publicité qu'on fait de ces choses.

– Évidemment, comment personne n'y a pensé...

Elle semblait sincèrement bouleversée, se réveiller d'un long sommeil.

– Tu voudrais de moi si je quittais tout ?

Sans saisir toutes les implications, je répondis :

– Oui, bien sûr.

J'ai récupéré le carnet et une partie de la bibliothèque. Depuis ce jour, je n'ai plus revu Beate. Il est vrai aussi que je n'ai pas manqué de choses à faire, comme de ne pas faire confiance à une femme plus âgée que moi ni à toute autre espèce de femme d'ailleurs.

Chapitre XIII : Homme à vendre, Marco

Les histoires cherchent une fin un peu comme les correcteurs cherchent des problématiques, des démonstrations, des idées ou encore comme les architectes dessinent des lignes droites. Par la grâce du conformisme : après tout c'est comme ça qu'on fait et celui qui ignore nos règles non écrites, tant pis pour lui ! Contre toute forme de science rationnelle : la ligne droite est absente de la nature, les idées exprimées dans les dissertations sont sans intérêt et les histoires ne se terminent jamais. Dieu merci, je n'écris plus de dissertations. Je rêve d'habiter une maison de Hundertwasser et de temps en temps je revisionne *Ring* d'Hideo Nakata.

J'ai remonté jusqu'à leurs débuts les carnets de Marco. Malgré la découverte du meurtrier et des circonstances de l'assassinat, bien des questions restaient ouvertes. Comment sortir Arielle de prison, comment faire payer Keating ? En effet, personne ne croirait un petit magasinier de bibliothèque qui n'avait plus depuis longtemps

l'illusion d'avoir vraiment des droits.

Par ailleurs, personne n'avait réclamé les quelques biens dont Marco était propriétaire. Le détective que le notaire de Brichamps avait chargé des recherches n'avait rien retrouvé, pas même une trace des parents et autres ascendants. Il était pourtant allé jusqu'au Lobango, enfin c'est ce qu'il disait, avoir une agence avec laquelle il travaillait sur place. Sujet à caution, donc : je soupçonnais fort une facturation de prestations quelque peu fantaisiste aux frais du notaire fortuné, qui fermait les yeux.

En revanche, l'absence absolue des membres de la famille de Marco m'intriguait. Arielle m'avait dit ne jamais rien en avoir su. Je ne connus jamais le fin mot de cette histoire : avait-elle préféré ne jamais s'en préoccuper ou, au contraire, écartait-elle toutes les questions à ce sujet pour se débarrasser, voire se démarquer des événements qui ont suivi ma découverte ?

Toujours était-il qu'en tant que disposant des affaires de Marco (encore aurait-on pu en discuter de la propriété, le salaire d'Arielle ayant contribué bien plus que le sien à la communauté), je n'avais aucune envie d'aider l'officier ministériel et le professionnel qu'il avait engagé. Mais ils avaient aiguisé ma curiosité.

Il était facile de remonter dans les carnets de Marco à son arrivée au pays, quelques jours seulement avant sa rencontre avec Arielle. Muni d'un simple visa étudiant et, semble-t-il, d'économies suffisantes, il s'est logé et inscrit à l'université. À peine quelques remarques sur la complexité des examens administratifs. Une image au début de ses carnets, Arok le barbare. Puis Arielle, véritable début des carnets, où il se fait volontiers lyrique et un peu pédant dès le début, malgré l'estime que je lui dois : « Ce fut comme une apparition ». Ces deux-là s'étaient reconnus dans leur obsession et leurs ambitions. Arielle avait vu en

lui le même étudiant obsédé par sa matière, les textes, la justice, malgré les apparences de son corps et ses nécessités, qui le faisaient coucher avec les femmes comme la plupart des gens passent des heures devant leur poste de télévision. Pourtant, ils s'étaient simplement assis l'un en face de l'autre dans le tramway, une de ces fugaces rencontres au cours desquelles en général elle ne lève même pas les yeux.

Dieu sait ce qui l'a poussée à les lever cette fois-ci et à le remarquer, en premier. Lui, dragueur déjà, lui a demandé son adresse et obtenu jusqu'à son numéro de téléphone.

Elle savait comment l'aider et lui a prodigué sa première leçon de droit, celle sur la naturalisation par déclaration. Au plus vite ils se sont mariés, dans le plus grand secret d'abord, en n'utilisant que leurs deux témoins, Katy, et pour le second, on avait pris le moins cher.

Plus loin dans ses notes, j'ai donc retrouvé le décret dûment signé, sésame qui procurait à Marco la sécurité première d'un immigré, celle de la patrie, dans la pratique, celle de posséder, de manière suffisamment permanente, sans faire usage de la corruption, des papiers attestant de son appartenance à une nationalité, et lui permettant de ne plus devoir justifier de son séjour. Je n'avais jamais poussé mes recherches aussi loin. Sans doute avait-il gardé des photocopies un peu partout, même en surnombre, pour être prêt à justifier à tout moment de son identité. L'original était resté là, fixé par un simple trombone à la petite page de journal. On lisait :

« Dossier n°....

Extrait du décret n°.. du 01/01/...

Publié au Journal Officiel du...

Portant acquisition de la nationalité

Est naturalisé...

*OKORA Omar né le 01/01/... à Lobango (Lobango)
autorisé à s'appeler légalement*

ARAU Marco

*Signatures du Premier Ministre et du Ministre de
l'Immigration »*

Je m'apprêtais à laisser tomber le mystère. Après tout, le notaire et le détective n'avaient qu'à faire leur travail et sans doute en ressortirait-il quelque chose. Au moment de m'assoupir, à l'instant étrange où l'inconscient se substitue à la conscience éveillée, où le relâchement produit parfois des visions étonnantes qui quelquefois nous réveillent quelques minutes plus tard, ou alors ne sont que le début de longues heures de sommeil, j'étais resté couché dans mon fauteuil et, sans que je ne bascule dans le sommeil, la clef me paraissait plus à proximité.

Je repris les premières pages du carnet.

À son arrivée à l'université, Marco note :

« Moi qui m'attendais à un de ces temples du savoir comme on en connaissait à Rome ou dans la Métropole il y a un ou deux siècles, je ne trouve qu'un bâtiment moderne. Mais d'une modernité sans imagination, d'une architecture au mieux banale : deux blocs carrés reliés par deux passerelles. Elle se retrouve d'ailleurs à bien des endroits que j'ai pu observer : les immeubles des banlieues et des quartiers qu'on dit mal famés ou même du centre-ville, les maisons de retraite, les grands magasins, les usines, les prisons, les hôpitaux modernes. La créativité est réservée aux musées, aux bibliothèques, aux immeubles chics des beaux quartiers et quelques autres bâtiments publics et privés. Tout semble avoir été étudié pour concentrer un nombre maximal d'étudiants dans l'espace le plus réduit possible. Les arbustes sont mal entretenus, les escaliers, rampes et autres abords bien plus obsolètes encore. Les tags envahissent les murs dont les couleurs ont été mises à mal par les oiseaux, la lumière, la pollution, que sais-je

d'autre ?... Certains messages sont intéressants, comme s'ils s'adressaient à moi : "Je ne suis toujours pas revenu du pays des mystères."

Comme sur l'agora, j'espérai des débats philosophiques passionnés dans les amphithéâtres, les halls, les allées... La seule voix qui m'a parlé de droit aujourd'hui fut la secrétaire du département : "DR 613 droit social ou DR 616 droit administratif ?" et une seule fois, non sans m'avoir fait remplir une dizaine de formulaires contenant les renseignements que j'ai déjà fournis à une dizaine d'administrations ainsi qu'une bonne dizaine de pièces sans lesquelles je ne sors plus.

Heureusement, pour un prix (2.000 €) qui me semble désormais modique, une charmante hôtesse m'a proposé de m'éviter l'humiliation d'un test de langues et de suivre mon inscription et mon admission. Les individus que j'ai croisés en tenue légère, aux cheveux peints, aux vêtements déchirés m'ont avoué eux aussi être des étudiants. Mes efforts, même les plus humbles, pour entamer quelque petit débat théorique ont été tièdement accueillis par diverses interjections : "Ou...", "T'es intello, ou quoi...", "Tu nous soûles...". Sans doute jugent-ils les lieux essentiellement destinés à de basses tâches administratives, indignes d'une telle matière. J'ai néanmoins été partiellement rassuré de constater leur vif intérêt pour des matières, même marginales, notamment le droit des stupéfiants, des spiritueux et le Code de la route. Que de passion et de proximité pour les objets, quelle connaissance de la matière jusqu'à la moindre circulaire, quel courage, quel courage dans l'expérimentation de conduites délictueuses ! Plus impressionnant encore les professeurs. Je n'ai pu que deviner les propos de deux d'entre eux. Les bribes que j'ai comprises démontrent néanmoins une connaissance approfondie et une passion exceptionnelle pour le droit du sport chez ces deux grands hommes. Ces derniers étaient au fait du détail des transactions, même les plus occultes de la dernière coupe du monde : nom des agents, montant en jeu.

Leur maîtrise était telle qu'ils n'avaient nul besoin de la documentation la plus récente dans ces domaines, ni de mentionner les dernières jurisprudences. L'un d'eux avait simplement, dans un souci de prospection, un exemplaire de Sport + sous le bras. »

Plus loin, il croise Arielle :

« Ce fut comme une apparition. Je ne voulais pas me la jouer "Frédéric Moreau" et je lui ai demandé son adresse. Elle m'a même filé son numéro. Mais elle n'est pas comme les autres : son regard plongé dans ses livres, son corps vif (et charmant), son courage à me répondre, son étrange sourire perçant. Elle a compris tout de suite que j'étais étudiant en droit et m'a dit : "vous devriez vous méfier des livres en la matière." Je lui ai demandé pourquoi, elle m'a dit : "vous êtes malheureusement trop passionné pour vous intéresser à la multiplicité des solutions prétoriennes." Son ironie m'a vexé : "Que savez-vous de moi ?" lui ai-je répliqué. "Presque rien, c'est vrai, excusez-moi" m'a-t-elle répondu avant de partir ; je dois la retrouver, je n'aurais pas dû la laisser s'excuser à ma place. »

Je conserve toujours ce carnet, dans lequel j'ai souligné plusieurs mots, grâce auxquels j'ai compris le prix considérable que Marco avait dû payer pour étudier. Pour quelle différence avec les autres ? Au Lobango, il avait sans doute fait partie de la junte locale, commis des actions bien peu légales et tiré un bénéfice et des économies appréciables. Il avait alors acheté localement un nouvel état civil. Voltaire avait fait de lui un nouveau faux Candide et lui avait transmis sa passion des anagrammes. Je me demande d'ailleurs s'il n'a pas dû fournir une valise à l'immigration pour qu'ils acceptent ses nouveaux noms et prénoms.

Le dessin qu'il conservait m'a fourni son vrai prénom : AROK, surnommé Arok le barbare. Les juges avaient donc fini par avoir sa peau.

Il ne me restait qu'à retrouver sa famille, si c'était possible. Mais je savais par où commencer...

Chapitre XIV : Homme à vendre 2 : Limbourg

Pendant que j'avais commencé ma carrière, Limbourg en avait entamée une seconde, celle que beaucoup d'enseignants appellent de leurs vœux, mais bien peu réalisent. Lassé sans doute des élèves indisciplinés et d'imposer en exerçant une intolérable contrainte les classiques de la littérature française à de jeunes gens dont la principale activité consiste à béer durant des heures devant leur téléviseur, peu importe le nom du programme pourvu qu'il n'ait rien de culturel. Car quel intérêt pour ses élèves à chercher le savoir, là où d'autres activités sont susceptibles de leur rapporter bien plus d'argent ? Mieux vaut concentrer son attention sur les savoir-être : être beau pour vendre et gagner beaucoup d'argent, voire passer à la télé, se constituer un réseau relationnel, afin d'être pistonné à l'un des nombreux postes moyennement juteux restant (la maison grandit, la voiture grossit), voire même à partager le gâteau ; hériter après des années de plus en plus longues à mesure de l'augmentation de l'espérance de

vie à avaler les couleuvres lâchées par les générations précédentes.

Comme beaucoup, il avait vu la dégradation du prestige de sa profession, en interne comme dans la société. Alors que, lorsqu'il avait débuté, un enseignant pouvait s'offrir avec son salaire une vie si ce n'est bourgeoise, tout du moins confortable, au crépuscule de sa carrière, ses jeunes collègues les plus avisés changeaient d'orientation professionnelle. Quant à leur statut social, il équivalait désormais à celui d'un gardien de parking : les uns gardent les voitures, les autres les enfants.

Là où la soif de savoir est absente, des espaces se créent. Les diplômés ont tout le temps au cours de leur carrière pour oublier leurs chères connaissances et s'insérer dans la société de consommation. Leur activité la plus intellectuelle consiste dès lors à programmer leur smartphone, qui l'est devenu à leur place.

Limbourg, qui à défaut des textes, connaissait les citations, avait décidé d'en être : dans la société telle qu'elle était, il serait démagogue impitoyable et s'approcherait au moins un peu du pouvoir avant la vieillesse. Qui pouvait aujourd'hui lui donner tort ?

Sa carrière commençait à Brichamps : à la campagne, la politique se fait encore en grande partie dans les bistrotts de la commune. Limbourg avait déjà ses habitudes : prendre un café, voire de temps à autre un petit verre, le matin ou en fin d'après-midi. Les tenanciers des lieux le connaissaient donc déjà : il ne lui restait qu'à conquérir les soirées. Il mit une partie de la profession dans sa poche en organisant des repas d'enseignants dans leurs établissements, pour ceux qui bénéficiaient d'une cuisine. Les équipes éducatives passaient l'essentiel de leur temps à évoquer leurs problèmes professionnels et exerçaient peu leur esprit critique sur le contenu de leur assiette. Le

paiement était garanti et la satisfaction ne pouvait être atteinte, la profession abhorrant le 20/20.

Il lui fallait en premier lieu un nom de groupe : après maintes hésitations entre *Brichamps autrement* et *Brichamps demain*, il opta pour ce dernier. Il organisa les réunions de son groupe informel autour de quelques bières à chaque fois. Les restaurateurs surent le lui rendre. Au début, quelques collègues et voisins suffirent. Puis il se mit en quête d'un leader et le trouva sans grand effort : le charmant notaire, élancé, la tempe grisonnante et le corps athlétique, savait charmer l'électorat âgé. Son ego fut très flatté de la description que Limbourg lui avait peinte du conseil municipal, auquel il avait pris soin d'assister à quelques séances : le maire se comportait en autocrate, la commune avait besoin de changement, d'un souffle nouveau, que lui seul pouvait apporter en s'opposant fermement à lui. Un contentieux privé opposait les deux hommes au sujet de je ne sais trop quel permis de construire et Limbourg, candidat au poste d'adjoint seulement, lui avait promis toute latitude à ce sujet, ainsi que les clefs du budget pour la promotion de son étude et une politique immobilière volontariste, tant pour les finances de la commune que pour les siennes propres.

Une fois le leader trouvé, le reste de la campagne présentait peu de problèmes : les moyens ne manquaient pas et les nombreux amis de l'officier ministériel se portaient volontaires en chaînes pour un poste bénévole au conseil municipal.

Mais le plan de Limbourg était bien plus subtil, axé autour du seul élément sur lequel il avait une prise : les jeunes. Il redoubla d'organisation de débats en salle de classe, se souciant peu de son proviseur qui de toute façon n'habitait pas la commune et était célibataire. Il promit une salle polyvalente et, pour la jonction avec le segment

parental, la rénovation de deux écoles municipales. Grâce à ses jeunes élèves désintéressés, il recruta l'avant-centre de l'équipe de football, à qui il promit un poste d'adjoint et encensa toutes ses propositions. Le contexte favorisait particulièrement ses desseins : le seul programme de l'équipe en place était le remplacement des trottoirs usagés de la ville. Il avait beau jeu de promettre tous azimuts. Bien entendu, pas question de tenir.

En échange de quelques abonnements de plus dans les lycées et bibliothèques du département, un journal avait évoqué la nouvelle « démocratie de base » que certains hommes nouveaux, non issus du monde politique, incarnaient, tel Limbourg. Enfin, pour porter l'estocade, il devait recruter deux membres de l'équipe en place. Peu de difficultés pour le premier : tout le monde avait compris qu'il était idiot, néanmoins il restait le seul représentant disponible des agriculteurs. Les deux énoncés n'étaient évidemment pas liés. Un talent lui était indéniable : celui de sentir le vent tourner. Cette palinodie ne fut donc pas sa première. La chose fut plus délicate pour le second : un infirmier mécontent de la fermeture d'un service de l'hôpital de Brichamps. Le notaire fut contraint d'embaucher son épouse dans son étude et, qui plus est, à des conditions salariales satisfaisantes.

Le génie de Limbourg fut de convaincre son leader de céder à un mouvement théâtral. En plein conseil (séance publique), il appela les conseillers excédés par la politique du maire à démissionner, ce que plusieurs d'entre eux ont fait. Ses deux premiers tracts sont plus anecdotiques :

« Chers Brichampoises, et Brichampoises,

La rumeur vous a sans doute relaté les récents événements qui ont eu lieu au conseil municipal.

Le Mouvement Brichamps Demain pense que le débat sur les sujets intéressant la commune doit être public et ne pas rester prisonnier des chuchotements apocryphes.

C'est pourquoi cette lettre ouverte que nous vous adressons à tous et à toutes.

Certains ont peut-être entendu, ici ou là, certains conseillers municipaux sortants parler d'une liste de second choix pour les prochaines élections.

Nous considérons que premier ou second, le choix des électeurs doit être respecté.

Nous considérons que le conseil sortant a violé en premier le traditionnel pacte de non-agression gouvernant les élections à Brichamps, qui ont toujours donné lieu à des débats constructifs plutôt qu'à des attaques ad hominem.

Nous considérons que le conseil municipal n'a pas à vivre sous la coupe d'un tyran et doit se libérer.

Nous considérons que la commune a besoin d'un renouveau, autour de propositions issues d'un large débat, au lieu de gesticulations dignes de Clochemerle.

Nous considérons que la jeunesse doit avoir toute sa place dans la vie locale.

Certains d'entre vous sont déjà venus à notre rencontre.

Vous trouverez ci-joint la liste de notre groupe ainsi que la photographie de chacun.

Si vous désirez nous connaître plus, venez nous rencontrer Samedi.

Au Restaurant Les Platanes

À Bientôt

À Brichamps Demain. »

D'un côté il y a :

De l'autre :

La dictature et la stagnation

L'ouverture et le progrès

D'un côté il y a :

De l'autre :

Le népotisme et l'engrassement

*L'expérience et le renouveau
démocratique*

D'un côté il y a :

De l'autre :

*Une image vieillotte et des
projets dépassés*

*La modernité, le dynamisme,
l'ambition, la jeunesse*

D'un côté il y a :

De l'autre :

L'hypocrisie et l'intrigue

L'union et la cohésion

D'un côté il y a :

De l'autre il y a :

La clique Duchemin

Brichamps demain

À peine élu, Limbourg fut remarqué par le président du conseil cantonal et maire de la métropole cantonale. Dès l'élection suivante, il était en position d'éligibilité sur sa liste et fut élu. On lui proposa rapidement un poste à l'administration cantonale de l'éducation. Il se fit un plaisir d'accepter et de démissionner du conseil municipal de Brichamps. Ce mouvement l'a débarrassé à la fois de sa mission d'enseignement, qui n'était désormais plus qu'une mission de conseil. De plus, il n'avait plus ni à tenir les promesses qu'il avait abondamment dispensées, ni à tempérer les mécontentements des colistiers désormais conseillers.

Résident désormais de la métropole, il avait la voie libre. Après avoir défendu la jeunesse, il était temps d'acquiescer des idées plus efficaces, plus proches de son électeur et de son âge. Il devenait nécessaire d'assurer le retour au calme dans certains quartiers. Pour cela, conformément à l'avis des experts, la mesure la plus sensée était un couvre-feu pour les jeunes de moins de seize ans à compter de dix heures du soir. Limbourg défendit la mesure et fut nommé adjoint à la sécurité.

Chapitre XV : Un homme à vendre : Kerpener

Kerpener, avant sa chute, avait été un ami d'un de mes cousins plus âgés. Tout avait commencé très tôt. À l'école maternelle. Depuis le début, Kerpener fut un élève remarquablement noté, qui passait pour talentueux. C'est là que commencèrent ses problèmes : ses enseignants évaluaient essentiellement le respect des règles, la discipline. L'éveil, l'ouverture sur le monde contribuaient pour une part négligeable, mais tout ceci n'aurait pas prêté à conséquence si les parents, d'origine modeste, n'avaient pas pris au sérieux les considérations de l'école. Sans contrainte excessive, par la simple promotion du travail, encore et toujours, censé apporter la réussite, l'épanouissement, le bonheur, et que sais-je d'autre, la récompense divine sans doute. Son père parlait peu, mais fort, sa stature suffisait à intimider qui le voyait fâché. Sa mère était soumise et laborieuse. Aussi Kerpener a-t-il hérité « naturellement » des obsessions parentales : il apprenait par cœur ses leçons, devenait un virtuose de la

récitation, rapide et sans hésitation. C'était un ascète sans le savoir, qui allait de temps en temps boire une bière, faisait un peu de sport, mais restait fermé et croyant en son stéréotype. Il n'y avait même pas besoin de grain de sable : il suffisait de le laisser suivre sa trajectoire naturelle pour être certain de le voir dérailler.

Sa voie était toute tracée : la matière par excellence de la récitation et de l'apprentissage par cœur, le droit. Même dans ce cursus, ses limites se faisaient sentir et il choisit la porte de sortie la plus honorable : le diplôme de greffier. Le bonheur fut immédiat et total : il le trouva dans une totale soumission. Le greffier en chef est en effet totalement inexistant, entièrement inféodé à ses magistrats suzerains. C'est d'ailleurs grâce à son inexistence qu'il est perpétué : un appareil d'enregistrement audiovisuel serait bien trop contraignant pour assister aux audiences. Pensez donc : un véritable témoin ! Surtout qu'il ne connaîtrait aucune autorité hiérarchique salubre. Très rapidement, Kerpener accepta sa charge intégralement, totalement : les heures supplémentaires non récupérées et non payées, les vices de forme, les vices de fond, les vices de harcèlement, tout était pour le bien collectif. Plus tout va mal, plus tout est bien ! Ce Pangloss des temps modernes avait bien sûr ses maîtres et à Brichamps ils ne pouvaient être, à la fin de sa carrière, que deux : le juge Keating et le procureur Decoin.

Ces deux-là se livraient une guerre sans merci. D'un point de vue politique, ils avaient choisi des lignes similaires, proches de la théorie dite « tolérance zéro ». Il s'agissait donc de se placer dans la surenchère : celui qui lutterait le plus contre le crime serait le mieux placé. Avant la formidable promotion que leur valut l'affaire Arielle, ils se disputaient la meilleure réputation, Keating prenant un malin plaisir à condamner au-dessus des plus hautes

réquisitions de Decoin. La surpopulation carcérale était montée de 110 % à 175 % à la prison de Crouziers. Les frais de justice avaient explosé, avec le précieux soutien de Kerpener : les analyses génétiques, les chromatographies en phase gazeuses, la toxicologie, la graphologie, les interprètes, autant de prestataires reconnaissants, car il est bien connu que la lutte contre le crime n'a pas de prix.

Et comme les bases scientifiques de la lutte contre le crime sont plus que douteuses, la délinquance avait malgré tout augmenté. Kerpener, là encore, fut fort utile à rappeler les conditions de prise en compte des plaintes, les affaires qui justifient un regroupement, voire un classement sans suite. Bientôt, les statistiques étaient devenues flatteuses : moins d'affaires, moins de plaintes, un taux de condamnation accru et une communication axée autour de cette politique « efficace ».

Kerpener n'était d'ailleurs pas peu fier de participer à ce grand dessein. Mais les premiers signes ne trompaient pas : il passait de plus en plus de temps au bistrot, expliquant à chacun que bientôt le crime et la délinquance seraient totalement éradiqués du canton, grâce à l'action musclée de Keating et Decoin. Le jeune loup avait longtemps agacé le vieux renard, qui s'amusait en retour de voir nombre de verdicts adoucis en appel. Mais il avait rapidement compris qu'il avait trouvé qui suivre jusqu'à une fin de carrière inespérée. Kerpener et lui ne fermaient pas les yeux que sur les turpitudes, les démagogies et hypocrisies de Keating, mais aussi sur sa consommation de cocaïne. Déjà convaincu de sa grandeur, la drogue l'avait rendu plus mégalomane encore, ce qui devait le conduire à ce complot incroyablement audacieux qui, selon toutes les lois des probabilités, aurait dû le conduire à sa perte, mais par des concours de circonstances favorables, l'avait mené à la gloire. Il était un peu comme

ce suspect qui, atteint à un tel point par la dépendance, avait volontairement demandé un test par prélèvement de ses cheveux, test qui s'était révélé positif et avait démontré sa culpabilité.

Un mois, Kerpener avait, sur la demande de Keating et Decoin, embauché des assistants de justice en masse, pour faire face à un pic de charge disait-il, en réalité pour gérer les tâches administratives qui avaient été massivement délaissées au profit de la politique répressive. Inquiet, il avait demandé à Keating et Decoin comment les rémunérer. Agacé, le juge lui avait répondu : « Bah ! vous n'aurez qu'à utiliser votre compte de consignation... » et Decoin avait rajouté : « Oh ! vous trouverez bien un peu d'argent quelque part, c'est pour la bonne cause. Pensez à la sécurité de nos enfants. »

Et Kerpener utilisa les sommes consignées en vue d'expertises qu'il encaissait sur un compte spécial à son nom. Depuis cette affaire, ces comptes ont d'ailleurs été supprimés (enfin, il se dit également que certains greffiers, avec la complicité d'amis romanciers et artistes graphistes, auraient créé des entreprises et des expertises fantômes, grassement rémunérées). Il signa des chèques sur ce compte, envoûté qu'il était par sa mission et par la soumission aux institutions qui avait été la sienne depuis son enfance : comment aurait-il pu désobéir à un ordre, même si peu explicite ? Peu habile, il ne put pas bien longtemps dissimuler la vérité aux experts qui réclamaient paiement. Tout se sut et il fut révoqué rapidement, le peu de dissimulation qu'il avait utilisé fut retenu contre lui. Decoin et Keating nièrent tout d'autant plus facilement que Kerpener n'avait rien dit. Ils lui promirent une réintégration plus tard (Keating y croyait presque sincèrement), promesse qu'il était probablement bien seul au monde à pouvoir avaler.

À partir de ce jour, il avait été bien seul. Un temps il perçut les allocations chômage, puis le minimum vital. Il vivait toujours chez ses parents et ramenait son salaire à la maison, selon l'expression consacrée. En raison des précédentes contributions, ses parents ne le lâchaient pas, toujours pleins d'espoir, mais ma foi bien impuissants au fond à arrêter sa chute.

Car l'ancien greffier en chef n'avait pas quitté ses habitudes nocturnes : il fréquentait toujours les bistrots, ses harangues maintenant entrecoupées de plus en plus fréquemment de grandes gorgées de bière. Il finissait par aller vomir dehors ou par tituber jusqu'à la maison, déstabilisant par la puissance morale de son discours des interlocuteurs imaginaires.

« Eh ! j'te jure, dans quelques années, quand Ki-kikiting aura pris le pouvoir au canton, les criminels, les voleurs et les dé-délinquants, au trou tous ! Et là, tu verras, y me rappelleront pour les aider et j'reprendrai mon poste ! »

Les effets de l'alcool sont sans pardon et sans partage : quelques années plus tard, lorsqu'il voulut me saluer, je ne l'ai pas reconnu. Plusieurs cures de désintoxication n'y avaient rien fait, pas plus que les compagnes, les prières ou les réunions. Pas même l'exorciste.

Même crier n'était plus à sa portée : il passait son temps à radoter, toujours bon client, devant sa chope, des inepties qu'il était seul à écouter, voire à percevoir. Il écoulait peu à peu tous les sous patiemment épargnés pendant ses années de travail dans la bière. Son visage avait atrocement vieilli : il faisait le double de son âge, sa vigueur était inexistante : sobre, il marchait péniblement à 4 km/h. Il peinait à répondre à la moindre remarque, même anodine. Je ne pouvais croire que cet homme puisse encore avoir la moindre influence sur nos destinées, ce fil

si fragile qui semblait nous unir, loin du bonheur, mais à quelques encablures de la normalité, en eaux agitées, en sable mouvant. Bien sûr, une fois de plus, je me trompais.

Comme je n'avais pu m'empêcher de le penser dès que je l'ai revu, il conduisait à tombeau ouvert sur l'autoroute de l'enfer, la cascade de la mort, le chemin du fort. Mais la camarade est une danseuse, cette *Billy Jean* avec qui vous n'aurez jamais d'enfant, mais qui vous a désigné : vous êtes celui qui dansera avec elle toute la nuit. La pensée que nous avons tous rendez-vous avec elle, même les plus insupportablement chanceux, me réjouit comme elle réjouissait ma vieille concierge jalouse de ses riches locataires. La pensée que j'ai rendez-vous avec elle calme mes pires nuits, celles où je me réveille en sueur d'un cauchemar dont je ne me souviens pas : un jour, il n'y aura plus de tout cela, tout sera fini (ou pas).

La danse macabre était loin d'être terminée : le chauffeur, l'assistant : elle avait commencé par la populace. Mais les premières danses macabres, celles d'avant Holbein montrent une mort dansante qui invite tous les membres de la société à danser avec elle : roi, prêtre, marchand et tous la suivent.

Chapitre XVI : Recherche du frère

Le luxe des bâtiments publics n'a d'égal que leur platitude. J'avais sollicité une entrevue personnelle avec Limbourg en tant qu'adjoint de la sécurité et réservé un hôtel pendant un mois dans la métropole cantonale, le tout pendant mes congés. Je n'avais pas revu Arielle depuis mes dernières découvertes : à quoi bon, elle avait reconnu les hommes noirs bien avant moi...

En observant les acrobates et leur échafaudage sophistiqué, je me dis que le prix du bâtiment aurait sans doute été exorbitant si l'on avait pu rabattre les fenêtres de façon à nettoyer les vitres de l'intérieur. Sans parler des stores. Malgré les millions investis, les signes d'usure étaient évidents, surtout les jours de pluie et de manifestations : le verre supporte mal la saleté et les cailloux. Quant à la grande originalité du cube en question : il était composé de deux parallélépipèdes, reliés par une passerelle. S'il y en avait un troisième, il aurait pu ressembler au fort.

Limbourg occupait un des minicubes les plus en

hauteur, de ces bureaux si vides qu'ils sont toujours rangés. Il m'accueillit cordialement, mais sérieusement, un peu tendu.

- On se tutoie, ça te gêne ?

- Non.

- Alors, qu'est-ce qui t'amène ? Un problème avec les voisins ?

- Non, je voudrais savoir où se trouvent les immigrés du Lobongo dans cette ville.

- L'affaire Kern. Elle n'est donc pas close pour toi ?

- Et pour vous ?

- Si elle ne l'est pas pour toi, j'imagine qu'elle ne devrait pas l'être pour moi non plus.

- Donc, non...

- Je sais seulement qu'au lycée, tu me semblais toujours être à la recherche de quelque chose et que je t'accordais pas mal de confiance dans cette recherche. Aujourd'hui tu sembles avoir trouvé. Pas de raison de ne plus faire confiance, donc.

- Vous n'y avez donc jamais cru ?

- Toi non plus !

- Brillante carrière, joli bureau, dis-je en souriant.

- Hmm... maintenant, tu sais pourquoi... Tu ne me voyais pas en sortir, de ce lycée, hein ? pour tout te dire, moi non plus, mais j'en suis sorti, parce que je n'en pouvais plus, comme toi de ta petite bibliothèque...

- Vous avez sans doute raison.

- Tu ! Si tu as besoin de plus, fais-moi signe. Le chef de la police municipale est à ta disposition dès demain. Je lui demanderai de te faire une liste.

- Merci.

- Tu parles, je sais pas ce qui va en sortir, mais si ça peut bouger un peu tout ça. Mais tu ne m'en diras pas plus.

- Non, trop risqué pour l'instant.

- Attention à toi.

- J'essaierai.

Vingt-quatre heures plus tard, je disposai d'une liste de salons de massage, d'une association culturelle et de quelques lieux de périphérie à surveiller nuitamment. J'eus vite fait d'aller à tous les endroits demander s'ils n'avaient pas entendu parler d'Arok le barbare en leur montrant une photo. Mais cela ne disait rien à personne. Il faut dire que Marco ne fréquentait guère la communauté. Je dus payer pour les prestations sans les consommer puis entamer des discussions dans un nombre assez important de camionnettes. Commander le body-to-body était devenu une autre habitude. Je n'avais rien obtenu, mais j'étais certain qu'avec ma constance, ces mauvaises graines semées porteraient leurs fruits.

Je continuais à me balader en périphérie, à la sortie des hôtels, dans l'espoir de croiser quelqu'un qui m'en dirait un peu plus.

Puis on me parla de Naowarat. Va la voir me dit-on, elle est la mémoire ici : elle connaît toutes les putes depuis Jézabel ! Et j'allai lui rendre visite dans son appartement. Elle était en train d'aider ses enfants à faire leurs devoirs. Son sourire asiatique était affable et triste :

- Bonsoir, entrez, on m'a parlé de toi.

- Mais je croyais que...

- Oui, je suis toujours active. Il faut bien les nourrir...

Mais les jeunes, les hommes les préfèrent.

- Comme leur père.

- Oui, mais vous ne voulez pas parler de moi, non ?

- Arok le barbare, cela vous dit quelque chose ?

- J'en ai entendu parler. Une fille du Lobango. Un tout jeune homme, qui la terrorisait. Elle en rêvait la nuit. Mauvais rêves. Très mauvais.

- Sais-tu comment je pourrais trouver les siens ?

- Je sais comment les faire venir à toi. Tu es sûr c'est ce que tu veux ?

- Oui.

- Alors, Dieu te garde. Tu as l'air gentil.

Le lendemain, je me sentis épié, partout où j'allais. On savait qui j'étais, semblait-il. Le surlendemain, je n'eus pas le temps de sentir quoi que ce soit : ils avaient surgi du bord de la route. J'avais envoyé le premier à terre d'un kata au genou. Le second sourit : « Pas mal. Pas suffisant. »

Je pus parer péniblement les deux premiers, mais le troisième coup m'atteignit au visage. Son comparse n'eut qu'à m'assommer d'un coup sur la nuque.

Lorsque je me réveillais, j'étais entouré des deux hommes, plus un troisième, noir, bien plus élégant, qui prit la parole.

- Je vous prie d'excuser les manières de mes hommes, ils sont un peu frustes, comme vous avez pu le constater à vos dépens...

Il me servit un café dans le vaste entrepôt assez lugubre et anonyme qu'il avait choisi pour mon interrogatoire.

- C'est le moins que l'on puisse dire. Mais qui êtes-vous donc ?

- Moi qui vous croyais intelligent ! Du moins, pour un petit magasinier. J'ai dû me tromper : vous ne savez rien, Dieu sait pourquoi vous jouez ce jeu étrange.

- Quel jeu ?

Un des deux hommes leva la main. Je buvais mon café à petites gorgées, le sentiment d'être au bout du voyage, que c'était la fin (ou pas).

- Stop ! cria-t-il, violemment, avant de me sourire, presque compatissant.

- Pourquoi ne pas tout me raconter ? Qu'avez-vous à perdre ?

Je lui tendis le dessin et la photo.

- J'ai trouvé ceci en liaison avec cet homme.

À ma surprise, il prit son visage entre ses mains, avant de se recomposer, rapidement :

- Où avez-vous eu cela ? Dites-moi tout, je vous assure que je ne vous veux rien de mal. Je ne suis pas armé !

Il fit sortir ses hommes, malgré leurs protestations sur ma dangerosité.

Je le dévisageais. Son frère ?

- Jouons cartes sur table. Je suis conseiller spécial auprès de l'ambassadeur du Lobango en France. Je connais cet homme personnellement. Où est-il ? Je peux tout entendre.

- Il est mort, dis-je posément. Il y a quelques mois.

- Où ?

- À Brichamps, au fort, vous n'en avez pas entendu parler ?

- Non. Nous nous sommes séparés en mauvais termes. Il a changé de nom, son apparence aussi. Ses vêtements, ses cheveux. J'avais perdu sa trace, il ne voulait sans doute plus de tout ce que je représentais...

- Qu'a-t-il fait ?

- Ce n'était pas un ange. Pas de meurtre. Il s'est repenti suffisamment du reste. Mais vous en savez plus, c'est important pour moi.

- Tué. Officiellement par sa compagne. En réalité par un magistrat, couvert par un second.

- J'en sais suffisamment. Je ferai en sorte qu'il ait une sépulture décente et que sa mémoire soit honorée. Quant à nous, nous nous reverrons. Voulez-vous bien mettre cette cagoule sur votre visage.

- Volontiers, après une réponse. Quel était son nom ?

- Mokram. Arok Mokram.

Je revis Ibrahim Mokram plus tard. Plusieurs fois. Il fit

immédiatement faire une sépulture digne de ce nom à son frère, puis fit en sorte que sa succession soit réglée, me laissant m'occuper des biens les plus importants. Mais nous savions tous qu'il restait quelques détails à régler.

Chapitre XVII : Les ruines

Le pacte qui nous lie tous à Ibrahim est tacite, basé sur le non-dit, entre autres sur ce passé que nous n'évoquons jamais et ses activités réelles.

Parmi les traditions du Lobango, une criminalité organisée particulièrement puissante et peu soucieuse du bien-être de ses concitoyens. Pas de haïdouks, de bandits d'honneur épris de redistribution des richesses et de méthodes conformes au code d'honneur. Le souci primordial de l'argent n'autorise aux brigands que peu de scrupules. Ibrahim est connu comme un des chefs les plus éminents. Après avoir assuré sa fortune à la tête de son conglomérat illicite (drogue, prostitution, trafics humains et tout ce que j'ignore), il s'est inspiré des plus grands chefs de la mafia, a doublé son activité d'une façade légale, la holding Mokram, miroir étrange et diurne de l'architecture invisible de son groupe. Subtil, il perd peu et blanchit beaucoup, jusque dans son exquise collection d'œuvres d'art. Son discours politique fut aisé à construire : favoriser l'attractivité fiscale et sociale de son

pays afin d'attirer les capitaux massivement. Peut-être, ironiquement, y croyait-il plus que les autres. On lui offrit en échange un poste de conseiller, puis d'ambassadeur qui ressemblaient fort à une sinécure.

Quant à Arok, il avait passé le début de son adolescence auprès de son demi-frère et de ses parents, à racketter, avant de les quitter pour poursuivre son idéal. Ibrahim ne m'a raconté que peu de choses. La seule hypothèse à laquelle il se soit jamais risqué tient en quelques lignes. La mère d'Arok est morte alors qu'il était encore très jeune. Elle était juriste. Personne, m'a-t-il dit, ne sait exactement comment elle est morte : on n'a jamais retrouvé son cadavre. Il pouvait m'assurer que son père l'avait cherché partout, pathétique, et qu'en vie, où qu'elle soit, il l'aurait trouvée. Il soupçonnait toujours certains de ses ennemis, sans aucun indice. Ibrahim, le père et cinq hommes tous morts depuis auraient été les seuls à savoir. Personne n'avait jamais rien dit à Arok ni à personne d'ailleurs : un enterrement avait été organisé, avec un cercueil sans corps. Je ne sais toujours pas trop qu'en penser. Ibrahim est un menteur professionnel, rompu à toutes formes d'escroqueries et d'accommodements avec la « vérité ». Pourquoi cette histoire serait-elle vraie ?

Si Arok était à la poursuite de sa mère pendant tout ce temps, cela explique au moins en partie comment un garçon aussi intelligent a pu être piégé par une manipulation aussi grossière. Il n'aurait jamais cessé de courir à sa mort : en quittant le Lobango, il n'avait pas une chance sur mille d'échapper à la vindicte de ses anciens complices ; acteur irréprochable dans un système complaisant, il risquait un jour ou l'autre l'exclusion, qu'il avait frôlée, ou une balle dans la tête. Plusieurs fois, en observant Ibrahim, je me suis demandé si, entre la mort et la bonne fortune, au fond la mort n'était pas une solution

préférable.

Tout était pourtant si calme dans la métropole régionale : une journée de printemps bien ensoleillée, même pas jour de marché ou de pleine lune. Les employés étaient au bureau, les ouvriers à l'usine, les inactifs chez eux. Autour du palais de justice, à peine quelques prévenus un peu agités devant la salle d'audience : heureusement les agents de sécurité privée officiaient avec courtoisie à l'entrée, aidés d'un appareil à rayons gamma et des caméras de surveillance hors de prix. La présence policière rassurait énormément plaignants et victimes, sécurisait juges et jurys, comme les familles sans histoire qui passaient au registre de commerce ou attendaient leur certificat de nationalité depuis quelques années.

La justice, rationnellement, est une entreprise maudite : les coupables n'ont à en attendre que ce qu'ils attendent, voire moins (de toute façon, s'étant fait prendre, ils n'ont guère le choix), les innocents y ont déjà plus que ce qu'ils méritent. Il n'est rien de plus décourageant que de se rappeler la célèbre formule de Lavoisier : rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Car, comme rien ne permet de supposer que les hommes échappent aux lois de la physique, Lavoisier nous a appris il y a longtemps que tout a été dit depuis longtemps.

Jadis, il était encore possible rationnellement d'échapper à ses poursuivants : changer de ville, de département, de pays. Les châtiments étaient souvent immédiats, infligés par des bourreaux et pouvaient aller jusqu'à la mort. Les bourreaux sont désormais les magistrats, jadis roi Salomon, désormais simples bras armés des décideurs, chargés d'exécuter les procès en masse et statistiques.

Dans la métropole, ils bénéficiaient encore d'un ancien bâtiment massif, solide à résister à des siècles d'usure et

peu fonctionnel d'un point de vue moderne. À l'arrière, le parking autorisé aux seules personnes travaillant dans le bâtiment. Ce matin-là, pourtant, un homme étranger à l'institution avait réussi à entrer. Il faut dire qu'il avait rendez-vous. Rien de plus simple que d'ouvrir la porte : il n'avait eu qu'à sortir la carte magnétique prévue à cet effet, qui n'avait pas changé depuis dix ans : toujours le même modèle.

Ensuite, l'escalier, sans croiser personne jusqu'au deuxième étage, bureau du chef de cour Decoin, qui accueillait ce matin son confrère Keating. Dieu sait ce que ces trois-là se sont dit, sans doute avaient-ils bien des amabilités à échanger. On dit que la conversation qu'ont entendue les passants était fort houleuse, les éclats de voix traversant la porte épaisse. Jusqu'à ce que le silence se fasse, que tout le monde se taise et qu'on n'entende plus rien. Malgré l'émotion qui devait être la sienne, Kerpener était parvenu à loger une balle dans la tête de chacun de ses anciens acolytes, avant de garder pour lui sa dernière balle de la journée. L'évidence de la culpabilité et de la mort du coupable, de ses motifs, était si grande que personne ne songea à se demander comment il s'était procuré son silencieux.

Je n'habitais pas loin et ma première idée fut d'avertir Arielle. Son rire franc et interminable me remplit toujours l'esprit tant d'années plus tard de soulagement. Elle avait elle aussi quelque chose à m'annoncer : le directeur de la prison l'avait reçue et elle changeait de cellule, qu'elle partagerait désormais avec Katy.

Quelques mois plus tard, elle sortait, ayant bénéficié du maximum de remises de peine. Ibrahim avait bien fait les choses, en lui fournissant un poste de chercheuse qu'elle ne pouvait refuser, à Katy un poste de vendeuse bien rémunéré dans une boutique de luxe, le tout dans la

capitale où elles étaient rendues au bénéfice de l'anonymat pour leurs relations comme pour leur passé.

Brichamps ne connut de tout cela qu'un tract, derrière lequel je ne suis pas le seul à reconnaître la main de Limbourg.

Épilogue

Le conservateur Maucler prendra sa retraite mettant ainsi un terme à une brillante carrière que chacun se plut, avec plus ou moins d'entrain, à saluer. Personne à part vous ne sut jamais quelle part il joua au fond dans notre histoire, à laquelle d'ailleurs personne ne s'intéresse, pas vrai ? Tout le monde le connaît comme un incurable célibataire et cette réputation le flatte au plus haut degré.

Néanmoins, quelques mois seulement après la fin de son histoire, il recroisa Beate, qui était effectivement débarrassée de son mari, non parce qu'elle l'avait quitté pour retrouver son bien-aimé, mais parce que le malheureux avait exigé le divorce. Après la morale et quantité d'honoraires, elle était allée là où elle pourrait le plus facilement trouver un emploi et où personne ne connaissait sa poitrine.

Elle et Maucler se voient toujours, à ce qu'on dit, sans que leur relation n'ait perdu son caractère exclusivement physique et sans qu'il ne cesse de s'en vouloir qu'elle le détourne de plus nobles inspirations, restées vaines

malheureusement, car qui d'entre nous a jamais entendu parler d'un seul écrivain lobangais ?

Ici s'arrête leur histoire : le reste ne vaut pas la peine qu'on s'y immisce.

Ma nouvelle

Vous l'avez peut-être déjà remarqué les nouvelles sont toujours colportées par paires, sournoises chaussettes des concours de circonstances. Une bonne et une mauvaise, et on nous laisse l'illusion du choix, de la primauté du bien sur le mal ou l'inverse selon qu'on veuille garder le meilleur pour cette insatiable faim, comme si le bon ou le mauvais étaient vraiment universels. Pour monsieur Voltaire, « les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. »

La bonne nouvelle c'est que je me suis enfin décidée, je commence aujourd'hui même. Pour ce qui est de la mauvaise, je voudrais vous ménager, mais je crains que vous ne l'ayez déjà deviné. Sa fin est très improbable : non pas dans sa qualité, ou dans son effet de surprise, mais dans sa matérialité. L'incertitude de l'achèvement est presque acquise.

J'ai donc décidé de commencer ma nouvelle aujourd'hui. Il le faut. Certes, mais, ma nouvelle... quoi ? Ma nouvelle vie, ma nouvelle cuisine, ma nouvelle

coiffure, ma nouvelle peinture, ma nouvelle lettre de capitulation, ma nouvelle robe ou ma nouvelle écharpe à tricoter (c'est revenu à la mode le tricot), ma nouvelle cure, ma nouvelle thèse, ma nouvelle crise, ma nouvelle entreprise, ma nouvelle carrière, ma nouvelle nationalité à distinguer de l'identité (nationale ou pas), ma nouvelle liste de lectures urgentes, de films à voir, de documents à archiver, ma nouvelle liste de langues à apprendre ?

J'ai donc décidé de commencer ma nouvelle aujourd'hui. Il le faut. « Pourquoi écrivez-vous ? » demande le journaliste à Mircea Cărtărescu dans le documentaire *Les Belles Lettres*, de 2005, consacré à la Roumanie. Il ne répond pas vraiment, il brode quelque chose évoquant maladroitement l'impossibilité d'exister en l'absence de ses nombreux cahiers, ou parce qu'il ne sait ou bien n'a jamais appris à rien faire d'autre. Ma propre mère avait écrit d'inutiles pages de mémoires à l'attention de son petit-fils, dans le dessein de conserver pour lui la substantifique moelle de *l'affaire* une fois le volumineux dossier judiciaire broyé par le tri sélectif de la France devenue, comme dans la chanson de Camille Dalmais, « celle des photocopies ». Si je me souviens de ses feuilles graisseuses et dont la taille des caractères variait sans cesse, au gré de l'importance présumée de l'exploit familial narré, c'est parce que je les ai jetées moi-même, et avec quelle assurance ! Sans douter le moins du monde du caractère indispensable de ce geste d'assainissement. Bien qu'elle ne soit pas réellement au courant, je crois que pour une fois elle ne serait pas en désaccord avec ma destruction. Peut-être écrivait-elle pour ne pas faire le ménage ? Je ne peux qu'admirer jalousement cette aptitude nonchalante à ne pas succomber aux appels de l'aspirateur dernier cri, ou à la javel qu'on peut utiliser même en somptueuse robe noir Balmin, de location bien sûr et trop

vite enfilée en attendant le départ pour le mariage de la cousine. Qu'on ne dise plus que c'est toujours les hommes qui sont prêts avant les femmes pour les grandes occasions ! Dès lors le slogan publicitaire devient « si littel banc ne vous repose pas assez, passez au PILOT presque automatique, G1. » Q10 s'occupe efficacement et pendant ce même temps de votre rajeunissement. Ai-je jeté convaincue de la lucidité et de la concision de Cioran qui résume, se croyant pourtant en manque d'inspiration pour sa carte postale à destination de ses origines : « à quoi bon avoir quitté Coasta Boacii ? » ? Force est, dans le cas de Cioran, de se rappeler que la correspondance avec son frère ne s'y résume pas et que leur relation dépasse le cadre d'un pittoresque instantané fût-il de rêve. L'absolu de la montagne qui n'accouchera jamais de... souris.

J'ai décidé de commencer donc ma nouvelle aujourd'hui, mais ce n'est certainement pas à la demande de celui que je vais appeler le taciturne Tao et encore moins à cause de son regard « impératif catégorique » comme quant au comble de sa colère paternelle il clame « mais, tu te tais, oui ! » en provoquant l'hilarité éhontée de nous toutes, et qui veut à tout prix sauver mon âme ou plutôt ma personnalité de la marginalisation. Il faut que celle-ci respecte des frontières jugées saines par « l'état actuel des connaissances médicales ». Ironie attendrissante pour l'étrangère qu'il voudrait pouvoir détester un jour, après l'avoir trop aimée, trop aidée, trop enseignée, trop accompagnée et sans lui avoir jamais, ou presque, offert de sélam.

Les frontières, les bords, justement, j'y ai pensé pour ma nouvelle en tant que « sorte de roman très court », alors que j'ai également le choix entre « écrit qui raconte ce qui se passe de nouveau », où à la manière beaucoup plus séduisante pour moi et lancée par un éditeur français, celle

d'écrire « la lettre que vous n'avez jamais écrite ». Toutefois, il s'agit dans ce dernier cas d'une collection d'écrits sur commande dont le point commun serait de « s'affranchir d'une vieille histoire », d'en marquer « le point final ». Lorsqu'il se veut rassurant ou pas, Tao insiste « là, c'est fini », à mon grand désespoir. Tenterait-il un effet d'ivoire pour m'ébaudir avec le « c'est comme ça » des Rita Mitsouko : m'énerverais-je moins ? Ma nouvelle devrait-elle donc être la lettre que je ne lui écrirai jamais ? Pour ma nouvelle, il m'a livré en vrac et avec parcimonie : un souvenir d'école, l'écriture elle-même, la science-fiction, ma belle-mère tiens, pour rendre la tâche un peu plus ardue. Peut-être que le véritable défi c'est de cascader de toute cette « matière » à la fois, en utilisant à merveille la cautèle de mes [mo]. Ici, en guise de didascalie il est ordonné au correcteur de ne pas s'interroger sur l'orthographe : mots, maux, et laisser au lecteur la force otique d'opérer un choix sémantique.

Avec cette invitation à commencer enfin, se frottant énergiquement les mains, comme une mouche qui astique ses pattes, Tao ne me livre pas des outils rodés, en tout cas rien d'utile dans l'immédiat, ni sur la forme, ni vraiment sur le fond : cela pourrait être une quête de soi ou de ma *Coasta Rouncouluï* avec, comme fil rouge, la croyance que ce n'est pas simplement une porte dessinée sur un mur, mais une issue véritable. Je n'ai pas encore assez lu pour commencer à écrire, lui avais-je répondu. Pourtant, avec les livres c'est, comme disait un camarade de classe détesté par le collègue professoral, mais réclamé par les midinettes : « soit tu les lis tous, soit tu n'en lis jamais aucun ». Le Mozart de Milos Forman n'arrivant pas à se décider devant toutes ces perruques qu'on lui propose, se désole comme un clown de ne pas avoir plusieurs têtes pour toutes les exhiber. C'était la nuit, il a enlevé la seule qu'il

pouvait porter pour son brillant concert, « il est allé au lit et il a bien dormi. Et demain ? Demain deviendra bien assez vite aujourd'hui, alors à chaque jour sa peine, son pain et son plaisir... Et c'est ici que l'histoire... » pour les petits « se finit » assurant la rime et la séparation du soir d'avec le parent *racontar*.

C'est donc aujourd'hui que je commence ma nouvelle pour ne pas dire « cette histoire ». Dans un moment de concentration extrême, alors qu'en mèteque prétentieuse je cherchais les mots les plus judicieux, ou une quelconque *cavillation* qui m'eût semblé salutaire pour simplement annoncer à ma fille cadette la nouvelle de la fin de toute relation avec sa mamie Paule Margueritte de Mauselle (baronne moderne plus que femme de son temps), nouvelle qui venait de tomber enfin, via un mail transmis à Tao, je me suis revue petite fille de quatre ans devant Virginia, terrifiée à l'idée que j'aurais pu ne jamais passer du temps avec elle. Mon ancien camarade, fils mal-aimé, quoique, d'un sculpteur et instructeur équestre, n'avait pas tort.

Virginia n'avait lu aucun livre. Pourtant, à l'entendre parler, à l'observer souvent, à la regarder travailler, le sentiment qu'elle les avait tous, et jusqu'au dernier, lus, se blottissait doucement sous la langue de ma perception, comme un luxueux carreau de chocolat noir. Quant à moi, il est trop tard aujourd'hui pour ne plus en lire aucun.

Je me contente péniblement de faire, et défaire des listes : « déjà lu ? », « pas encore ? », « prioritaire », « reporter pour l'instant », « faut absolument le retrouver », « pourrait monter au grenier » (des erreurs de « jeunesse » et des curiosités mondaines, ou simplement de la pitié pour quelque volume massif abandonné à la fin d'un marché aux puces par des exposants épuisés par le soleil et pressés de rentrer le coffre vidé).

Aussi ai-je décidé de commencer ma nouvelle aujourd'hui, en me rappelant qu'au début, j'appréciais Paule Margueritte de Mauselle, qui pourtant ne conservait pas les livres, les rares que son club privé lui offrait. Elle avait la force de s'en séparer si facilement, grâce à la cave ou au service municipal de ramassage des objets encombrants. N'aurait-elle pas mieux fait de n'en lire aucun, vous demandez-vous peut-être ? Jardinage, tricot, jeux d'échecs, cuisine, sudoku et point de croix, jogging ou marches populaires, autant d'occupations dominicales pouvant remplacer avec modernité la messe en latin.

Paule Margueritte de Mauselle m'a longtemps hantée, m'a inlassablement préoccupée et son portrait le plus neutre je crois l'avoir réussi, paradoxalement, le jour où, par jeu, on m'a imposé la rédaction en temps limité, d'un bref texte contenant les termes suivants, choisis par un procédé garanti aléatoire : « vivre », « triste », « boire », « heureuse » et « ivresse ».

Sans mon verre de cristal, je ne pensais pouvoir vivre. C'était du Bohême que ma belle-mère avait jadis reçu en héritage par un tailleur de verre. Aussi, eu égard à sa triste pingrerie j'ai dû le lui voler. Boire des sodas dans ce récipient la rendrait heureuse, voire très heureuse surtout si c'est pour accompagner une raclette. Pour ma part, bien que l'équilibre alimentaire que j'adopte depuis bien des années me fasse vivre sainement, c'est d'une vraie ivresse que je rêve. Sauternes ou Clairette ? Va, pour un coca-whisky à partager avec son fils !

Dans les moments de rage les plus intenses, devant l'impuissance de cantiner ses sentiments acceptables à mon égard je m'imaginai même commettre le pire. Transformer le péremptoire et agaçant « c'est fini ! » du fils en réalité macabre. Je me préparais même, à ma façon, pas des plus loquedues, à la réclusion judiciaire, incapable d'accepter la séparation de fait et en principe définitive. Je

m'étais studieusement renseignée sur les bibliothèques en prison, sur la garantie de l'encellulement individuel comme gage de réussite pour mes projets de lecture des vingt ou vingt-cinq années à venir, préméditation oblige.

Je prenais discrètement des notes pour le cas où je pourrais devenir quand même, une fugitive.

Emporter pour le lieu de survie : de l'eau en quantité importante, mes lunettes sans lesquelles je vois si mal, un livre de Linda Lê, celui à couverture bleue certainement, une photo des miens : amoureux, enfants ; tout compte fait, plutôt pas. J'en ai dans ma mémoire et animées de souvenirs rieurs en plus. Emporter, donc, pour le lieu de survie de l'eau, beaucoup d'eau et s'il reste de la place, une tablette de chocolat 85 % cacao. Inutile de prendre, pour cet endroit inconnu, des clefs ; aucune clef d'ailleurs : ni celle USB, ni celle de la maison et encore moins celle de la voiture. Celle du bureau déjà confiée à la hiérarchie, quant à celle de la boîte aux lettres, perdue depuis longtemps. Un acte manqué, ou plutôt réussi, pour moi qui prends tant soin de mes affaires. J'en avais assez des factures, significations, notifications, injonctions, requêtes plus ou moins légitimes. Ensuite, dans la liste des choses à laisser, même si j'hésite sérieusement, ma trottinette, prophétisée par Nina A. et avec laquelle je suis venue conquérir l'ouest. »

Pour tout vous avouer, éliminer la baronne que je trouvais si délicate au début, ne fût pas ma première envie de tuer, mais la seule charnellement douloureuse. Être sévèrement et sans voie de recours condamnée à rester l'étrangère avec laquelle les distances avaient été prises, mon ventre et ma tête ne pouvaient plus le combattre par la seule douce voix de Virginia.

Petite, tu t'en iras, je l'ai appris, loin, bien loin de chez toi, et ta trottinette ne te suffira pas pour te protéger de ceux qui te pointeront du doigt : « tu n'es pas d'ici ! » alors, dis-toi que ce tu chercheras désormais, plus que le savoir, c'est de ne plus te

sentir étrangère à toi-même. Fais confiance aux livres ! Tu es courageuse, assez pour y parvenir, mais je crains que les forces qu'il te faudra déployer dépassent ton imagination actuelle, et tous les contes sur les ogres que j'ai pu te raconter ne sont pas assez effrayants.

Contrairement à Paule Margueritte de Mauselle, Virginia R., *ma* grand-mère, ne savait ni lire, ni écrire, bien que sa naissance dans une famille plutôt aisée fût annonciatrice d'avenir raffiné pour elle, avec entre autres, cours de piano prodigués par sa propre mère. Ce fut une *affaire* de « frontières » qui la priva de père et mère dès l'âge de trois ans. Les quelques livres, journaux et magazines que les enfants devenus grands rapportés de la ville pour son mari, Virginia les utilisait ensuite et habilement pour des tâches des plus diverses : sécher des graines, faire briller les vitres, allumer le feu plus vite, installer des paillasons éphémères par temps de pluie quand entrer avec ses bottes boueuses dans la maison était exceptionnellement autorisé, emballer les œufs qu'elle offrait aux enfants à chaque visite sans exception en les roulant délicatement des deux côtés comme si c'étaient des bonbons.

Aucune sanction, aucune prescription ne semblaient m'être accordées par Paule Margueritte de Mauselle qui s'obstinait « à ne plus avoir de contacts » ni avec moi, ni avec mes filles.

Pourquoi ne peut-elle pas être à l'image de Kim eul-Boom ? Je me sentirais apte à apprendre au plus vite le langage des signes : ça résoudra tous nos problèmes ?

Ma nouvelle tient en réalité en quelques mots.

Virginia était mon héroïne, autant dire immortelle pour moi ; elle ne pouvait ni pour de vrai, ni pour de faux être enterrée ; l'exil interdit-il jusqu'au droit du deuil, où s'agit-il d'une lâcheté personnelle coiffée du bonnet de la

contingence matérielle de l'éloignement géographique ?

Ma nouvelle ne vaudra jamais un bon faire-part de décès parce que l'oral de feu l'École Nationale des Impôts qui a remplacé ma présence à ses obsèques me rapporte peut-être aujourd'hui quelques malheureux euros de plus, mais il me condamne incontestablement à la culpabilité à perpétuité, après ces risibles excuses de circonstances faussement acceptées à l'époque par mes enseignants et aussitôt requalifiées en « insuffisance professionnelle ».

Parler ensuite des géraniums, des dindonneaux nourris tendrement à la bouille d'orties, de la chaux, de la façon qu'avait Virginia de mordiller l'oreille pour réconforter un chagrin d'enfant, et de s'interroger « serais-je encore en vie pour ta première rentrée scolaire, serais-je encore en vie pour ton mariage ? » voilà ce qui est au-dessus de mes forces.

Katsuhito Ishii choisit dans son film *The Taste of Tea* (Le goût du thé) un grand-père veuf : il semble fantasque, mais en réalité son diapason est simplement là pour lui permettre de ne jamais être faux. Il lègue à chacun des siens un livre « parfait », le mouvement du statique comme une image synthétique et symbolique, essence de ce pour quoi il les aime.

Quelle morte pourrait bien incarner pour moi cette impossible rédemption ? Ainsi donc ma nouvelle est rédemption. Désormais je traduis.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I : La gazette officielle.....	5
Chapitre II : Brichamps.....	17
Chapitre III : Pièces obscures : Les bibliothèques.....	33
Chapitre IV : Pièces obscures : Les cinémas.....	43
Chapitre V : Ce vendredi-là : le rapport.....	53
Chapitre VI : Ce vendredi-là : la déposition.....	61
Chapitre VII : Le retour : soir de désespoir.....	71
Chapitre VIII : Ce vendredi-là : Police !.....	81
Chapitre IX : Être né.....	87
Chapitre X : Un lys sauvage des marais.....	95
Chapitre XI : Ce vendredi-là : elle.....	103
Chapitre XII : Le tribunal.....	107
Chapitre XIII : Homme à vendre, Marco.....	115
Chapitre XIV : Homme à vendre 2 : Limbourg.....	123

Chapitre XV : Un homme à vendre : Kerpener.....	131
Chapitre XVI : Recherche du frère.....	137
Chapitre XVII : Les ruines.....	143
Épilogue.....	149
Ma nouvelle.....	151